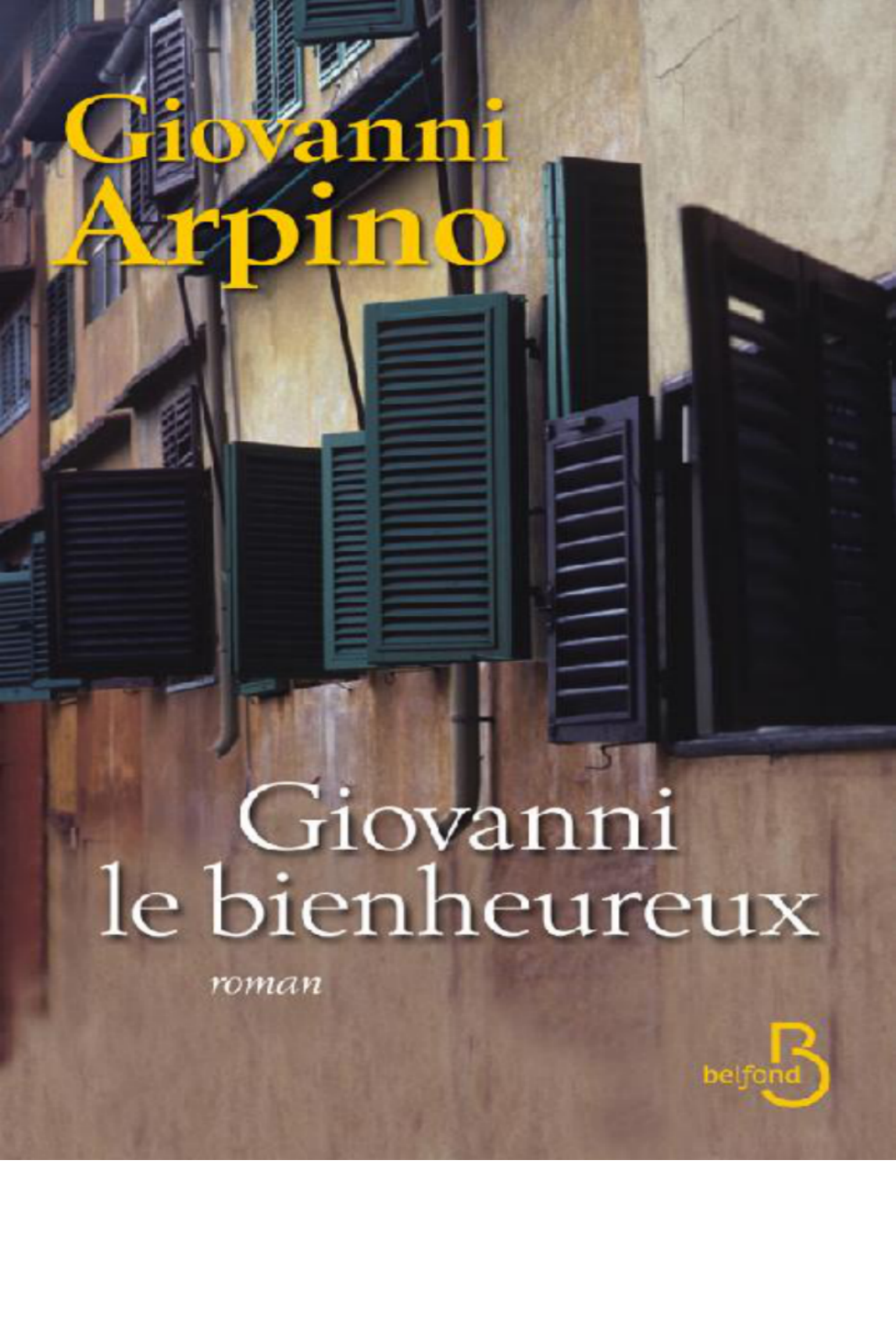


Giovanni le bienheureux

Arpino, Giovanni

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

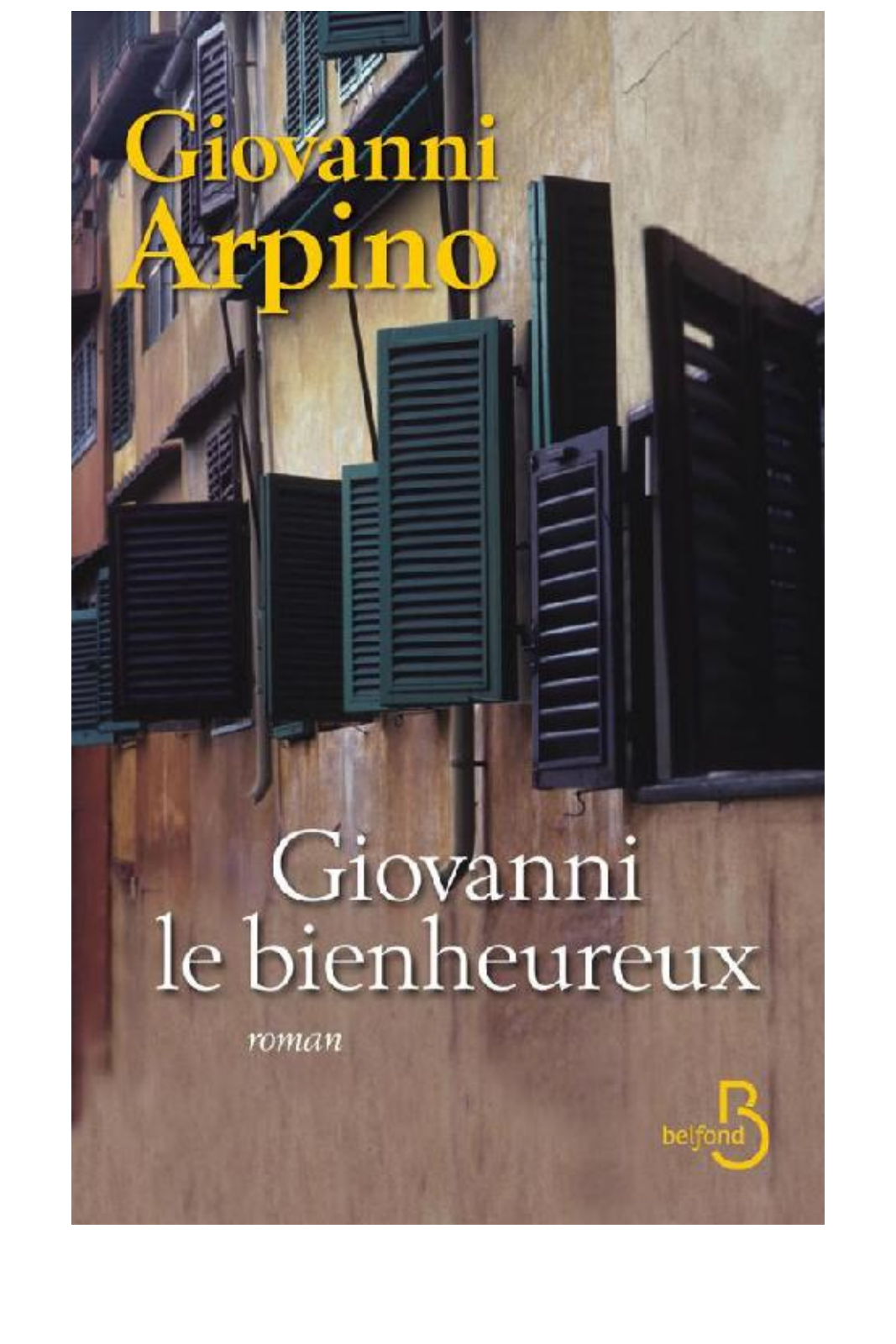


Giovanni
Arpino

Giovanni
le bienheureux

roman

belfond **B**

The background of the book cover is a photograph of a building facade. It features several windows with dark green, louvered shutters. Some shutters are closed, while others are open, revealing the interior of the windows. The building's walls are made of light-colored stone or plaster, showing some texture and wear. The overall tone is warm and slightly aged.

Giovanni
Arpino

Giovanni
le bienheureux

roman

belfond 

DU MÊME AUTEUR

Serena, Seuil, 1961 ; Points Seuil (no 295), 1988

Un délit d'honneur, Seuil, 1963

L'Ombre des collines, Autrement, 1998

Parfum de femme, P. Rey, 2005 ; 10/18, 2007

Une âme perdue, Belfond, 2009 ; 10/18, 2011

Le Pas de l'adieu, Belfond, 2010 ; 10/18, 2012

Mon frère italien, Belfond, 2011

GIOVANNI ARPINO

GIOVANNI LE BIENHEUREUX

*Traduit de l'italien
par Nathalie Bauer*

belfond

*À Bartolo et Beppe Ruffinengo,
À Vincenzo Abrate, Bip Rivello,
Luciano Santini, Dino Barelli,
Cecco Rinaudi, etc.*

ILS SE TENAIENT AU COIN DE LA RUE. Olga me l'avait dit. « Ils sont là tous les trois. Fais attention. Ils n'ont pas de veste, mais fais attention. »

Il était important qu'ils n'aient pas de veste : en général, on ne cache pas de couteau dans les poches d'un pantalon – jamais quand on le juge nécessaire.

Ils étaient déjà venus me chercher deux fois depuis ce soir-là. Olga avait réussi à les éloigner, elle avait pleuré et supplié. La patronne de l'hôtel ne s'était aperçue de rien.

Allongé sur le lit, je les avais entendus descendre l'escalier en pestant tout bas.

De temps en temps, ils se montraient sous la fenêtre. Elle faisait face à un mur et une cheminée ; lorsqu'il pleuvait fort, la gouttière de l'autre maison projetait de l'eau sur mes carreaux. La gouttière était remplie de terre et de boîtes d'allumettes vides au milieu desquelles un peu de végétation avait poussé. Il était possible de grimper sur les toits de l'autre côté sans courir de danger, même la nuit.

En tordant la tête, je pouvais les voir arpenter obstinément les deux mètres de la côte de San Siro à minuit et en début de soirée. Deux jours plus tôt, ils s'étaient présentés munis de bâtons, qu'ils m'avaient indiqués d'un geste de la main. D'un signe je leur avais signalé que je savais, après quoi ils avaient disparu.

Olga avait peur. Peur d'être renvoyée, peur pour elle, peur des gens qui lui demanderaient ensuite comment les choses s'étaient déroulées et pourquoi, peur pour moi aussi.

Ce matin-là, ils finirent par la surprendre devant la porte d'entrée. Ils s'étaient rendu compte qu'elle m'apportait du vin, du pain et des cigarettes. Ils lui en ôtèrent l'envie avec une paire de gifles.

« Dis-lui de sortir, à cette espèce de lâche. Il t'envoie à la bagarre, toi qui n'y es pour rien. Il a peur. Dis-lui de sortir. Plus vite il sortira, moins il se fera dérouiller. »

Oui, j'avais peur, très peur ; je devais attendre que ça passe. J'attendais le moment où les murs, le lavabo fissuré, le lit défait, les cigarettes et la serviette sale m'écœureraient, chasseraient la peur par la nausée. Alors je sortirais, je me ferais rosser.

C'était inévitable. Et tout ça à cause d'une bière que Luigi, le Catanais, avait offerte puis refusé de payer. Il avait offensé Giovanna, il l'avait abreuvée d'injures dont elle se serait moquée s'il ne les avait

pas prononcées dans le café, devant les hommes attablés – ils avaient tous ri, y compris Aldo, le barman. Alors Giovanna avait aspergé Luigi d'eau de Seltz. Tous les rires s'étaient tus quand il avait tenté de l'attraper et que je m'étais levé. Beppe et Mauro étaient les amis de Luigi, mais ils n'avaient pas bougé ; eux, ils n'étaient pas bêtes : il y avait là un tas d'individus prêts à crier. Aldo aurait immédiatement appelé la police.

J'étais resté planté là, immobile. Derrière moi, Giovanna respirait fort. Je l'aimais bien, j'avais fait sa connaissance à mon arrivée à Gênes, elle m'avait avancé des cigarettes pour une semaine et reprisé une chemise un soir. Mais ce n'était pas pour ça que je m'étais levé. En vérité, je ne savais pas très bien pourquoi. Je m'étais levé, et plus personne n'avait ri ; Beppe et Mauro affichaient un air impassible, leurs cigarettes figées dans l'air. Luigi m'avait dévisagé.

« Hé ! avait lancé Aldo de derrière le comptoir. Ne faites pas les andouilles ! »

Mais j'étais déjà debout : tout le monde regardait, il fallait bien que je m'active. Je m'étais approché et j'avais dit à Luigi d'arrêter. Il n'attendait qu'un mot pour me surprendre, je le savais, aussi avais-je frappé le premier, lui assenant un faible coup de poing à la bouche. J'avais senti la dureté de ses dents sous mes phalanges, et quelque chose de chaud, mou et rapide m'avait traversé le bras, des doigts jusqu'à l'épaule. Je l'avais encore frappé au nez, à la poitrine, et, comme il ne réagissait pas, j'avais pris goût au spectacle qu'offraient son corps titubant et ses mains sur son visage ; je l'avais frappé deux fois avec force sous l'oreille. Aldo tremblait, je l'avais aperçu un instant derrière le comptoir, le siphon d'eau de Seltz à la main, remuant sa bouche ouverte. J'avais vu les autres se lever, ainsi que Giovanna, qui s'était précipitée dans la rue et qui regardait, toute pâle, à l'intérieur, dans la lumière blanche de l'enseigne. Avant que Mauro et Beppe nous eussent rejoints, j'avais poussé Luigi dans la ruelle et l'avais projeté deux ou trois fois contre le mur. Il avait les yeux clos, les bras ballants, les mains molles. Son chapeau était tombé ; je me souviens que je l'avais suivi du regard jusqu'à ce qu'une main s'en saisît.

C'est ensuite que la peur m'avait envahi. Ils ne pouvaient pas laisser courir, je le savais : trop d'amis avaient assisté à la scène, et Aldo avait déjà transformé cet épisode en une de ses histoires destinées à ses rares clients du matin.

Je m'étais enfermé à l'hôtel et avais décidé d'y attendre que la peur m'abandonne. Un seul soir, j'avais tenté de sortir.

Je voulais aller à l'auberge d'Antonio boire du vin et jouer aux cartes avec les copains. Olga aurait aimé jouer aux cartes avec moi, mais ce n'était pas la même chose, bien sûr.

J'avais soif, et plus je pensais aux copains, plus ma soif augmentait. J'étais sorti et les avais vus tous les trois : appuyés contre le mur, ils fumaient. Ils s'étaient abstenus de bouger quand j'avais tourné les talons et m'étais engouffré dans l'escalier comme un lièvre.

Effrayé et furieux, j'avais verrouillé ma porte. Par la fenêtre ouverte me parvenaient les odeurs et les voix des dîneurs, tandis que le phare fendait lentement le ciel en y dessinant une bande de lumière qui s'épaississait peu à peu. Des cliquetis de couteaux sur des assiettes et des voix aiguës d'enfants à table s'élevaient de la maison d'en face. J'étais assoiffé et désireux de parler, de rire, d'être heureux ; j'étais furieux, la peur perlait sur ma peau comme de la sueur.

J'aurais pu avertir les copains par l'intermédiaire d'Olga, or je devinais que ce n'aurait pas été honnête. Eux n'étaient pas honnêtes – ils se mettaient à trois pour me surveiller –, mais moi, je l'étais encore, oui, la peur que j'éprouvais n'était pas assez forte pour m'empêcher de l'être.

Voilà pourquoi j'avais attendu. J'avais attendu jusqu'à ce qu'Olga m'annonçât, le matin, qu'elle ne m'apporterait plus de cigarettes ni de vin. Elle me parla des gifles.

« Je ne voulais pas te le dire mais...

— Ça va ?

— Oui », dit-elle avec un sourire, mais il était évident qu'elle avait peur, qu'elle ne voulait plus prendre de risques.

Je déclarai que je sortirais ce soir-là, peut-être.

« Tu n'as pas peur ? interrogea-t-elle, les yeux plantés dans les miens.

— Si, mais plus tellement. »

Le soir vint. Avant de quitter son service, elle apparut sur le seuil et m'avertit que les trois hommes étaient là, sans veste, qu'ils m'attendaient comme d'habitude. Elle souriait, et je lui rendis son sourire sans effort : ma peur s'était presque évanouie. Elle n'était pas belle, Olga, mais elle avait un beau sourire, la peau blanche et lisse. Peut-être comptait-elle me dire qu'il n'arriverait rien de grave, qu'elle se présenterait une demi-heure plus tôt le lendemain pour voir comment ils m'avaient arrangé.

« Tu veux que je t'attende quelque part ? »

Une bonne voix calme.

« Non. Prête-moi plutôt cent lires. Merci. Et maintenant va-t'en. »

La voir debout, bien tranquille, m'agaçait.

Elle fit un clin d'œil puis s'en alla. J'abandonnai le lit et, m'étudiant dans la vitre pâle, me rasai.

Je devais patienter jusqu'à la nuit. Les bruits de l'auberge d'en bas retentissaient, tout comme le ferraillement des tramways au loin ; j'ôtai ma chemise, en enfilai une plus froissée et sale, n'endossai pas

ma veste. À présent, je pouvais sortir.

À la brasserie, je jetai un coup d'œil de l'autre côté du comptoir des crèmes glacées : il n'y avait là aucun de mes copains, tant mieux. J'entrai et exhibai devant Aldo le billet de cent lires entre deux doigts. Il m'apporta une bouteille de barbera.

« Alors ? demanda-t-il.

— Je suis là.

— Et Luigi ?

— Je me fiche de Luigi.

— À la bonne heure !

— Une famille entière empoisonnée par une bouteille de barbera », dis-je en contemplant le verre épais et vert. Aldo rit et retourna derrière le comptoir.

Il me restait cinq cigarettes. Je les fumai et bus lentement. Ce n'était pas un bon barbera, bien sûr, mais je le savourai : je n'avais pas bu depuis la veille et j'étais content.

La salle était presque déserte : seuls deux vieillards silencieux fumaient dans un coin, devant des cartes à jouer. Aldo astiquait maintenant la machine à café en jetant des coups d'œil à la ruelle.

Soudain je pensai à ma mère, puis à mes copains qui étaient à l'auberge et jouaient en parlant fort. À moins qu'ils ne fussent allés au cinéma. Je demandai à Aldo quel film on donnait.

« *Roméo et Juliette* », répondit-il.

Non, ils n'étaient pas au cinéma, ils étaient à la taverne.

L'un des vieillards sortit, salué par Aldo ; l'autre continua de contempler les cartes sur la table. Je regardai les bouteilles alignées derrière le comptoir avec leurs étiquettes de couleur et fus envahi par la gaieté. J'avais bien fait de quitter cette baraque : je voyais les gens passer dans la ruelle, entrer et sortir brusquement dans la lumière crue de l'enseigne. L'air était frais et bon, il venait de la mer. De temps en temps, une odeur de poisson et de moisi, de linge et de murs trempés s'insinuait dans la brasserie, mais la vapeur de la machine à espresso l'absorbait aussitôt, l'éloignant des tables. C'était vraiment une belle soirée tranquille, je me sentais calme et gai, je me reprochais dans des insultes le temps que j'avais perdu à me ronger les sangs à l'intérieur de ma chambre.

Trop de temps perdu, et voilà que cette soirée se présentait telle que je l'avais imaginée, à une différence près : le vin de moins bonne qualité.

« Hé, Beau Gosse, il est presque une heure ! » C'était la voix d'Aldo.

Je sortis. Le son des disques, des cafés, et les lumières rouges des enseignes s'élevaient de la via del Campo. Peu de monde, quelques personnes savourant la fraîcheur, assises sur les marches. Qu'ils se dépêchent ! pensai-je.

Il avait cessé de pleuvoir et le linge humide répandait dans l'air une odeur fraîche et agréable, mêlée à celle de la mer qui montait des ruelles. L'eau des gouttières coulait en gouttes lourdes sur la pierre. L'orage n'avait duré qu'une demi-heure, grondant sur les toits, balayant les nuages venus de la mer.

Une voix appela Maria d'en haut et je m'engageai dans la rue, de l'autre côté de l'arc.

En levant la tête, je pouvais voir les gros nuages se diriger vers le nord dans la petite bande de ciel qui s'étendait entre les toits et sous le linge pendu, immobile dans l'ombre. À une fenêtre, des femmes riaient.

Notre lieu de rencontre était là.

Je regagnai la via del Campo. Sur la petite place, des groupes de femmes fumaient et le café projetait ses lumières rouges sur un salon de coiffure pour hommes ouvert.

Une légère peur s'empara de moi. Je me dis qu'il suffirait de me faufiler dans une ruelle, à droite, pour me retrouver d'un bond dans la via Gramsci, en sécurité. Je pris mon courage à deux mains, et ma jambe cessa de trembler. Je virai à gauche sous l'archivolte des Fregoso, parcourus vingt mètres en comptant mes pas. Adossé au mur, je déchirai mon mouchoir, en enroulai une moitié autour de ma main droite et fourrai l'autre entre dents et lèvres. Le tissu était sec et j'eus l'impression d'étouffer.

Ils marchaient lentement, les ordures, les salauds, pensai-je. Je tremblais un peu, pas seulement de peur.

Un instant, j'espérai qu'ils me sauteraient dessus tous ensemble : nous formerions une mêlée, et ils ne me feraient pas trop mal.

Mais ils avançaient séparés, Beppe contre le mur, Luigi au milieu, Mauro le long de l'autre mur, de mon côté. Ils s'y entendaient, eux aussi.

Il est possible que Mauro ne frappe pas très fort, me dis-je, décidé à ne pas réagir, à ne lever les mains que pour parer les coups. Soudain, l'odeur d'urine qui imprégnait les murs s'insinua dans mes narines.

Luigi m'assena un premier coup de poing sur la bouche. Je retombai sur Mauro, puis sur Beppe. Leurs coups étaient violents, je regardais leurs jambes bouger et mes pensées s'embrouillaient. Appuyé sur l'épaule de Mauro, je remarquai le pied qui s'efforçait de me toucher au bas-ventre. Au prix d'un énorme effort, je parvins à parer le coup d'un mouvement de la cuisse. Ce pied appartenait à Beppe.

« Pas comme ça ! » lança Luigi.

J'étais étourdi, et il continuait de me frapper au visage du plat de la main. J'avais les bras ballants. Imbécile, me disais-je, lève les bras ! Lève-les ! Mais ils étaient mous, il n'y avait plus rien à faire. Je glissai sur le sol. Je me rappelle le plaisir que me procura la pierre fraîche, et

le frisson qui me parcourut du pantalon jusqu'à la nuque. Je crachai mon mouchoir et entendis un rire, peut-être celui de Mauro.

« Il est rusé », dit-il. Ils haletaient, mais moi, j'avais du mal à respirer.

« T'es resté bien tranquille, bravo », lâcha Beppe.

J'opinaï et les invitai d'un signe à s'en aller, à me laisser là, assis. Je me penchai et vomis le mauvais vin d'Aldo, son pain dur, puis ce rien qui vous fracasse l'estomac. Je vomissais à leurs pieds, et ils m'observaient sans bouger.

En redressant la tête je vis Mauro, qui me sembla très grand, fouiller dans la poche de sa chemise. Il en tira une cigarette et me la fourra entre les lèvres. Je me sentais léger, faible, et il dut craquer deux allumettes : je n'aspirais pas assez fort.

« La prochaine fois, tiens-toi à carreau », déclara Luigi, satisfait. Je branlai du chef. Beppe ramassa ma casquette et m'en coiffa en riant.

« Viens, Beppe. » C'était la voix de Luigi.

« Je viens, je viens. »

J'entendis leurs chaussures sur la pierre. J'eus l'impression que l'un d'eux dérapait. La cigarette s'était éteinte. Je contemplais mes pieds écartés – crétins de pieds ! leur dis-je. Je trouvai par terre un bout de mon mouchoir et m'essuyai tout doucement le nez, ainsi que ma lèvre supérieure fendue. J'avais mal à l'œil droit aussi, il était sans doute très enflé.

J'avais beau renifler, je ne percevais ni l'odeur d'urine ni celle du vomi.

J'avais très soif et une grande envie de jurer. J'appuyai la tête contre le mur et restai dans cette position un moment, l'esprit vide. J'étais content que tout soit terminé, j'avais redouté Beppe et un mauvais tour au couteau. Certes, il n'y avait pas eu de couteau mais, bon sang, si son coup de pied m'avait atteint...

Je fouillai dans ma poche, y dénichai une allumette. Le spectacle de la flamme me ragaillardit. J'accomplis un effort pour allonger correctement mes jambes, mais je m'aperçus ensuite que je me détendais.

À présent, oui, je pouvais penser à n'importe quoi, en admettant que j'eusse envie de penser : à Olga, par exemple, ou aux copains que je reverrais le lendemain ; à ma mère, non, pas à ma mère maintenant, à Juliette et Roméo, bien sûr, à Juliette, à Aldo, le barman. Je songeai à une bière fraîche dans une chope, une bière brune et mousseuse où tremper mes lèvres brûlantes.

Assis dans l'humidité, je m'abandonnai à un bonheur désordonné, immotivé.

Il devait être très tard. Un passant à gros souliers traversa la piazzetta Vacchero, couvrant le bruit de la fontaine.

J'envisageais déjà de me lever quand un enfant se mit tout doucement à pleurer derrière le mur. Il constituait, dans le noir, un étrange compagnon. Puis son père jura tout fort et il s'arrêta.

C'est terminé, me dis-je.

La lèvre me brûlait beaucoup et mon œil était fermé. Je fus saisi par l'envie de me précipiter à l'hôtel afin de me regarder dans la glace. Je souris en mon for intérieur en imaginant la tête que ferait Olga lorsqu'elle ouvrirait la porte, au matin.

II

JE FUS BEAU GOSSE DÈS MON ARRIVÉE dans le quartier de Prè. J'y arrivai de l'autoroute avec un baluchon formé de mon imperméable renfermant livres, chemises et rasoir ; j'étais un peu ivre et je m'assis dans le jardin public de la via Adua pour me reposer. Le ciel était de papier gris et lisse, l'aube devait encore venir ; allongé, la tête sur le baluchon, je contemplai le ciel et le dernier étage des grands immeubles du port. De l'autre côté des immeubles s'étendait la mer, fine bande cendrée. Je l'avais longée toute la nuit, la voyant virer à un noir intense puis au gris et au vert. Tandis que je marchais, les lumières de la ville lointaine apparaissaient et disparaissaient dans les tournants ; la saveur du vin résistait, chaude et vive, dans mon estomac et autour de mon front. Quelques camions m'avaient dépassé rapidement, les points rouges de leurs phares arrière se rapetissant dans la nuit.

Maintenant je regardais le ciel, et le vin s'évaporait de mon front frais. Un homme passa avec des chevaux qui produisaient un grand bruit de fers sur l'asphalte. Il s'immobilisa au milieu de la route et se déboutonna pendant que les bêtes continuaient leur chemin dans la lumière du matin en secouant leurs grosses têtes.

Je m'endormis sans m'en apercevoir. À mon réveil, le soleil brillait et les gens marchaient à toute allure. En bas, on préparait les marchés ; du port montaient les bruits et les odeurs de l'eau, des paniers mouillés, des sacs, de la mer sale. Je me dirigeai vers la via Prè, rue qui débute piazza del Fossatello même si elle porte un autre nom sur la pierre : tout le monde comprend que c'est déjà la via Prè aux habitudes, aux têtes des habitants, aux portes, aux individus qui stationnent devant.

« Le beau gosse », avait dit Olga à la femme de ménage du Parigi, l'hôtel situé en face du mien. Appuyées sur les rebords des fenêtres, elles se parlaient à un mètre l'une de l'autre en battant des tapis. La poussière tombait dans la ruelle, et un type à la fine moustache qui l'empruntait, un sac en cuir sous le bras, leva la tête en murmurant des injures.

« Tu as vu sortir le beau gosse ? »

J'étais assis à l'auberge, en bas, et je compris qu'elles parlaient de moi en les entendant mentionner un pantalon en toile bleue et une casquette imperméable. La vendeuse de journaux, une très grosse

femme à la peau grise comme un vieil âne, le comprit elle aussi et me fit un clin d'œil.

C'est ainsi que tout le monde me surnomma Beau Gosse, même ceux qui ne le croyaient pas, naturellement. Il y avait trop de Giovanni, je me rendais compte qu'un surnom s'imposait, mais j'en aurais préféré un plus modeste.

Dès mon arrivée à Prè, je pris l'habitude de faire la fête à la taverne d'Antonio : la nécessité de me trouver des amis me mettait d'humeur festive. Personne ne peut imaginer combien j'étais pauvre en toutes choses.

Antonio possédait la taverne qui donnait sur une place étroite où l'on vendait des chapeaux de paille, des tricots et du tissu. Des cris s'élevaient du marché des légumes situé derrière un muret, que pauvres et jeunes occupaient toute la journée, et ils pénétraient avec force dans l'auberge, s'adressant aux barriques, à la pénombre, à moi-même.

Antonio avait une tache violette sur la tempe droite. Il se considérait comme un grand homme, ne nourrissait ses chats que de poisson frais et me trouvait antipathique. Je fréquentais tout de même son auberge car elle était sombre, avec ses rangées de barriques noires sur lesquelles on tapait des poings quand on chantait, la nuit. Les vieilles chaises me tenaient compagnie, tout comme les peaux vertes des fèves, sous les tables, et les verres alignés sur le comptoir.

J'étais très faible : depuis pas mal de temps je ne mangeais que du pain et des fèves à midi, du pain sans fèves le soir. Je buvais un quart de litre et m'enivrais tout de suite sous le regard d'Antonio, à son comptoir, en pensant à des choses auxquelles il valait mieux ne pas penser et parfois à trop de choses ensemble.

J'avais vendu deux couvertures ainsi que le sac à dos flambant neuf de l'Allemand. Il fallait que je vive de ces gains jusqu'à l'arrivée de nouveaux copains et au courage qui revient avec les copains. Le sac à dos, je ne l'avais pas volé : l'Allemand était mort à l'hôtel, à Savone, et le patron se l'était approprié. Les couvertures m'appartenaient.

Pour économiser, je mangeais peu, et au bout de deux verres j'avais des vagues dans la tête. Le soir, j'allais m'asseoir à la brasserie d'Aldo, à la recherche d'amis susceptibles de me payer un repas. Or, les amis que je me dénichais – Mange-Trous et Mario, par exemple – étaient aussi pauvres que moi, et il était impossible de leur soutirer un sandwich ou une *focaccia* aux dés. Mario avait été chauffeur, traminot, mécanicien un peu partout, mais il n'aimait pas travailler, ainsi qu'il l'avouait volontiers. Il était tout petit, maigre et ridé.

« Je mourrai dans un jardin public », disait-il lorsqu'il était particulièrement pauvre. Il connaissait tous les jardins publics, tous les coins où dormir. Quand il avait de l'argent, en revanche, il se

précipitait chez Antonio, et les bouteilles se multipliaient au bout de la table, entre le papier gris du saucisson et le pain, contre le mur. Sinon il se rendait tantôt à Sanremo, où il avait une sœur ou un frère, tantôt à Livourne où il n'avait que Livourne, à pied, en camion ou en train de marchandises. Il n'aimait pas marcher, il préférait les trains et le risque d'être surpris par les cheminots. Un gros risque.

Je croyais en Mario, qui était sincère et portait ses défauts comme on ne porte que les cravates neuves : c'était évidemment un grand homme. Mais Mange-Trous, lui, je l'aimais ainsi qu'on aime, enfant, les chiens ou les chats, qu'ils soient beaux ou sales et bâtards.

Mange-Trous travaillait. Il travaillait au coin de la via Gramsci et de la via Turati, dans l'humidité des placettes après les marchés, entre les paniers de légumes avariés qu'on abandonnait là jusqu'à la nuit. Son travail consistait à avaler des grenouilles avec de l'eau et à les recracher l'une après l'autre – une grenouille et un peu d'eau, puis une autre grenouille –, à éteindre des torches avec sa langue et à engloutir des anneaux. C'étaient ces anneaux, aussi larges que des assiettes à dessert, qui lui avaient valu le surnom de Mange-Trous. Il m'arrivait de l'aider en faisant le tour avec une soucoupe pendant que les spectateurs lui réclamaient plus de grenouilles ou plus d'anneaux. Les torches n'avaient pas beaucoup de succès. Elles étaient appréciées à Sturla, que nous gagnions ensuite avec le seau des grenouilles couvert d'un grillage et où nous dormions, la nuit, à l'intérieur de vieilles barques. Les barques tanguaient lorsque nous bougions dans notre sommeil ; le bois pourri avait l'odeur de la mer, de celle-ci et d'autres, on entendait les chats miauler dans la cour de l'auberge et se frotter le dos contre les flancs des barques. Il y avait là de nombreux chats, mais ils ne dérangeaient pas Mange-Trous. Éveillé, je regardais le ciel carré entre les murs de la cour, les étoiles nettes, et me rendormais presque aussitôt pour éviter que la barque ne tanguât. Je me rendormais heureux. On mangeait toujours quand Mange-Trous avait travaillé, en particulier à Sturla où il y avait beaucoup d'enfants. Gentil, robuste et propre, il plaisait aussi à ceux qui n'étaient plus des enfants.

Une semaine après mon arrivée, je trouvai du travail chez L. P., un marchand aux multiples affaires. Je devais dessiner à la peinture noire des centaines de L. et de P. par jour sur les côtés et les couvercles de caisses destinées au transport des fruits. Mario clouait les caisses, comme d'autres copains de l'auberge d'Antonio qui se plaignaient le soir de douleurs au dos. Nous ne retirions de ce travail que de maigres plaisirs : l'odeur fraîche du bois et celle de la peinture, le repas de midi avalé assis, et le spectacle des femmes qui passaient dans l'encadrement des fenêtres ou sur les balcons en chantant, en étendant du linge contre les murs gris, en s'interpellant d'une voix forte toute la journée. Assis sur la terre humide et noire de la cour, nous

reconnaissons toutes les femmes à leur voix, mais elles ne nous regardaient pas. Seuls les enfants nous regardaient en tournant autour de nous parmi les tas de caisses, dans le bruit des marteaux.

J'étais le plus jeune, et l'on avait pour moi de l'affection. Je vivais à l'hôtel, l'hôtel Fédéral, autrefois Petit Turin. J'avais toujours aimé dormir dans un lit. Certes, c'était une habitude qui coûtait cher, mais je ne m'étais résigné à m'allonger dans les fossés ou dans les barques qu'en cas de nécessité. Et puis je voulais lire, le soir, ou envisager cette perspective, et il était impossible de le dire aux copains, lesquels ne comprenaient pas mon envie de dormir dans une chambre, seul avec deux draps. Mange-Trous essayait de m'attirer dans le dortoir de l'auberge des trois sœurs où il couchait avec d'autres amis, mais je refusais son offre tant que je pouvais résister. Parfois Mario dormait avec Mange-Trous, souvent dans un endroit quelconque, le dernier de la soirée – une cour, l'entrepôt de L. P., le jardin public de la via Adua, etc.

Moi, j'aimais gravir l'escalier de l'hôtel en tournant et retournant ma clef entre les doigts, ouvrir, fermer la porte de la chambre puis me laver, regarder la glace, fumer à la fenêtre, lire, écouter les bruits qui montaient de la rue, dormir. Tout cela coûtait très cher, je risquais d'être dénoncé et de perdre mon imperméable. La patronne me l'avait dit, Olga m'avait elle aussi conseillé de vendre l'imperméable.

Mes copains supportaient cette histoire de chambre, mais ils prétendaient que des femmes aidaient Beau Gosse, alors que ce surnom suscitait chez les filles de la méfiance et de l'ironie plutôt que de l'amitié. Mange-Trous, Mario et Olga avaient du mal à repousser ces accusations.

Mario, Mange-Trous et moi n'avions rien à voir avec les types de la via Prè et de la via Gramsci postés jour et nuit devant les cafés aux noms bariolés, rien à voir avec les nègres, les revendeurs de marchandises louches et les contrebandiers. Les nègres maniaient le couteau, et il n'était pas rare, la nuit, que le sang coulât dans les cours, que les gens s'enfuient, la chemise tachée. Ce n'était pas la peur de ces couteaux qui nous empêchait de cohabiter – tout le monde en avait un –, mais les raisons de ces couteaux. Voilà pourquoi nous étions plutôt appréciés. Nous travaillions comme nous le pouvions, nos employeurs comprenaient – du moins en partie – notre mauvaise volonté et nous plaignaient. Il était important d'être plaints, cela signifiait qu'il y aurait quelques fèves, du vin et du sel pour les fèves prêtées.

J'aimais vivre ainsi, me lever après avoir dormi tout mon saoul, n'être attaché qu'au soleil ou au froid, aller au port, me promener. J'aimais m'asseoir au soleil et au vent, dans les jardins du quartier avec les vieillards arthritiques, saluer les vendeuses de fèves de la

piazza Vacchero, m'étendre dans l'herbe des collines et parler avec Mario de femmes, d'autrefois et d'après.

Nous n'avions pas de contacts avec les créatures fardées qui arpenaient les placettes ou fumaient, appuyées contre les portes des cafés, à la lumière des enseignes. Mario aimait les femmes très sérieuses, et surtout la fille de la marchande de journaux qui habitait Sanremo ; Mange-Trous, qui était vieux, s'en fichait. Vivant parmi ces créatures, j'étais le plus proche d'elles : je les croisais dans les escaliers et, en tordant le cou, les regardais à travers la fenêtre entrer au Parigi en compagnie de marins ou de garçons du quartier auxquels il avait fallu plusieurs semaines pour réunir de quoi les payer. Ils discutaient chaque soir sur les placettes – celle-ci oui, celle-là non – pendant qu'elles ricanaient, devant, en attendant le jour de la paie.

Je voyais la fenêtre à rideaux blancs et rouges se fermer et la lumière s'allumer ou s'éteindre. Parfois, la fenêtre restait ouverte, et le blanc des cuisses ou des dos apparaissait dans l'ombre de la chambre. J'entendais le rire bref puis la respiration de la femme, j'avais même l'impression de sentir l'odeur des draps trop employés pour ce travail. Parfois, la nuit, de féroces chahuts se produisaient, les marins ivres juraient, les filles échangeaient des insultes avec la patronne qui dévalait l'escalier, puis l'une d'elles disait embrasse-moi, embrasse-moi, pour clouer le bec à son type, tandis que les voisins en bras de chemise se penchaient aux fenêtres en blasphémant. La fille parvenait à se faire embrasser, et les têtes hurlantes se taisaient l'une après l'autre – pour terminer, celle du boucher du vicolo del Leone. J'attendais ces moments et m'amusais à écouter, appuyé au rebord de la fenêtre, le vacarme et le claquement furieux des volets.

Mange-Trous ne comprenait pas, il me regardait de travers lorsque j'abordais ce sujet. Il affirmait que ce n'était pas juste – oui, exactement – et qu'il fallait partir, que je devais l'accompagner dans le Sud. Je refusais et le laissais jurer.

J'essayais de lui expliquer sa vie, de lui dire que ces marches dans les rues n'étaient rien, que les événements se produisent quand on s'arrête : alors on se trouve des copains et des coins. À l'énoncé du mot « copains », il se mettait en colère. Il se fichait pas mal de manger du pain et des fèves dans un endroit quelconque, derrière un arbre ; lui, il voulait de la viande, il refusait d'avoir à inventer mille astuces pour se payer du vin comme Mario.

Non, Mange-Trous ne me ressemblait pas, il ne savait pas porter sa solitude comme une vieille casquette, ni contempler les nuages ou encore l'homme qui traverse la piazza Vacchero avec un filet rempli de ballons de couleur ; il ne savait pas suivre cet homme, le regarder vendre ses ballons et en parler sans répit. Il ne savait ni penser ni s'abstenir de penser, ni vivre des jours assis sur une marche ; il ne

savait que manger et dormir – mal, de surcroît. Voilà ce que je lui expliquais et j'ajoutais que je l'aimais justement pour ça. Planté là, il n'avait plus rien à rétorquer.

Mario comprenait tout. Mario était comme moi, et en plus c'était le Mario des rides et des trains de marchandises, raison pour laquelle il opinait du bonnet en mâchant des allumettes.

Donc, après ce soir de mai où le Catanais et les autres m'avaient tabassé, L. P. me renvoya.

« Ce n'est pas une bonne affaire, lui dis-je en pesant mes mots.

— Pour moi, oui.

— Bien. J'en ai marre d'avoir les doigts couverts de peinture.

— C'est une excellente peinture. Elle coûte deux cents lires le pot, répliqua le vieux, vexé.

— C'est une saleté de peinture et une saleté de travail. » J'étais furieux d'avoir été licencié.

« Tu ferais mieux de te rincer la bouche.

— Et toi, rince-toi la tienne avec ta peinture », lança Mario, me devançant.

Il se tenait là, debout, et il jeta son marteau par terre. Nous partîmes sous le regard incrédule des autres, assis, leur marteau en l'air ou des clous entre les lèvres.

Nous nous retrouvions donc les poches presque vides et sans travail, mais la matinée de ce samedi était belle, et nous quittâmes la cour, heureux de ne plus avoir à clouer ni peindre de caisses. Nous achetâmes un kilo de fèves, du pain, deux fiasques de vin, et nous nous dirigeâmes vers la colline, au-delà du silo.

Mange-Trous dormait. Nous l'appelâmes. Il se montra à la fenêtre, examina nos fiasques et nos personnes, se gratta puis répondit que non, il ne viendrait pas.

Nous nous engageâmes dans une petite rue qui montait par degrés entre les maisons, moi portant les fiasques, Mario le pain et les fèves. Nous gardions le silence. Je contemplais le ciel propre, inerte, les femmes qui secouaient couvertures et draps de l'autre côté des balustrades.

Un petit groupe d'enfants en blouse noire nous heurta en dévalant l'escalier. Ils allaient à l'école et criaient, leurs livres à l'intérieur de cartables jetés dans leur dos.

J'étais relativement heureux. Certes, mon œil me faisait encore mal – il était gris et jaune –, mais j'étais heureux de gagner les collines, de m'allonger et de boire dans la verdure en compagnie de Mario qui parlait uniquement quand nous en avions tous deux envie. Un coq chantait derrière le mur, quelques nuages blancs couraient dans le ciel, et toutes ces choses habituelles – les enfants, le ciel, les nuages, les femmes aux tapis, les balcons, le coq, et la ville qui dégringolait,

grinçait et enflait, électrique, à notre droite –, toutes ces petites choses de tous les jours me comblaient davantage.

N'ayant rien à quoi penser, je regardais les pieds de Mario me précéder, marche après marche ; son pantalon qui pendait aux fesses me le rendait encore plus amical et moins important.

Nous virâmes sur une route, à gauche, et après avoir dépassé quelques murets gris surmontés d'herbe et de tressons derrière lesquels des chiens aboyaient, nous nous retrouvâmes dans des champs dont l'herbe tendre et jeune gravissait la colline. Une fois atteint le sommet à l'herbe fraîche, encore humide, nous découvrîmes un ruisseau, des cailloux dans l'eau et des femmes qui lavaient, agenouillées. Flanquées de corbeilles à linge, elles se redressèrent à notre vue, les mains sur les reins.

Plus loin, on distinguait des maisons basses, des arbres sombres en hauteur et, le long de l'autoroute, des affiches publicitaires dont les couleurs vives brillaient à la lumière. Le soleil semait des taches dans la vallée où le blé mûr étalait sa blondeur jusqu'aux maisons, et plus loin encore, en une brève bande s'insinuant dans le vert des champs qui se hissaient sur l'autre versant. Là-haut il y avait des arbres plus jeunes, plus clairs, et pas âme qui vive ; à gauche, on entrevoyait à grand-peine la mer, fine ligne de bleu où mourait le ciel et où naissaient les nuages en s'essayant à l'ascension.

Nous gagnâmes l'ombre de quelques pins et nous étendîmes. Il était gai, agréable, de boire. Mario avait ôté ses chaussures ; maigre et immobile dans l'herbe, il évoquait un défunt tout noir. Il dormait. Je posai sur son visage le papier gris des fèves, tirai des cigarettes de sa poche et me mis à fumer en contemplant le ciel à travers les branches.

Le bruit de la ville s'était fondu en un grondement uniforme qui semblait sortir de l'herbe ou de l'eau. L'odeur de la résine n'était pas forte, mais tenace et nouvelle à chaque respiration. Voilà, c'était moi, j'avais toujours été comme ça, avec Mario ou un autre. Je pensai à mes parents que j'avais laissés sans nouvelles et leur dis d'être heureux. Je l'étais, moi. À cette heure de la journée, Olga rangeait ma chambre et jetait un coup d'œil à mes deux ou trois livres en secouant la tête. Elle était heureuse, elle aussi, tout comme la chambre où seul l'air étincelant et figé de la mer pénétrait, non le soleil du matin. Je pensais à mon voyage de Savone à Gênes sur le chariot des bohémiens et à la soirée passée avec le cirque dans ce village au nom impossible à se remémorer ; je me revis jouer du tambour, aussi ivre que l'instrument ; je revis le public maigre et distrait planté devant l'estrade du patron, vêtu de noir, crasseux, et le gamin qui m'observait, la figure sale, le genou gauche taché de sang. La pluie ne mouillait presque pas, le ciel était tendre et ondulé, les bohémiens ne savaient rien faire, excepté monter à cheval, or il n'y en avait qu'un –

un vieux cheval, de surcroît – et pas une seule poignée de sciure pour lui servir de piste. Debout dans l'enclos de corde, les rares spectateurs sifflaient et réclamaient leur argent. Une fois mon vin cuvé, je m'en allai, bien décidé à marcher jusqu'au matin. Tout le monde voulut m'embrasser, et le patron, qui avait ôté son costume noir, glissa dans ma poche deux cents liras en prétendant qu'il y en avait trois cents.

Je pensais aussi à autre chose : à l'Allemand qui était venu en Italie de je ne sais quel pays vendre des longues-vues et qui était cardiaque. Il l'avait dit ce soir-là sous les arcades de l'hôtel et il était mort la nuit suivante. Le patron avait volé son sac à dos neuf sous le lit, et je l'avais volé au patron. Dans la chambre, le défunt m'avait paru très gros, endormi, comme il faut.

Je pensais à Giovanna ravaudant ma chemise, assise sur le lit, les genoux écartés, une cigarette entre les lèvres ; elle s'était piqué un doigt et avait poussé une exclamation, tandis que, à la fenêtre, je regardais la chambre vide du Parigi. Une voix chantait là-haut, au balcon de Bianca la repasseuse ; elle avait prononcé trois fois le mot amour puis s'était tue.

Je pensais également au moment où, en me retournant, j'avais vu Giovanna enfiler sa robe et avais été obligé de l'aider pour faire passer le vêtement par les épaules – Giovanna soupirait et je riais. Et encore : au vieillard à lunettes qui refusait d'acheter mes couvertures, qui n'en voulait à aucun prix.

« Trop chères, objectait-il.

— Mais non. Elles sont toutes neuves et en laine. »

J'avais senti ma peur grandir : s'il ne m'achetait pas ces couvertures, j'étais dans le pétrin. Il avait nettoyé ses lunettes et remué la tête en signe de dénégation tandis que j'attendais, assis sur le tabouret, dans l'ombre, et le toisais derrière le comptoir. Tous ces objets – couvertures, vêtements, draps, fusils, horloges – sur les étagères m'humiliaient, me donnant l'impression d'être plus pauvre encore que je ne l'étais. Dehors, il y avait une nouvelle ville à découvrir, des amis à trouver, ainsi que des coins où vivre un peu mieux, tout de suite.

Puis le vieux avait baissé son offre de cinq cents liras et j'avais couru boire un rhum au café d'en face. Il m'observait depuis la porte de sa boutique, la tête appuyée contre le montant. J'étais heureux qu'il ait acheté mes couvertures, heureux de boire du rhum ; avec son tablier noir et luisant, ses poches pendantes, il m'égayait.

« Vous voulez aussi un sac à dos ? » lui avais-je crié du café. Il avait secoué la tête.

« Il est tout neuf. Un sac à dos allemand tout neuf avec des compartiments en cuir. »

Il était venu jusqu'au café et avait acheté le sac à dos après en avoir étudié les compartiments, tandis que je buvais un second rhum.

Je pensais à cet épisode et à d'autres encore quand je m'endormis. Cela faisait si longtemps que je ne m'étais pas endormi sans chercher le sommeil de toutes mes forces que cela me parut le degré le plus élevé du bonheur.

À mon réveil, un gros nuage masquait le soleil, le reste du ciel était bleu ; bleu et jaune le pourtour du nuage qui déversa de la pluie pendant quelques minutes, d'abord comme une fumée, puis sous forme de grosses gouttes fraîches. En bas les femmes avaient arrêté de faire leur lessive et regardaient le ciel ; je les imitai. Les gouttes se firent plus nombreuses et plus fines, s'espacèrent, et le nuage laissa la place à un soleil très fort.

Je gagnai l'ombre qui avait tourné autour de l'arbre. Mario dormait encore. Je mangeai mon pain et les fèves sans sel qui avaient un goût d'herbe. Un vent léger agitait doucement les branches les plus basses des pins, le nuage s'en était allé vers la ville que le soleil éclairait d'une lumière blanche. Mario se réveilla et se mit à manger. Il vit son pantalon mouillé et je lui parlai de la pluie.

Soudain les femmes qui lavaient levèrent la tête en nous criant d'arrêter de jeter les peaux des fèves dans l'eau. Mario aurait voulu cracher dedans, mais je l'en dissuadai. Il me dévisagea, et toutes ses rides s'étirèrent.

Il indiqua les femmes du menton.

« Il se peut qu'une d'elles accepte, dit-il.

— Elles semblent toutes vieilles.

— Pas toutes. Elles se retournent de temps en temps.

— Tu veux que nous descendions ? »

Il secoua la tête sans cesser de mâcher. Je n'avais pas envie, moi non plus, d'aller voir les femmes.

« Elles sont bonnes, ces fèves. »

Il était d'accord.

« Chez moi, il y a une plaine bourrée de potagers qu'on arrose toute la journée. C'est un sale travail. Et il faut se lever la nuit. Si ça se trouve, leurs propriétaires achètent de la viande avec le fric des légumes. Évidemment, la viande, c'est mieux.

— Manger quand on est fatigué, ça n'a rien d'agréable », affirmai-je avant de nettoyer de la main le goulot de la fiasque. Elle contenait encore un peu de vin, et quand on l'agitait le bruit qu'il produisait vous remplissait de gaieté. « Je préfère comme ça, aujourd'hui. »

Mario le savait. Je regrettais juste de ne pas avoir un peu de sel pour donner du goût à ma salive.

III

LA SOIRÉE FUT EXTRÊMEMENT GAIE. Mange-Trous n'avait pas travaillé, aussi Mario et moi achetâmes du saucisson, des poissons frits, ainsi qu'une salade pimentée, et lui offrîmes un dîner arrosé à la taverne d'Antonio. Antonio nous observait sans piper, tournant et retournant sa chevalière en or autour de son doigt avec cet air distrait des gens qui savent tout.

Comme nous n'évoquions ni la matinée ni les fiasques, Mange-Trous manifesta de la mauvaise humeur. Puis il raconta ce qui s'était passé à l'auberge : deux marins s'étaient disputés avec les patronnes ; intrigués par le tapage, des carabiniers étaient entrés, et les marins s'étaient également querellés avec eux. Mario et moi échangeions des regards complices pour le faire enrager. Cela sentait l'orage. Devant la taverne, des vieilles femmes emportaient à la hâte chapeaux, tricots et tissus bariolés en lançant de grands cris aux adolescents indolents qui traînaient dans leurs jambes. De l'autre côté du muret, on fermait les parasols du marché. Le vent marin se levait, il s'engouffrait dans l'auberge, soufflait sur les visages. Sur le seuil, de nombreuses personnes scrutaient le ciel que nous autres ne pouvions voir. Mais la pluie ne se décidant pas à tomber, tout le monde s'en alla après un dernier verre en pestant contre cette journée de travail terminée avant la nuit. Mange-Trous savourait la fraîcheur. Il avait déboutonné sa chemise jusqu'à la ceinture, exhibant les poils gris de sa poitrine et de gros tétons rêches, semblables aux mamelles d'une vieille chèvre.

Nous continuâmes de boire et de manger. Vers minuit, d'autres clients s'assirent à notre table. Complètement ivres, nous payâmes des quarts de litre et des demis aux vendeurs de cigarettes et à la vieille chiffonnière qui nous adressa un geste reconnaissant de la main. Malgré son accoutrement, c'était une belle vieille et je ne comprenais pas comment elle en était arrivée là. Ou peut-être le comprenais-je très bien. Mario essayait de saouler la chatte rousse d'Antonio. Celui-ci nous observait d'un air soupçonneux, prêt à intervenir, mais l'animal se cacha sous les fûts et Mario prononça une injure qui nous tira à tous des rires.

Très gais, nous commençâmes à chanter. Un vendeur de cigarettes battait le rythme sur le grand tonneau quand Antonio s'approcha. Posant les mains sur la table, il dit « C'est tant » et indiqua la porte du menton.

Une fois l'addition réglée, nous sortîmes. Il nous restait quelques pièces et nous nous dirigeâmes vers la brasserie d'Aldo. L'air était presque froid : on aurait dit un mur en métal clair à fendre. Le vin dansait dans mon estomac. Mange-Trous était fin saoul, il avait tiré de son pantalon les pans de sa chemise, montrant son gros ventre blanc soutenu par la ceinture et le tas de poils gris sur ses nibards de chèvre. Il titubait à chaque pas et il finit par s'accroupir dans un coin de la piazza Vacchero, près de la fontaine. Nous l'attendîmes un moment. Comme il refusait de se redresser, Mario décida de l'abandonner là.

Chez Aldo, nous trouvâmes Beppe et Luigi. Ils examinèrent mon œil avec satisfaction puis nous saluèrent plutôt amicalement. J'étais très heureux et bien, je voulais payer une bouteille, mais Mario signala à Aldo que je n'avais pas un sou. Aldo sourit derrière sa machine à espressos, Beppe proposa de payer, cependant j'eus la force de refuser d'un signe de la tête, à la grande déception de Mario qui m'entraîna dehors en me tenant par le bras.

« Il nous reste trente lires, dit-il.

— De quoi nous acheter une banane.

— Nous avons trente lires et tu refuses les verres qu'on t'offre.

— Ils m'ont tabassé avant-hier ! Regarde donc mon œil. » Je sentais le vin monter rapidement.

« Qu'est-ce que ça peut foutre ! Avant-hier, c'était avant-hier. Aujourd'hui, c'est aujourd'hui. »

Poussé dans le dos, j'avancais par secousses.

« Refuser du vin, quelle andouille !

— Arrête, Mario, arrête.

— Andouille !

— Vraiment, arrête », dis-je d'une voix qui se révéla étrangement plaintive.

Beppe nous rejoignit et aida Mario à me porter jusqu'à la ruelle de l'hôtel. Dans la côte de San Siro, nous tombâmes nez à nez avec Giovanna qui traînait un marin. Il était petit, olivâtre et plié en deux tant il avait bu. Ivresse pour ivresse, je voulus échanger mon adresse avec lui, mais Giovanna protesta en m'insultant, comme Mario. Elle nous donna une cigarette et emmena son marin qui ne comprenait rien.

« Tu n'as aucune dignité », déclara Beppe.

Comme je me débattais et criais trop fort, Beppe me projeta dans le hall de l'hôtel où je m'étais, la tête sur la première marche, les jambes en travers du seuil, empêchant la porte de se refermer. La sonnerie retentissait, et je savourais la fraîcheur du marbre sous mes mains, sous mon visage. Je disais « Je vais me lever », or mes mains étaient inutiles et je ne parvenais pas à pointer les pieds vers le sol.

Adele, la femme de chambre qui s'occupait du service de nuit,

descendit et m'entraîna dans l'escalier. La sonnerie cessa de résonner et une paix encore plus profonde m'envahit, tandis que la femme m'insultait tout bas.

« Saleté d'ivrogne, espèce de bon à rien », pestait-elle – toutefois tendrement. Elle avait deux fils plus âgés que moi qui m'aimaient bien, mais elle ne supportait pas que j'essaie de l'embrasser, aussi me laissa-t-elle assis dans l'escalier, m'abandonnant à mon envie de la poursuivre.

J'étais satisfait de tout, d'Antonio, de la nuit qui n'était pas terminée, d'Adele, de la sonnerie qui ne sonnait plus, du marbre froid sous mes fesses, de Giovanna. Je pensai à Giovanna qui, à l'heure qu'il était, couchait son homme ; elle s'accouderait ensuite au rebord de la fenêtre. À cette idée, je fus saisi par le désir de gravir les marches et de l'épier.

Il y avait quatre étages de marches dures et grises. Adele me suivait des yeux, assise sous la lampe, un journal sur les genoux. Une fois en haut, je la vis me féliciter d'un signe de la tête – bravo, espèce de vaurien – et fus content de moi. Je me ruai à la fenêtre de ma chambre, me tordis le cou pour regarder dehors.

La chambre du Parigi était sombre. J'attendis longtemps. Peut-être en avait-on donné une autre à Giovanna ? Mais non, c'est impossible – et pourquoi est-ce impossible ? Cet hôtel a un tas de chambres avec vue sur l'église, de l'autre côté ; à l'heure qu'il est, le curé doit la lorgner, oh mon Dieu ! Soudain je me retrouvai seul en compagnie d'une nuit vide à supporter jusqu'au matin.

L'air frais me ragaillardissait un peu. Je contemplais d'un air distrait les nuages qui allaient d'une cheminée à l'autre ainsi qu'une étoile scintillante au-dessus du balcon de Bianca, la repasseuse, quand la lumière de Giovanna s'alluma et la fenêtre s'ouvrit. Pendue à la balustrade voisine, une nappe à carreaux blancs et rouges s'agitait mollement dans la lumière des enseignes lointaines.

Giovanna était à la fenêtre. Elle riait tout bas et se lissait les cheveux.

« Je n'arrivais pas à le faire monter.

— Ah oui ?

— Il voulait que je me déshabille sur le palier. Il voulait tout faire là. J'aimerais bien savoir ce qu'il aurait fait là, bourré comme il est.

— Il est de Gênes ?

— Non. Du Brésil. Je ne comprends fichtrement rien à ce qu'il raconte. Je n'ai pigé qu'une chose : qu'il voulait me déshabiller sur le palier. Je l'ai trouvé au Rosita. Imbibé de gin.

— Il a l'air vieux.

— Non. Il est jeune, mais tout petit. On dirait un de mes oncles traminots.

— Mario aussi a été traminot. Il a été un tas de choses.
— Toi, tu as été une cible parfaite pour Luigi. Ton œil est énorme.
— Oui, mais je n'ai plus mal.
— C'était quand ?
— Jeudi. Tu as des cigarettes ? Attends un moment, je t'envoie ma chemise. »

J'ôtai ma chemise et la balançai en la tenant par une manche. Giovanna attrapa l'autre, fit un nœud au poignet et fourra deux cigarettes dans ce sac improvisé. Je tirai la chemise vers moi. Elle rit de nouveau.

« J'aurais bien aimé te voir, toi, sur le palier, dit-elle.

— J'aurais été pire que le marin. »

Je riais moi aussi, mais ma langue était sèche contre mon palais.

« Non, tu n'es pas aussi bourré. Maintenant il ronfle. Tu l'entends ronfler ? » Je n'entendais pas.

« Viens, lui dis-je. Monte. »

Elle secoua la tête sans cesser de lisser ses cheveux derrière l'oreille. Ne pouvant voir ses yeux, je n'arrivais pas à établir si elle se moquait de moi ou pas. Ses yeux et son front étaient comme une ombre et sur cette ombre passait la main qui lissait les cheveux dans le noir. J'avais la bouche sèche ; le froid du rebord de la fenêtre sous mes coudes n'était pas un froid quelconque.

« Monte. Juste un moment.

— Non. Je ne peux pas. Tu le sais très bien. Une autre fois, demain. Comment te débrouilles-tu pour être toujours sans le sou ? »

Je devinai qu'elle regrettait d'avoir prononcé ces mots.

« Oh, c'est facile », répondis-je d'une voix que je voulais sérieuse : il fallait que je la persuade de me rejoindre. J'éprouvais une incroyable envie de l'accueillir dans mon lit.

« Hé, monte !

— Sois sage ! Je t'en prie. Tu n'es pas bien, vraiment ? » Je devinai qu'elle posait sur moi un regard grave.

« Pas bien du tout. Viens. Qu'est-ce que tu as dit avant ?

— J'ai dit "je t'en prie".

— Dis-le encore une fois.

— Oh, je t'en prie. Je t'en prie. Non. »

Peut-être était-elle en colère, je ne parvenais pas à le comprendre. Elle secoua la tête et commença à se déshabiller. Elle entendait sans doute m'aider, mais j'aurais dû me détourner, ne pas la regarder, la regarder.

Elle ôta son tricot, sa jupe, son jupon, et appuya son ventre contre le rebord de la fenêtre en se caressant les seins et les épaules.

Elle était sublime et claire dans l'ombre ; elle riait tout doucement, d'un rire sérieux. Elle me tourna le dos, acheva de se déshabiller, puis

pivota et se balançait un peu.

Un long moment, elle resta entre les plis du rideau que je distinguais maintenant, se caressant le ventre, me regardant, les lèvres figées en un sourire. Du doigt, elle indiquait ses mamelons sombres et le beau noir entre ses cuisses. Trois fois j'eus l'impression que mon cœur me tombait dans l'estomac, puis dans le ventre. Il remontait ensuite comme un éclair, explosait derrière mes yeux. Enfin les faux gémissements de putain cessèrent, et Giovanna ferma le rideau, tendit un long bras blanc sur le côté, puis la tête. « Salut, Beau Gosse », lança-t-elle.

Salut. Je m'allongeai sur le lit en produisant des efforts terribles pour la chasser de mon esprit. « Pas de Giovanna, dis-je tout haut, tu peux crever Giovanna, je me fiche de Giovanna. Elle est au lit avec son marin qui ronfle, elle fume, regarde le plafond, les rais de lumière sur le plafond, peut-être une tache, elle balance une jambe hors du lit. »

Je compris qu'à ce rythme je finirais par tomber amoureux d'elle. Probablement l'étais-je déjà un peu, sans doute parce que sa démarche ressemblait à celle d'une fille que j'avais aimée autrefois. Il y avait de ça combien de temps ? Pas de temps. Mort au temps. Giovanna.

Adieu Giovanna, toi qui ne portes pas de rouge à lèvres, qui ramasses les marins, qui as refusé de me rejoindre au lit, qui écris des billets bleus à ta sœur de Sassari ; toi qui as reprisé ma chemise, qui me dois deux cents lires, qui m'as offert deux, non, trois cigarettes, adieu, ma chérie, mon amour, va en enfer, putain, avant que je tombe amoureux.

« Hé, Beau Gosse, ça ne va pas ? » C'était la voix d'Adele dans le couloir.

« Non, allume. »

Mon interrupteur était à l'extérieur, je n'avais pas la force de me lever. Tac. La lumière. Merci.

« Tais-toi. »

Oui, je me tais. Je regardai le plâtre du plafond, la cheminée grise de l'autre côté de la fenêtre. Le rayon laiteux du phare la caressa et je m'agenouillai sur le lit. De là, je voyais mes livres sur la table de nuit, les journaux datant d'un mois et la veste de futaine pendue, luisante aux coudes.

Depuis combien de temps ne m'étais-je pas agenouillé quelque part ? me demandai-je. Je levai la tête. J'avais épinglé sur la table de chevet une image de saint Georges. Chez moi, je n'avais jamais supporté les tableaux de saints et les crucifix. Oui, mais c'était chez moi, il n'y avait là que des images avec des fleurs et des nuages. Dans les chambres d'hôtel, en revanche, j'accrochais toujours un papier quelconque, une photo. Je me faisais un nid partout.

À Savone, me rappelai-je, à l'hôtel Nuova Genova, je n'avais sur moi

ni images ni photos. Savone, hôtel Nuova Genova : le patron avait la tête vicieuse de certains acteurs français de troisième ordre, et la chambre verte, sale, absorbait toute la poussière venue de la cour. J'avais collé une carte à jouer au mur avec un chewing-gum, une vieille reine de trèfle, qu'on me vola le lendemain. Alors j'avais punaisé ma carte d'identité : la tête sur l'oreiller, je la contemplais et lisais tout ce que j'étais, cheveux, yeux, mère, âge, nez, père, adresse. Oui, l'adresse. Le jour, je me laissais pendu au mur pour aller parier sur les joueurs de billard dans ce café où les gens avaient toujours chaud et criaient, agaçant les joueurs.

J'examinai saint Georges : il avait des ailes et le pied sur un nuage couleur brique. Un gros pied, ainsi qu'un visage me rappelant celui d'un ami mort à la guerre – non, en temps de paix, c'est du pareil au même : mort. Adieu, Giorgio. Ce devait être bien d'être saint et de tuer des dragons. Moi, je n'avais pas de dragons, juste quelques idées, de petites idées, plus aucune maintenant. M'étais-je jamais pris pour un saint ?

Autrefois peut-être, mais pas le jour où nous avions assailli l'arbre dans lequel le gosse des bohémiens s'était perché comme un singe avec la caisse. Décidés à le lyncher, nous hurlions en lançant des cailloux et en nous écartant quand ils retombaient – non, pas ce jour-là.

Pas même l'été où Vincenzo, Silverio et moi avions étudié la façon de grimper sur la vieille tour afin d'actionner les cloches datant de plusieurs siècles. Nous avons décidé de les faire sonner toute la nuit, allongés dessous : les gens graviraient la colline en toute hâte, et les carabiniers suivraient certainement. Non, pas cet été-là.

De toute façon, je n'avais jamais tué de dragons. Alors, adieu saint. Adieu tout le monde, tous ceux qui ignoraient que j'étais là, saoul, beaucoup plus saoul qu'avant et pas aussi heureux qu'avant, le matin, ou plutôt pas heureux du tout, juste en proie au calme immense et stupide qui succède à certains bonheurs et qui permet de songer à n'importe quoi puisque tout est lointain.

C'est bien d'avoir ce genre de pensées, bien et inutile. Moi, j'aime les choses inutiles, ce sont les seules que j'arrive à mener à terme. Très bien, continue donc.

Or je sentis que je tombais, la tête vers les pieds du lit, et je m'aperçus que le sommeil se saisissait de moi, m'étreignait. Ce n'était pas un sommeil quelconque. Il me serrait comme une chemise au col trop étroit qu'on déteste mais qu'on doit mettre car elle est neuve, c'est dimanche et votre petite amie vous attend.

IV

LE PRINTEMPS TIRAIT À SA FIN : à présent, des coups de chaleur subits éclairaient murs et visages. La nuit, une odeur d'humidité s'élevait des rues pour se poser sur les lits, avant d'accueillir soudain un vent marin qui vous faisait frissonner. Éveillé, aiguillonné par la faim habituelle, j'écoutais les conversations aux coins des rues. Il s'agissait de conversations importantes et décisives pour la vie du quartier, aussi n'étaient-ce pas des mots précis qui franchissaient les fenêtres, mais des éclats de rire et des insultes prononcées entre les dents. Jusqu'au matin on entendait les charrettes chargées de marchandises de contrebande, ainsi que les courses et les chutes des marins ivres.

Pourtant ce n'était plus le quartier d'autrefois, les filles n'augmentaient pas en nombre et elles portaient toujours la même tenue. Il y avait moins de morts, moins de nègres. Seules perduraient une certaine faim et, la nuit, les lumières des enceintes.

Du rebord de la fenêtre, je voyais le linge étendu dans l'ombre s'agiter doucement puis s'immobiliser, faute de vent. Le linge serait toujours là : il formait le ciel du quartier. Tandis que le rayon du phare effectuait son tour habituel dans le noir, je pensais à des villes vues avec d'autres yeux et d'une autre façon, ou que j'aurais dû voir au lieu de mariner dans l'odeur humide et pourrie de l'été qui s'apprêtait à éclater. L'odeur qui s'élevait jusqu'aux lits et aux draps pendus imprégnait les barriques et les légumes abandonnés dans les coins. Brisant la chaleur, les rafales de vent marin me réconfortaient. La nuit, dans le froid, quand on n'envisageait pas de partir, le temps paraissait plus long. On pouvait attendre quelque chose de mieux, attendre le sommeil et plus encore.

Je pouvais attendre l'argent auquel on rêve la nuit. Toujours des chats le long des corniches et, entre les pierres lisses, de la mousse verte qui semblait plus sombre.

Telle était la ville, et tel j'étais dans cette ville : une odeur essayant de s'élever, de s'en aller, et finissant par s'attarder sous l'effet de son inertie, de son poids. Au cœur de la nuit, je voyais les femmes des cafés regagner seules leurs chambres, n'ayant trouvé personne. D'en haut j'apercevais leurs têtes, à la lumière du phare, et parfois leurs épaules. Elles n'avaient trouvé personne, pas même un garçon pour leur offrir un café. Après deux heures du matin, le café d'un garçon sans cigarettes leur suffisait. Pour avoir de la compagnie. Seules, elles

ne parvenaient pas à s'endormir : le sommeil requérait un effort, Giovanna me l'avait dit.

Il en avait toujours été ainsi dans ce quartier et dans les quartiers du monde entier depuis qu'on avait inventé les marins et les filles. Après deux heures, lorsque les ivrognes étaient rares et tellement ivres qu'ils se fichaient pas mal des femmes, il suffisait d'un garçon sans le sou et sans cigarettes. Pour un café. Sauf que, après le café, la femme dormait, et le garçon avait beau s'agiter, appeler, dans le lit, il n'avait droit qu'à des coups de pied et était réduit au silence. À moins qu'il ne fût autoritaire et méchant.

Au moindre soupçon de pluie, les gens ouvraient leurs volets : alors on entendait davantage le ronflement des hommes et l'on sentait l'odeur de la peau chaude. Mais c'était le printemps, et personne ne parlait encore de la chaleur : le matin, ceux qui en avaient les moyens buvaient un café et ceux qui ne les avaient pas, comme moi, allaient tout de même chez Aldo attendre quelque chose. Ce quelque chose avait pris fin depuis longtemps : nous n'étions plus aussi fous qu'avant, juste plus pauvres et plus méfiants.

Le bon jour pour ce quelque chose, c'était le samedi, jamais le lundi ni le dimanche. Le samedi est sans doute un bon jour dans le monde entier, mais le dimanche est pire que les jours sans vin : incroyable ce que les gens changent quand ils ont endossé leur costume du dimanche... L'idée de vous reconnaître ne leur vient même pas à l'esprit. À moins que vous n'ayez un meilleur costume, qu'il ne se soit produit au port un événement à raconter, ou encore qu'il n'y ait un match important l'après-midi.

Dans ce cas les gens se moquent de votre tenue, ils parlent même à Mario de ce qui s'est produit, ou du match. Cela arrive lorsqu'il pleut fort.

Lorsqu'il pleuvait fort, tout le monde s'enfermait au café et bavardait encore et encore. Peu à peu tous les clients se mettaient à boire, l'heure du poisson frit arrivait, et Aldo distribuait des cornets faits d'un épais papier gris qui échouait par terre, sous les tables. Ceux qui avaient mangé du poisson étaient alors pris d'une soif infernale, à l'exception de Mario : lui, il avait toujours soif. Mais la soif qui vous saisissait après le poisson était particulière, elle vous rongait la bouche, renaissait après la bière ou le vin. Si c'était du poisson préparé par Aldo, naturellement.

Mario aimait beaucoup la pluie : pendant la pluie, il le savait, les cafés se transforment en famille aux têtes nouvelles, têtes de parents venus de loin qui ont du mal à se reconnaître ; la méfiance s'évanouit et, à force de regarder la pluie tomber derrière les vitres, tout le monde finit par se reconnaître, voire par festoyer un peu. Les gens qui boivent pendant la pluie aiment tout le monde – Mario le savait ; ceux

qui boivent dans leur coin, sans soif, n'aiment même pas le verre qu'ils ont entre les doigts.

Pendant la pluie aussi la chaleur augmentait, pesait sur les bras, et l'on avait encore plus de mal à se mouvoir dans le café qu'à aider un cheval tombé qui rue en essayant de se relever. Sans compter qu'un cheval qui tombe dans les côtes mouillées est beaucoup plus difficile à aider. Parfois, on ne parvient à le remettre debout qu'en lui chauffant le ventre avec du papier enflammé.

En allant vers la mer, on voyait apparaître des arbres noirs, lourds de pluie et, au port, des grilles luisantes et sombres derrière lesquelles des agents de police faisaient les cent pas, voûtés sous leur cape en caoutchouc comme de gros insectes. L'odeur du goudron et du charbon, les odeurs pourries du marché ondulaient jusqu'au sol ; à la première rafale de vent, elles vous sautaient au visage, tels des journaux trempés.

Les bêtes qui descendaient au port se plaignaient dans l'eau, et, plus que les bêtes, les bateaux dont les pavillons pendaient, ramollis par la pluie, et dont les écouteilles laissaient s'échapper la musique des radios par bribes, tandis que l'obscurité montait.

Soudain, un air fort et propre balayait tout. Il n'y avait plus que des crachats de nuages dans un ciel solide, éclairé par le soleil, et les feuilles luisantes, vives, se redressaient.

Alors les gens jaillissaient des cafés – finies, les amitiés – et couraient sur les pierres lisses des ruelles, pestant contre la pluie qui avait endommagé les légumes dans leurs corbeilles. Si l'on était dimanche ils continuaient de boire, les yeux fixés sur le ciel clair de l'autre côté des vitres et des rideaux. Puis Aldo leur faisait signe de se taire. La radio transmettait les résultats sportifs et tous se pressaient devant, oubliant aussitôt Mario. Oui, le dimanche était une mauvaise journée.

OLGA ME TIRAIT PAR LES CHEVEUX.

« Mario t'appelle, il est dehors. Qu'est-ce que je dois lui dire ?

— Tue-le ! » répondis-je. J'avais la bouche pâteuse et je me fichais complètement de Mario et d'Olga, je voulais dormir. Je me levai. Il faisait jour, mais le soleil était encore loin. Mario entra, tout agité, pendant que je me lavais.

« Eh ! dis-je en m'essuyant.

— Aujourd'hui, c'est dimanche, annonça-t-il sans me saluer. Il y a une course de vélo à quatorze heures. J'ai l'autorisation de vendre des oranges et des boissons. Ça te tente ?

— Tu as dit à quatorze heures ?

— Oui, à quatorze heures. Je l'ai lu sur l'affiche. C'est également écrit sur l'autorisation. Pourquoi ? »

Je compris alors pourquoi il avait dit « quatorze heures ».

« Bien sûr que ça me tente. Mais comment porter les oranges ?

— On demandera à L. P. de nous prêter une charrette. Ou plutôt tu lui demanderas, toi, puisque tu lui es sympathique.

— Tu parles ! Il m'a renvoyé. C'est toi qui iras.

— Bon. Matilde nous fournira les oranges, et Aldo les boissons.

— De la bière ?

— Bière, orangeade, Coca-Cola.

— Je n'aime pas le Coca-Cola.

— Tu n'as pas à le boire. Tu le vendras.

— Non, je vendrai de la bière. J'aime l'odeur de la bière.

— On verra.

— Et Mange-Trous ?

— Mange-Trous est associé. » Mario essayait ma casquette devant le miroir. « Ta casquette me va. »

Je m'abstins de commenter. Moi aussi, j'aimais ce couvre-chef.

Mario le posa avec précaution et reprit : « Mange-Trous est associé. Il travaillera au jardin public avant la course. Nous sommes les associés de ses affaires, et lui des nôtres.

— Bien. » Le mot « affaires » me plaisait, tout comme le mot « associé ». J'étais content. Maintenant que le sommeil s'était évaporé, j'étais content d'avoir trouvé un travail aussi agréable et d'assister à la course de vélo. Nous gagnerions de quoi faire la fête. « Combien de temps ? demandai-je.

— Pas longtemps, répondit Mario, l'air heureux. Deux ou trois

heures. »

Ayant avisé mes livres, il en saisit un entre deux doigts.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Rien. » J'enfilai ma chemise et adoptai la mine distraite des gens qui écoutent les conversations de leurs voisins de table au café. « Rien. Je les ai trouvés ici à mon arrivée.

— Nous pourrions les vendre.

— Non, je crois que la patronne les garde pour le standing de l'hôtel. »

Je m'en étais tiré sans éveiller les soupçons et j'en fus satisfait. Dans la chambre, Mario m'observait, inquiet.

« Eh, Beau Gosse, tu me laisseras dormir ici une de ces nuits ? Avec un drap dessus et un dessous. Mange-Trous n'a qu'un seul drap. Tu me laisseras dormir ici une de ces nuits ?

— Non, j'y dors tous les jours. Et puis tu serais capable d'emporter les draps. »

Je n'aurais pas dû dire ça. Il me lança un regard triste.

« Excuse-moi », ajoutai-je.

Un jour il avait volé une paire de chaussures au marché après avoir jeuné quarante-huit heures. Cela s'était passé à Livourne. Il n'en avait parlé qu'à moi, et j'avais eu la stupidité d'en profiter.

« Excuse-moi », répétais-je.

Il m'excusa et réclama une cigarette. Olga en avait disposé quatre sur la table et je lui en donnai deux. Bravo, Olga, pensai-je, les dettes augmentent, bravo Olga.

« Dépêche-toi, dit Mario avant de faire un clin d'œil. Ça va marcher aujourd'hui. Et ce soir on fera la fête. »

J'avais vraiment envie d'une fête où tout le monde pourrait se révéler formidable. Une fois sortis, nous allâmes chez Aldo boire du café dans de grandes tasses.

« Ce soir, tout s'arrange », déclara Mario.

Aldo sourit, content de nous aider.

Pendant qu'on buvait le café, je réclamai d'autres explications à Mario, sur l'histoire de l'autorisation par exemple.

« N'y pense pas », répondit-il.

De fait, je n'y pensais pas. Nous nous dirigeâmes vers l'entrepôt des caisses. Un bras de ciel bleu vif apparaissait entre les corniches fuyantes des maisons. Le sol était sec, des lignes plus foncées se croisaient entre les pavés larges. Une odeur de lessive, de banane et de fleurs flottait dans l'air ; au coin de la rue, une femme tirait d'emballages en papier de soie de gros bouquets d'œillets rouges et blancs qu'elle posait par terre dans des boîtes en fer-blanc remplies d'eau. Devant sa cour, L. P. mangeait du pain et des sardines. Il regardait trois garçons jouer aux dés, assis à même le sol. Les dés

couraient sur les pavés et les garçons les suivaient sans se lever, en s'appuyant sur les mains et les genoux. Ils criaient le score si fort que les rares passants se tournaient vers eux. L. P. nous jeta un sale œil quand Mario lui parla de la charrette. Il s'agissait d'une vieille charrette sale et poussiéreuse, et L. P. déclara qu'il en avait justement besoin dans l'après-midi.

« À quelle heure ? demandai-je.

— À... trois heures. »

Il avait répondu au hasard, c'était évident.

« Bien, répliqua Mario. Nous en avons besoin entre une heure et quatre heures. Deux cents lires si vous nous la louez. »

Je lui assenai un coup de coude. Il fit semblant de rien. Cent lires suffisaient pour L. P., pensai-je.

« Trois cents, dit L. P.

— Non.

— Bon, deux cents. Et je la veux à cinq heures.

— Vous l'aurez avant », affirmai-je.

Satisfait, L. P. fit un clin d'œil. Il voulait nous demander quelque chose, mais notre air sérieux l'en dissuada. Il haussa les épaules, posa son pain et ses sardines sur une caisse et alla chercher la charrette.

Nous étions heureux qu'il se fût exécuté et qu'il nous amenât la charrette dans la rue. Mario l'examina. Elle était très sale.

« Il vaut peut-être mieux la lui laisser, me dit-il. Nous pourrions prendre celle de Matilde. Elle n'est pas sale et elle ne nous coûtera rien. » J'acquiesçai.

Agité, L. P. marmonna quelque chose à propos de la charrette de Matilde, et je compris que Mario entendait s'amuser à ses dépens. Enfin je me plaçai entre les limons et nous gagnâmes l'auberge de Mange-Trous. Mario, qui marchait devant moi, tournait la tête de temps en temps et jugeait la charrette. Comme je lui parlais des deux cents lires, il me donna raison.

Mange-Trous dormait encore. Dans la cour, une fille se disputait avec un type du café Rosita qui avait perdu l'envie de la conduire dans sa chambre. Nous nous assîmes sur les limons afin d'assister à la scène.

« Espèce de lâche ! hurlait la fille. Tu m'as traînée jusqu'ici de bon matin et tu n'as pas de quoi payer.

— J'ai de quoi. » C'était un gros homme et il parut réconforté par notre présence. « J'ai de quoi, mais je n'avais pas vu ton dentier.

— Qu'est-ce que ça peut foutre ? Tu vas tout de même pas m'embrasser. Et je te mordrai pas la queue ! Regardez-moi ce chichiteux ! nous lança-t-elle.

— Moi, ça ne m'empêcherait pas de coucher avec elle, déclara Mario. Elle est sympa. Et puis elle a de belles cuisses. »

Je souris à la fille qui s'abstenait de rire pour qu'on ne vît pas ses

dents. Le type du Rosita se décida, il me jeta un coup d'œil, en jeta un à Mario et se dirigea vers l'escalier, au fond de la cour. La fille le suivit en imitant sa démarche pour nous amuser, puis se retourna et nous fit un clin d'œil. Ils montèrent, bras dessus bras dessous.

Nous conduisîmes la charrette près de la fontaine et entreprîmes de la nettoyer. Mario l'éclaboussait en plaçant le doigt sous le conduit. L'eau battait fort sur le plateau en bois, emportant la poussière de charbon sous forme de grumeaux et de miettes. Le bois qui apparaissait dessous était de plus en plus clair et gris.

« Attention, tu me mouilles ! » dis-je.

Attirée par le bruit, une grosse femme se montra au balcon du troisième étage et nous cria de ne pas salir la pierre sur laquelle elle lavait son linge. Malgré nos promesses, elle s'attarda là un moment. Des enfants apparurent à leur tour puis descendirent : trois ou quatre petits gosses qui se mirent à nous contempler, assis par terre.

Nous nettoyâmes la charrette à l'aide d'un sac. Mario affirma que L. P. devrait en acheter une autre.

« Si j'avais autant d'argent que lui je n'en achèterais plus, dis-je. Plus de charbon non plus. Et je ne ferais plus fabriquer de caisses pour les fruits.

— Qu'est-ce que tu ferais ? » Mario se lavait les mains. Je savais ce que je ferais : y songer me rendit gai.

« Je ne ferais rien, répondis-je. Je vivrais quelque part avec une femme, je me contenterais de manger et de dormir.

— Moi aussi. Moi aussi, mais sans femme. »

Je me demandais quelle femme pourrait venir après tant de caisses et de charbon quand Mario alla réveiller Mange-Trous. Je le vis pencher la tête à sa fenêtre et regarder dans la cour. Une minute plus tard, ils me rejoignirent tous deux en courant. Mange-Trous cachait quelque chose sous sa veste : le drap.

« Il faut le rapporter avant que la patronne s'en aperçoive. Avant la fin de l'après-midi.

— Je lui ai dit de ne pas s'inquiéter, déclara Mario. Tout sera terminé à quatre heures. »

Mange-Trous me jeta un coup d'œil inquiet, puis nous sortîmes pour mieux examiner le drap. C'est alors que les gamins se levèrent et se ruèrent dans l'escalier.

C'était un drap assez propre avec une pièce plus blanche dans un coin.

« Il y a une tache ici », dit Mario, le doigt pointé.

Je proposai de la dissimuler avec de la poudre, en admettant que nous en trouvions. « Tu as un tas de femmes à tes pieds, reprit Mario. Trouves-en. »

Rassuré, Mange-Trous affichait un air heureux. Je m'aperçus qu'il

pensait déjà au dîner.

Nous conduisîmes charrette et drap dans la cour d'Aldo. Une fois le drap déployé, nous disposâmes les caisses de bière et les bouteilles de Coca-Cola en les fourrant dans de la glace jusqu'au goulot. Nous clouâmes sur les limons deux petites planches qui supporteraient les corbeilles d'oranges. Nos gains nous permettraient d'acheter du pain et des fèves pour une semaine. Ainsi que du vin, naturellement.

« C'est une belle charrette », affirma Mario. J'approuvai.

Aldo sortit et eut le même commentaire. Mange-Trous voulait partir. Le soleil brillait haut dans le ciel, et les voix de la rue pénétraient dans la cour. Dehors, les gens devaient être bien habillés, ils se promenaient avant le déjeuner, revenaient de la messe ; dans l'après-midi, ils boiraient nos bières.

Nous mangeâmes du pain trempé dans du vin, assis sur les caisses de bière vides, devant la charrette. Mario tourna autour, un verre à la main, en hochant la tête. Oui, c'était une belle charrette.

Je pensais à Antonio et à sa tempe violette : elle le deviendrait encore plus quand il nous verrait entrer dans sa taverne et commander des fiasques, l'air de rien. C'était une belle matinée et Mario redoutait qu'un orage éclatât sur la mer : le vent était faible mais très chaud, et il ne régnait pas dans la cour l'agréable humidité des derniers jours. Mario pestait contre les villes de la côte et contre la mer. À l'entendre, il aurait aimé se trouver dans une autre ville avec la charrette et sans mer.

De temps en temps, il montait sur la terrasse pour jeter un coup d'œil au port et m'annonçait que le ciel était dégagé.

En regardant derrière moi, je vis Giovanna passer. Je l'appelai. Elle déclara qu'elle me cherchait.

« Je voulais te rendre tes deux cents lires. »

Elle fouilla dans son sac et me les tendit.

« Brésiliennes ? »

Elle éclata de rire, tandis que Mario trempait du pain dans son vin en simulant l'indifférence.

« Tu veux tes cigarettes ? » demandai-je. Je n'en avais pas mais je savais ce qu'elle répondrait.

« Non, non, ne fais pas l'andouille. Une autre fois. Il faut que j'y aille.

— Où ? » Je voulais savoir, je commençais vraiment à m'obstiner.

« Oh, quelque part, n'importe où. » Elle me dévisagea, heureuse que je la retienne. Elle posa sa main près de mon poignet et rougit un peu.

Nous pensions tous deux à la nuit précédente, au balcon, à son strip-tease sous mon regard furibond. Je ne fus pas surpris de la voir rougir. Je savais que je lui plaisais un peu, elle savait qu'elle me plaisait beaucoup, nous n'en parlions pas, et c'était ce qui comptait, même si

j'aurais voulu en parler.

Je lui demandai de me verser un peu de poudre dans la paume de la main. Elle s'abstint de demander à quoi elle me servirait.

Maintenant Mario nous observait.

« Salut, Giovanna.

— Salut, Mario, salut, Beau Gosse. »

Elle sortit sans se déhancher. Mario se tourna vers moi mais je fis semblant de rien. Je contemplais la poudre sans piper.

Il était gentil, Mario, il ne posait jamais de questions, il pensait et médissait dans son coin.

Nous venions de terminer le vin quand Mange-Trous se présenta. Il n'avait pas déjeuné. La vue de la bouteille vide et des miettes de pain par terre le désola.

« Je regrette, lui lançai-je. Pourquoi n'as-tu rien dit ? »

Je m'efforçais de dissimuler la tache, mais la poudre foncée ne faisait que la souligner.

« Bordel ! s'exclama Mange-Trous. Cette nuit, un type m'a dit de l'attendre au Rosita. J'étais assis près de la fontaine, il est sorti du Rosita pour me dire ça. J'étais saoul. Pas lui. Il n'est pas venu, le fils de pute.

— Tu le connais ? » interrogea Mario.

Mange-Trous secoua la tête.

« Alors tu as rêvé. Tu étais bourré et tu as rêvé.

— Tu parles ! Il était bien là, avec sa figure tout en moustache. Je n'ai pas rêvé. »

J'exhibai les deux cents liras de Giovanna. On sait comment vont les choses.

« Tu les veux ? demandai-je sous le regard inquiet de Mario.

— Non. Il vaut mieux payer tout de suite L. P. Et puis je travaille mieux le ventre vide. »

Il s'empara de l'argent et quitta la cour. Mario grimpa une nouvelle fois sur la terrasse et dit « beau temps » en redescendant. Oui, c'était vraiment une belle journée.

VI

DANS LE JARDIN PUBLIC DE LA VIA ADUA, où avait lieu le rassemblement des coureurs cyclistes – presque devant le silo –, se formaient déjà de petits groupes, garçons aux chapeaux en papier, vendeurs de chewing-gums et de crèmes glacées.

Aux fenêtres de l'hôtel d'en face, des femmes éclairées par le soleil regardaient le jardin se remplir ; sur les balcons aussi des gens parlaient tout fort en attendant.

Mario installa la charrette au carrefour du pont et je rejoignis Mange-Trous qui allumait ses torches dans l'espace vide du jardin.

Entourés d'enfants et de soldats, les vieillards avaient quitté leurs bancs pour mieux voir. Mange-Trous s'était dénudé le torse : soutenu par la ceinture de son pantalon, son ventre paraissait excessivement blanc au soleil.

La soucoupe posée sur le sol était vide. Je me penchai pour y jeter mes cinq dernières liras sous le regard de l'assistance et celui de Mange-Trous, qui ôtait le couvercle du seau contenant les grenouilles. Les enfants approchèrent, intrigués, quelques soldats également. Le spectacle commença.

Maintenant les cyclistes arrivaient l'un après l'autre dans des maillots rouges, blancs et jaunes, conduisant leur vélo d'une main, lissant de l'autre leur maillot renflé sur les fesses. Très jeunes, ils se croyaient importants, jambes nues au milieu des spectateurs qui s'écartaient pour leur céder le passage, les contemplaient et commentaient.

Une petite foule se protégeait du soleil à l'aide de parapluies et de journaux. Il n'y avait pas de boissons en vente car les gens, tout juste sortis de chez eux, n'avaient pas encore soif. Des hommes mâchaient des cure-dents ou des allumettes avec cet air satisfait que donne le sentiment d'avoir trouvé le moyen d'occuper son après-midi. Un camion rempli de prêtres et d'adolescents s'immobilisa un instant. Penchés sur les ridelles, les plus jeunes auraient sans doute aimé s'attarder un peu, mais le chauffeur engagea la vitesse et démarra dans des coups de klaxon. Les prêtres agitèrent de petits drapeaux ; les adolescents, les mains en guise de salut.

Sous la banderole où s'étalait le mot « *Rassemblement* », un gros type se démenait pour interdire la circulation dans la rue. Il y avait aussi des agents de police coiffés d'un casque en toile blanche et deux

motards en pleine conversation qui fumaient et riaient, appuyés sur la selle de leurs engins.

Les jeunes allaient de groupe en groupe en s'interpellant, et les rares voitures présentes devaient klaxonner plusieurs fois pour pouvoir passer. Les gens s'écartaient lentement et se moquaient des chauffeurs ou des élégants assis au volant.

C'est alors qu'arrivèrent les voitures du jury et du médecin. Un de leurs occupants empoigna un mégaphone et cria aux coureurs de se rassembler. Le mégaphone était en papier rouge et l'homme le tournait tantôt d'un côté tantôt de l'autre, hurlant tantôt vers le jardin tantôt vers le pont.

Il y avait environ soixante cyclistes. Chacun se tenait au milieu d'un cercle d'amis qui lui posaient des questions ou l'écoutaient avec attention. Ces amis parlaient aussi entre eux de bicyclettes et d'autres coureurs beaucoup plus importants ; ils soulevaient le vélo du cycliste par le guidon en indiquant ses parties, en le soulevant, en le faisant rebondir sur l'asphalte. Son propriétaire les priait de ne pas malmenier l'engin et distribuait des explications plus précises. Les coureurs étaient tous sérieux dans leur maillot de couleur et leurs socquettes blanches ; l'air de rien, ils accueillaient les regards des filles curieuses. Je les trouvais très dignes.

D'autres voitures se présentèrent, et les jeunes vendeurs de chewing-gums jaillirent au milieu d'elles, sous les protestations des conducteurs, en braillant et en brandissant les petits blocs jaunes et verts de chewing-gum au nez des gens qui les écartaient. Il faisait chaud. Le ciel au-dessus des collines était d'un gris tendre, le vent était tombé et les rares tramways qui circulaient, bondés, dévalaient la via Gramsci et rapetissaient, verts et silencieux sous le soleil.

Maintenant les spectateurs avaient soif. Certains sortaient des cafés et venaient jeter un coup d'œil au pont, ils buvaient et examinaient les vélos en échangeant des commentaires et des bons mots. Oui, c'était vraiment une belle fête.

Un gros camion immatriculé à Turin, au capot surmonté de cadres et de roues de bicyclette, s'était immobilisé devant la charrette. Les cadres d'aluminium brillaient au soleil, les gens se pressaient autour, nous leur vendions oranges et bouteilles de Coca-Cola en quantité. J'avais déjà avalé de nombreuses bières quand Mario jura en disant que, bon sang, j'engloutissais toute la marchandise et que nous ne gagnerions rien. Mais j'avais soif et je décapsulai une autre bière que je lui offris. Il la but, essuya sa bouche de ses doigts et se calma.

« Bien », dit-il.

Les spectateurs essayaient tous de se glisser dans l'étroit couloir qui séparait notre charrette du camion pour se placer auprès des coureurs en rang sous la banderole, prêts à partir. Les agents de police avaient

barré la rue ; je voyais leurs bottes noires et luisantes aller et venir derrière les roues du camion, accélérant de temps en temps. Nul doute, ils poursuivaient des gamins descendus du trottoir.

Les motards faisaient vrombir leurs engins. Le gros lard leur ordonna d'éloigner les gens en roulant en rond, et ils s'exécutèrent. Aussitôt les gens les insultèrent, se cognant contre les rangées postérieures et tendant les mains au gros lard qui s'éventait avec son chapeau dans le cercle vide de l'asphalte. Il portait des chaussures blanc et rouge, des bretelles rouges. Tout agité, il nous demanda un Coca-Cola. Mario dut lui courir après parce qu'il refusait de payer sous prétexte qu'il était membre du jury.

« J'appartiens au jury !

— Je me fous du jury, buvez donc le jury ! »

Les gens riaient. Mario les regardait, l'air heureux, et le gros lard paya, très nerveux.

Un dernier coureur se présenta, il descendit de son vélo et s'approcha de la voiture du jury. Un des spectateurs lui demanda s'il avait déjà couru seul, et il tourna sa tête rouge, suante, en lançant des regards circulaires et en battant des paupières.

Mario m'apprit que Mange-Trous avait bien travaillé, qu'il nous rejoindrait bientôt : il était allé déposer ses grenouilles et ses torches à l'auberge, il avait fait du bon travail et, si le public s'attardait, il pourrait recommencer plus tard.

À présent, les gens réclamaient le départ. Le gros lard et deux hommes vêtus d'une élégante combinaison grise discutaient en remuant les mains, assis dans la voiture. Les motards avancèrent, les amis lancèrent des encouragements et des conseils aux coureurs. Mais ceux-ci ne les écoutaient plus, ils se toisaient en lançant les courroies. Le chauffeur du camion avait allumé le moteur. Malgré les mises en garde de Mario, il recula puis accéléra, et heurta violemment la charrette qui se renversa.

J'eus tout juste le temps de m'écarter. Mario s'écroula au milieu des oranges et se releva en pestant. Le chauffeur sauta à terre. Les coureurs étaient partis ; je voyais leurs maillots de couleur s'éloigner dans la rue, sous le soleil. Les gens se pressèrent autour de nous.

J'étais tellement furieux que j'eus envie de frapper le chauffeur. Il remonta dans sa cabine et claqua la portière. Petit et sale, il avait une fine moustache noire, des mains grasses, le poignet gauche orné d'une montre en métal. Il gesticulait et affirma que, bordel, il ne l'avait pas fait exprès, que nous étions deux imbéciles, que nous aurions dû être plus prudents. Ses dents noires montaient et descendaient, sa moustache s'agitait autour de sa bouche, et l'envie de le frapper me prit davantage.

Les badauds l'empêchaient de partir. Ils nous regardaient à tour de

rôle, notamment Mario qui jurait d'une voix forte, secouait les bras et interpellait les plus proches. De toute évidence, ils attendaient quelque chose. Le chauffeur déclara qu'il avait conduit des camions pendant la guerre, qu'il connaissait son métier, que nous étions deux imbéciles : nous lui avions fourré notre charrette dans les jambes, bon Dieu.

« Moi aussi, j'ai été chauffeur, rétorqua Mario. Mais jamais une andouille comme toi.

— Je t'en donnerai, de l'andouille. Vous pouviez déplacer votre charrette.

— C'est ta mère qui s'est déplacée quand tu es né. Voilà pourquoi tu n'es pas né tout droit, lançai-je.

— Elle s'est déplacée de deux doigts », précisa Mario, deux doigts brandis.

La foule s'amusait. Nous nous dévisagions, les paupières plissées à cause du soleil. J'avais la bouche et la gorge sèches, la langue chaude. Il fallait que je trouve une idée rapidement – une idée trouvée en hâte pourrait nous sauver –, mais il ne m'en venait aucune ; il ne me venait que des vagues de chaleur à la tête, davantage de brûlure et de sécheresse à la langue. Je n'osais rien boire car Mario se tenait là, les bras pendants, apparemment à la torture. Le chauffeur jetait des regards à la ronde. Au bout d'un moment, il remonta sa montre en jurant et lança aux gens :

« Bon, vous pourriez partir ! Allez donc vous occuper de vos oignons !

— En quoi on te gêne ?

— Rentrez donc chez vous.

— Regardez-moi ce crétin, dit un jeune homme en pull-over bleu, au premier rang, juste à côté du radiateur.

— Crétin, moi ? » répliqua le chauffeur, tout pâle, à travers la vitre. Les gens riaient, ceux du premier rang étudiaient avec intérêt le garçon au pull-over.

« Comme ça, on ne peut même plus s'arrêter dans la rue ? interrogea ce dernier.

— Crétin, moi ? » répéta le chauffeur. Le jeune homme haussa les épaules : il comprenait que la foule était de notre côté, mais il respectait le chauffeur.

Les agents de police casqués se frayèrent un chemin et nous questionnèrent. Le chauffeur leur tendit ses papiers, que les hommes examinèrent, l'air embarrassé.

Mario jurait en exhibant sa licence devant les badauds, qui opinait du bonnet avant de poser le regard sur les caisses de bière en morceaux. Le liquide jaune se déversait le long des pavés, et les enfants le regardaient couler du pont. Mario ramassa en maugréant quelques oranges échouées parmi les tessons de bouteille. Le chauffeur

s'entretenait avec les agents, une cigarette au bec ; il leur en offrit deux, qu'ils refusèrent. J'étais planté sous le soleil sans savoir par où commencer : l'envie de cogner le chauffeur m'avait elle aussi abandonné, je me sentais triste et bête. Les gens observaient la scène, les mains en visière sur le front.

Le drap était déchiré, mais la charrette intacte. À sa vue, je pensai à L. P., aux deux cents liras que nous avions perdues, au sort à réserver au chauffeur. Je comprenais qu'il n'était plus temps de réagir, qu'une idée suffirait, n'importe laquelle.

C'est alors que Mange-Trous se présenta. Un type lui expliqua ce qui s'était passé et il se mit également à jurer, à jeter des regards circulaires pour mieux se représenter la scène. Il posa une question à Mario, qui l'envoya paître. Pendant ce temps, les agents de police fumaient et deux spectateurs discutaient tout fort. Mange-Trous s'était assis par terre, comme Mario. Me regardant, le chauffeur dit quelque chose aux gardes puis alluma le moteur et partit. Les gens se pressèrent davantage autour de nous. Enfin ils s'éloignèrent, apostrophant leurs amis et faisant des commentaires.

Presque toutes les caisses de bière étaient perdues ; il ne restait plus que quelques bouteilles. J'en bus une, assis par terre, et offris une orange à un enfant. Mario m'insulta et je les envoyai se faire voir, lui, la bière, le drap et les Coca-Cola qui s'étaient cassés les premiers : ils étaient enfoncés dans la glace sans protection, et la charrette les avait écrasés en se renversant.

Mange-Trous déclara que si la charrette était tombée de l'autre côté il n'y aurait pas eu beaucoup de dégâts, car les caisses de bière n'auraient pas heurté les Coca-Cola.

« Imbécile, lui répondis-je. Comment aurait-elle pu tomber de ce côté puisque c'était là que se trouvait le camion qui l'a renversée ? »

Mange-Trous n'insista pas, même s'il était persuadé de la justesse de sa thèse ; mais l'un des agents de police lui donna raison, aussi insultai-je également l'agent, qui m'ordonna d'arrêter et me traita d'andouille.

« Andouille toi-même, et avec toi tous les agents », répliquai-je. À ces mots, les gens s'enthousiasmèrent et revinrent vers nous.

L'agent m'attrapa le bras de son gant blanc. Je m'apprêtais à le frapper quand Mange-Trous nous sépara en jugeant bon de m'excuser.

Je l'enjoignis d'arrêter – salopards d'agents, disais-je –, mais Mange-Trous s'obstinait à m'excuser et priait les agents de me plaindre – j'étais sous le coup de cette catastrophe, bon sang, inutile de s'en prendre à ce pauvre bougre. Être traité de pauvre bougre alors qu'on avait parlé d'affaires et d'associés m'agaçait, mais l'agent de police me lança un regard de compassion puis tenta d'éloigner les badauds. Comme la tâche n'était pas facile, il rejoignit son camarade qui avait

assisté à la scène appuyé sur le parapet du pont.

Assis, Mario décrivait maintenant notre mésaventure à un marin tout juste arrivé. Comme le marin ne comprenait pas le mot chauffeur, il me fallut imiter le camion : j'engageai la marche arrière, m'élançai et feignis de heurter la charrette. Le marin saisit et branla du chef, les spectateurs dirent que les choses s'étaient vraiment déroulées de la sorte.

Seul un individu en combinaison de travail corrigea le camion que j'étais : j'aurais dû heurter la charrette plus au centre – comme ça –, déclara-t-il. Il avait raison et je l'approuvai. Alors il tourna les talons, satisfait, après avoir ramassé une orange.

À présent tout le monde mangeait des oranges, nettoyées sommairement et épluchées à coups de dents. Bières et Coca-Cola avaient disparu ; le liquide jaune séchait sur l'asphalte et gouttait du pont.

« On dirait de la pisse de cheval », remarqua un garçon.

Le type en bleu de travail s'empara d'une bouteille cassée, affirma que le Coca-Cola était fabriqué par une société américaine au capital de quatre cents milliards de lires – il l'avait lu dans le journal – et qu'il ne valait pas un verre d'eau de Seltz. Une fille en jaune le contredit. Alors l'homme en combinaison répondit qu'une seule chose lui plaisait dans le Coca-Cola, la fille des affiches ; il en aurait volontiers bu une caisse entière pour la fourrer dans son lit le soir même.

Les gens riaient, mais comme les agents de police revenaient, ils finirent par s'en aller.

C'était terminé. Oui, maintenant que les gens s'en allaient en donnant des coups de pied aux morceaux de verre et aux pelures d'orange, c'était vraiment terminé.

Nous regardâmes un moment les jeunes vendeurs de chewing-gums poursuivre ces clients potentiels de l'autre côté du pont. Puis Mario se leva et s'accouda au parapet pendant qu'un des deux agents de police ordonnait à Mange-Trous de débarrasser le plancher, d'emporter nos personnes et les cochonneries que constituaient charrette et caisses brisées.

Mange-Trous essayait de nettoyer le drap, dont il contemplait la déchirure en secouant la tête. Mario s'écarta du parapet et shoota un moment dans les pelures d'orange, qu'il entassa avec les tessons de verre et la glace presque fondue. Il trouva une orange intacte et la donna à Mange-Trous qui mordit dedans.

De loin, l'agent de police nous adressa un geste pour nous inciter à partir. Des soldats nous observaient en passant. De nouveau seul, je fus frappé par la chaleur et par mon envie de fumer.

« J'ai récolté sept cents lires », affirma Mange-Trous en crachant les pépins. La voix humble, il fixait le sol entre ses genoux relevés. « Mais

ça ne suffira pas pour les dégâts.

— Rien à foutre des dégâts, dis-je. C'est la fête de ce soir qui est partie en fumée, c'est la fête de ce soir. »

Mario acquiesça et se gratta sous sa casquette.

« Aldo ne nous fera plus crédit », constata Mange-Trous. Soudain, les jours à venir s'imposèrent à notre esprit.

VII

« ET MAINTENANT, QU'EST-CE QU'ON FAIT ? » interrogea Mange-Trous. Nous étions assis dans le jardin public de la via Adua, en ce matin clair et gris. De rares camions descendaient à toute allure vers la ville. Au loin, un groupe de chevaux et d'hommes attendaient le moment d'entrer dans le port. Partis de la gare, les vendeurs de journaux dévalaient les escaliers et s'engageaient rapidement sur les trottoirs, des paquets de quotidiens sous le bras. Le ciel avait la couleur de la cendre. Un vieillard dormait sur un banc, à deux pas de nous, la tête recouverte d'une capote militaire ; on comprenait qu'il était vieux à ses mains plissées, croisées sur son ventre. Un des chevaux hennit.

« Rien », répondit Mario. Nous n'avions pas de cigarettes et nous savions que nous n'en aurions pas.

« Si au moins on avait quelque chose à boire...

— Il vaut mieux ne pas y penser », me dit-il.

Mange-Trous secouait sa tête grise. « Il faut faire quelque chose.

— Il n'y a rien à faire, répliqua Mario.

— C'est ce que tu diras à Aldo », lançai-je.

Mange-Trous murmura : « Aldo est un brave type.

— Nous sommes tous de braves types. Même nous qui avons des dettes, dis-je.

— Aldo a un tas de créances auprès de gens importants. Il nous laissera tranquilles pendant un certain temps, affirma Mario.

— Pendant un certain temps, puis il faudra payer. » Mange-Trous posa sur moi un regard triste, et je me rendis compte qu'il était soucieux. Il déclara : « Moi, je travaille. Vous devriez faire quelque chose, vous aussi.

— Comment, quelque chose ?

— Quelque chose. Au lieu d'attendre là comme ce vieux.

— Ce vieux n'a pas de dettes, il peut attendre la chaleur.

— Il n'y pense peut-être pas, objecta Mario. Il a peut-être des dettes et il n'y pense pas.

— Moi, j'y pense, fit remarquer Mange-Trous avec tristesse.

— Tu pourrais très bien ne pas y penser, dis-je. Tu pourrais ne penser à rien. »

Mario intervint : « Bien sûr. Nous pourrions tous ne pas y penser.

— Les autres finiraient par ne plus y penser, eux non plus.

— Oui, bien sûr.

— Non, rétorqua Mange-Trous. Aldo n'oubliera pas. Et Matilde encore moins.

— Et si on partait ? proposai-je.

— Oui, on pourrait aller à Livourne.

— À Rome, hasarda Mange-Trous. À Rome, j'aurais beaucoup de travail.

— Comment tu le sais ?

— C'est ce qu'on dit. On dit que j'aurais beaucoup de travail à Rome. Les gens du Sud aiment ce genre de spectacles. » Il avait prononcé ces mots d'une voix ferme.

« Ils aiment ça, mais ils n'ont pas d'argent, déclara Mario. Là-bas, tu aurais un tas de spectateurs, mais personne pour te donner un sou. Ils sont tous pauvres.

— Sans compter la concurrence, renchéris-je. Il y a plein de gens qui font ce boulot-là, dans le Sud. À Rome et à Naples.

— À Naples, le vin est mauvais », décréta Mario.

Mange-Trous secoua la tête, visiblement déçu. « C'est un putain d'endroit.

— Ouais, acquiesça Mario. On ne peut pas y travailler. On y est trop nombreux.

— Il y a des pays où on paie les chômeurs. On les entretient pour qu'ils puissent vivre décemment, dis-je.

— Saletés de pays. » Mario s'échauffait en parlant. « Ici on est trop nombreux. La guerre n'a rien résolu.

— Les guerres ne résolvent jamais rien.

— Mais on devrait être peu nombreux, après. Au lieu de ça, on l'est plus qu'avant. Ici, on est tous des taureaux.

— Des crétins de taureaux, précisai-je.

— Il faudrait castrer ceux qui ont plus de trois enfants, affirma Mario. Les castrer tous à la naissance du troisième.

— J'ai vu castrer des poulets. Ce n'est pas difficile. Pendant trois jours ils ont la tête dans le cou, puis ils se réveillent.

— Mais ils ne chantent plus.

— Parfois ils chantent davantage.

— Ils peuvent bien chanter s'ils n'ont plus leurs trucs en bas. Ils peuvent bien chanter sans ça. »

Le vieillard sur le banc bougea un peu. Une de ses mains glissa sur le côté ; ses veines paraissaient plus grosses et grises parmi les rides, sous sa peau mate et sèche.

Mario dit : « Regardez, il a les souliers mouillés. » C'était vrai, ses souliers étaient tout mouillés et crottés. Deux tours de ficelle retenaient la semelle droite à l'empeigne. « Il a peut-être du tabac.

— Non, répondis-je. Il a sûrement des mégots de cigare.

— Saleté de monde ! s'exclama Mange-Trous. Arrêtez donc, avec ce

tabac. Pensons plutôt à ce qu'il faut faire. Il faut bien que vous fassiez quelque chose. Pour Aldo.

— Oh, tais-toi ! le rabroua Mario, qui pensait trop au tabac, qui ne voulait pas penser à autre chose. Tais-toi ! On ne peut tout de même pas faire la guerre pour Aldo.

— La guerre nous aiderait, dis-je. S'il y avait une guerre, on serait tranquilles.

— Sûr qu'on serait tranquilles. Une guerre nous arrangerait bien. Il y en a eu des tas pour rien. Une nouvelle guerre nous donnerait un coup de main.

— Arrêtez, avec ces conneries ! s'écria Mange-Trous. Arrêtez, avec cette connerie de guerre !

— La guerre n'est pas une connerie. S'il y avait une guerre, je serais tranquille.

— Nous paierions nos dettes, renchéris-je.

— On partirait et on s'entraiderait comme autrefois.

— On reviendrait payer nos dettes.

— Moi, je les paierais avant. Ça, c'est sûr. D'ailleurs, il se peut qu'Aldo ne veuille même pas de mon argent. Oui, ça se peut bien. Il arrive des trucs dingues pendant les guerres. Il se peut que je devienne riche.

— Tu parles ! rétorqua Mange-Trous. T'es peut-être devenu riche pendant la dernière ?

— La dernière, je l'ai faite du début jusqu'à la fin. La prochaine, ce sont les andouilles qui la feront. Les andouilles de toutes les races. Pas moi. Moi, je deviendrai riche.

— C'est ça ! Tu la feras comme tout le monde. Les andouilles dont tu parles, c'est nous ! » Plutôt en colère, Mange-Trous s'agitait sur le banc. « Pour l'instant, tu n'es pas riche et il n'y a pas de guerre. Réfléchis plutôt à ce que vous devriez faire pour Aldo. C'est un brave type.

— Bon sang ! Si ce n'était pas un brave type, on pourrait s'en foutre et raconter à tout le monde que c'est une crapule. Tout le monde comprendrait et nous aurions raison.

— C'est vraiment un brave type, objecta Mange-Trous d'un ton résigné mais ferme. Il n'y a pas à tortiller, c'est un brave type. Un très brave type.

— Je me fiche des braves types, lâchai-je. Va donc voir ailleurs et emmène-les.

— Ailleurs ? Où ? interrogea Mario en ricanant, le visage en pointe.

— Là où on plante les haricots avec un revolver. Ailleurs.

— Oh, allez vous faire foutre ! s'écria Mange-Trous. Je vais me coucher. Vous êtes trop bêtes. »

Il se leva. Nous le regardâmes se diriger vers l'escalier dans l'air

clair et gris. Il était robuste et lourd, Mario lui sourit dans son dos.

Le soleil se levait derrière les immeubles, le gris de l'air se dissipait rapidement, les bruits montaient des rues. Sortant des ruelles, les gens s'acheminaient le long du trottoir. Un tramway vert passa autour du jardin public. Les sirènes retentirent, et les chevaux qui étaient groupés en bas prirent la direction du port, suivis par les hommes en bras de chemise.

Le vieillard du banc se redressa et lança un regard à la ronde. Il avait les yeux rouges, bouffis, une barbe épaisse ; la peau de son visage était plus sombre et plus ridée que celle de ses mains. Il nous examina un moment puis se rallongea en étendant sa capote sur ses jambes.

« Il n'a pas de tabac, murmura Mario. Sinon il aurait fumé avant de se recoucher. Il n'en a vraiment pas. »

Je pensais aux propos de Mange-Trous, j'y pensais à contrecœur, mais j'y pensais quand même. C'était certain : nous devons faire quelque chose, nous devons trouver un travail pour rembourser Matilde et Aldo. Nous aurions dû en parler sérieusement, Mario et moi, mais Mario fixait le regard sur le sol, plongé dans ses pensées.

Je levai la tête et aperçus Giovanna sur le seuil d'un café. Appuyée contre le montant de la porte, elle suivait des yeux le serveur qui balayait le trottoir. J'aurais aimé lui adresser un signe de la main, mais elle ne regardait pas vers nous. Je me dirigeai vers elle. Mario m'emboîta le pas avec un soupir.

« Oh, salut ! » Giovanna ne portait pas de rouge à lèvres. Toute pâle, elle paraissait beaucoup plus jeune.

« Qu'est-ce que tu fiches ici ?

— Je viens de boire un café. Et vous ? Pas de café, hein ?

— Rien de rien », répondit Mario dans un bâillement avant d'examiner le serveur qui balayait, le dos tourné. « Pas de café maintenant, pas de midi, pas de dîner.

— Vous pouvez dormir.

— Certainement, nous pouvons dormir, dis-je. Et pas comme les bohémiens.

— Quel est le rapport ?

— Les bohémiens fument quand ils ont faim.

— Nous sommes moins bien lotis que les bohémiens, assura Mario. Eux, ils fument quand ils ont faim et ils ont aussi des chevaux. Au moins un cheval.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais ? dis-je.

— J'aimerais aller au cinéma, répondit Giovanna. Le cinéma fait du bien, on voit les affaires des autres et on ne pense pas aux siennes.

— Mais toi, tu n'as pas de problèmes.

— Tu parles ! J'ai une chambre à payer que personne ne paie et un

tas de concurrentes douées. Moi, je ne suis pas aussi douée qu'elles.

— Nous autres, on n'a pas de concurrents », affirmai-je.

Fixant le regard sur moi, elle déclara d'une voix calme : « Tu es un lâche. Tu devrais travailler, un point c'est tout. Tu pourrais le faire et sortir avec une gentille fille.

— C'est ça ! Tu es une gentille fille.

— Nous sommes tous gentils et nous avons tous raison », dit Mario.

Le serveur était rentré. Il enfila sa veste blanche dans l'obscurité du café désert, entre les tables éparpillées et surmontées d'une chaise. Il régnait là une odeur de sciure, de matin clair, de ménage tout juste entamé. Le serveur ressortit en boutonnant sa veste et nous dévisagea.

« Vous voulez une table dehors ?

— Non, répondit Mario, nous sommes sans le sou.

— Si vous ne prenez pas de consommation, vous n'aurez pas de table. »

Il avait boutonné sa veste et il nous regardait, petit, sérieux. Je lui lançai :

« T'as vraiment l'air d'un serveur.

— Je suis un serveur. Et toi, qu'est-ce que t'es ? répliqua-t-il, vexé.

— Il ne voulait pas te blesser, intervint Mario en lui tapant sur l'épaule. Il aime les serveurs, tu peux me croire. Mais il n'a pas le sou. Ne lui en veux pas. »

Le garçon eut un faible sourire.

« Bien », dit-il avant de rentrer. Puis il cria de l'intérieur : « N'occupez pas toute la porte ! »

Je regardais la rue, ses voitures, ses tramways verts, ses chariots. Sous un chariot rempli de bidons de lait vides était attaché un chien. Il aboyait entre les roues en tirant sur sa chaîne. Giovanna affirma :

« Cette nuit, je me suis rendu compte que ça ne peut pas durer. »

Personne ne commentant, elle ajouta sans cesser d'observer la rue : « Pas du tout.

— Bien, dis-je. Va donc raconter ça à quelqu'un d'autre. Moi, je m'en vais. »

Je m'acheminai le long du trottoir, extrêmement las, la tête vide mais lourde. Je n'avais aucune envie de parler, ni d'entendre parler ; de penser non plus. En marchant, je lorgnais l'intérieur des boutiques où tout me paraissait vieux et sale. Les propriétaires nettoyaient les vitrines – travail inutile. J'aurais aimé voir quelque chose de vraiment propre, neuf, rangé, pas un homme, au moins un objet. Au lieu de ça, tout était vieux et sale. C'était une vieille ville sale où vivaient de vieilles gens sales qui se déplaçaient comme des insectes dans un tronc pourri. Je n'avais pas le courage de résister ne fût-ce qu'un instant de plus. Il fallait que je rentre à l'hôtel et que je dorme. J'étais si fatigué que je me sentais capable de dormir vingt heures d'affilée. Après, tout

redeviendrait normal, tout redeviendrait facile. Je ne remarquerais plus la vieillesse ni la saleté. La ville me semblerait agréable, comme avant, ensoleillée et claire. Je longerais les murs humides dans un fleuve d'ombre en regardant le soleil blanc, de l'autre côté, et tout reprendrait sa place. À présent, tout était extrêmement vieux et sale. J'étais affamé, nauséux. Je n'avais que vingt-trois ans, et la faim suscitait en moi une telle nausée que deux ans me suffiraient pour atteindre la cinquantaine. Mieux valait aller dormir à l'hôtel.

En traversant le marché aux légumes, je vis le vendeur de fèves et de citrons, assis sous un parasol jaune. C'était un énorme vieillard au ventre boudiné et au double menton. Il interpellait les femmes en hurlant de sous son parasol, indiquait les fèves en tas sur son comptoir. Autour des fèves étaient disposés de petits paniers plats contenant les citrons. Je l'avais déjà vu, je savais qu'il souffrait d'asthme : c'était un type quelconque si ce n'est qu'il avait de l'asthme, était plus gras que la moyenne et assez sale. Soudain j'eus envie de lui planter quelque chose dans le ventre. Je serrais le poing dans la poche de mon pantalon et j'avais l'impression d'avoir un couteau entre les doigts. J'eus la sensation que je le lui enfonçais dans le ventre et que mon bras suivait le couteau dans la graisse. Le type continuait de me regarder de derrière ses fèves, un air surpris imprimé sur son visage sanguin. Il tomberait. Alors l'immense joie et l'immense dégoût que me causait mon bras dans sa graisse m'abandonneraient comme un vêtement qui glisse. Personne ne dirait rien. Personne ne pourrait rien dire.

J'étais en nage, mes mains moites tremblaient dans mes poches.

Oui, il fallait que je dorme et que j'arrête de réfléchir. Je me dirigeai vers l'hôtel au milieu d'odeurs de plus en plus fortes et de cris. Sur le seuil se tenait Olga, armée d'une boîte de sciure. Elle était décoiffée et heureuse, elle brandit la boîte en signe de salut.

« Salut !

— Oh, va donc te coiffer, s'il te plaît ! »

Je m'engouffrai dans l'escalier, certain qu'elle me regardait d'en bas. J'espérais qu'elle ne dirait rien, qu'elle ne rirait pas. Elle garda le silence.

VIII

DÈS MON LEVER, J'AVAIS DÉCIDÉ d'éviter Mario et les autres pendant toute la journée. Je n'aurais pas pu voir leurs yeux qui savaient, avoir à évoquer ou pas ce qui s'était passé.

Aussi, en sortant, je traversai la piazza del Fossatello et m'engageai sous les arcades de Sottoripa. Bien que la matinée fût avancée, le soleil perçait à grand-peine, le ciel bas poussait les nuages sur les toits, chargés de pluie. L'odeur brusque et nette du port flottait dans l'air.

Tout le monde sait ce qu'est le matin quand on doit réfléchir et qu'on a la tête vide, qu'on regarde les camions, les tramways et les gens en déambulant parmi les vendeurs de vêtements, de poissons, de couteaux. Il en était exactement ainsi, et plus encore : l'obligation de réfléchir m'écœurerait presque. Or, la faute incombait à la faim ainsi qu'à un sommeil trop long, pas digéré. Appuyé contre le pilier, je regardais la circulation, l'agent de police coiffé d'un casque blanc et chaussé de bottes qui dirigeait le flot des chariots, des voitures et des tramways par des mouvements de gants. Les nuages montaient rapidement de la mer sans prêter attention à ces gants, et j'estimai qu'ils n'étaient pas polis. Mais c'étaient des pensées d'ivrogne, non d'un homme qui a des dettes et l'intention de les rembourser. J'avais le cœur lourd, ma soif allait et venait du palais à la langue en dansant comme un objet dur et âpre. Une affiche publicitaire rouge me surplombait : on venait de la fixer, et les passants levaient la tête vers elle, intrigués.

Je m'assis à un café. J'étais sans le sou, mais cela n'avait guère d'importance. On m'apporta une bière que je bus sans lui accorder d'importance non plus : la fatigue entamait mon bonheur. Refusant d'imputer cet état aux coureurs cyclistes et à la charrette, je me disais bon sang, tu n'es plus heureux alors que tu as dormi, que c'est le matin et que tu as une bière fraîche devant toi !

Le garçon m'apporta ensuite du café glacé dans une carafe et une tasse en verre, or ni le goût ni la vue du café surmonté d'une légère mousse jaunâtre ne suscitèrent en moi l'état espéré.

Il y avait là des gens assis qui parlaient sans me regarder, ce qui arrive toujours lorsque vous n'êtes plus heureux et que vous vous souciez trop de vos voisins. J'observais les gens et le vendeur de bleus de travail qui lisait le journal, assis à côté de son étal : à chaque combinaison était accroché un carré de papier blanc sur lequel le prix

était inscrit en rouge à la main.

Je songeai que quelques bières suffisaient à gâcher mon bonheur et je me sentis mieux. Quelques caisses de bière cassées ont tout changé, dis-je tout bas à la soucoupe. Un jour je connaîtrai un bonheur que rien ne pourra égratigner, pas même des tonneaux de bière renversés. Oui, je le connaîtrai. Tous les hommes sont forts quelque part, intouchables. Moi, j'étais en miettes partout, le moindre centimètre de mon corps produisait des sons, une fois touché. Je compris qu'il se passait quelque chose, mais je ne distinguais pas en quoi cela consistait.

Le vendeur de combinaisons détourna la tête de son journal et énonça une information concernant une équipe de football aux hommes qui étaient attablés au café. N'ayant suscité aucun intérêt, il se replongea dans son article.

Voilà, il fallait que je travaille. Il fallait que je travaille et que je prenne le risque de perdre tout ce qui était encore intact et prêt en moi. J'ignorais ce qu'il y avait encore de prêt en moi, mais il y avait bien quelque chose, quelque chose de solide et de résistant. Voilà, je devais brandir ça et courir des risques.

Je ne pouvais plus rester assis à un café en me croyant malin, ou du moins aussi malin que les autres. Il fallait que je m'extirpe des cafés, des lits, des copains, des femmes, des habitudes, du jardin public de la via Adua.

M'en extirper et faire quelque chose, n'importe quoi, ce qui fait qu'un homme est un homme, pas seulement une main peignant des caisses ou clouant des caisses avec le sentiment qu'elle peut arrêter n'importe quand. Je n'avais jamais été un homme qui avance vraiment. J'avais vécu un tas de vies entamées et jetées l'une après l'autre comme de vieux mouchoirs par ennui, bêtise, irritation. Maintenant, ces vies me serviraient. Ce n'avaient pas été des vies inutiles, je le savais, mais des sortes de fenêtres dans une maison, des fenêtres devant lesquelles on s'assoit pour admirer des paysages incluant des gens et des arbres. Or, une maison possède des murs, des portes, des escaliers, des toits et des endroits où l'on est protégé. Moi, je n'avais eu que des fenêtres, je n'avais pas été un bon maçon. À présent il fallait que je réagisse, que je construise les murs. Les fenêtres ne seraient pas oubliées. Au contraire. Elles étaient là pour m'aider, elles étaient les événements d'avant, et les événements ne s'effacent pas.

Je n'avais pas peur. Ce n'était pas par peur que j'en étais arrivé là, ce n'est pas par peur qu'on sort de chez soi et qu'on s'en va, qu'on revient, qu'on ressort et s'absente trop longtemps. Ce n'est pas non plus par peur qu'on refuse de fournir des explications aux autres ; ou plutôt, il ne s'agit pas d'un refus : on laisse supposer aux autres ce

qu'ils veulent, on garde le silence et on s'en fiche.

Non, ce n'était pas par peur que j'en étais arrivé là, mais par ennui et – autant l'avouer maintenant – sous l'effet d'un certain désespoir, d'une certaine paresse et d'une certaine gaieté, d'une grande gaieté ; en vertu d'une ironie exercée aux dépens d'autrui et parce qu'il n'y a aucune raison de ne pas faire certaines choses. Telle est la vérité : rien ne m'en avait empêché. À présent, je savais qu'il me fallait trouver de bonnes raisons pour en faire d'autres, et ces raisons étaient peut-être la perte de mon bonheur, la succession des jours, une vie tranquille au milieu des gens et des copains, de bons et chauds vêtements l'hiver, une femme qui me couvrirait du regard, mangerait avec moi, m'accompagnerait au café. Oui, c'étaient peut-être de bonnes raisons. Je devais abandonner l'histoire des balles de fusil. Nous avions tous été des balles, chacune de ces balles avait eu tout loisir de nous atteindre ici ou là. J'étais encore une balle de fusil. Une balle perdue. J'avais eu une direction à suivre, mais maintenant c'était terminé. Non par dignité, mais par nécessité de mettre de l'ordre. Des tas de gens se tirent une balle dans la tête ou se défenestrent pour mettre de l'ordre ; d'autres s'en vont, commencent à travailler et oublient tout. Je faisais partie du nombre, à une différence près : moi, je n'oublierais rien.

Et si Aldo n'était plus de ce monde... S'il mourait cette nuit... Si, en remontant la ruelle, je rencontrais quelqu'un qui m'apprenait sa mort... Aldo est un brave type, mais il faut le rembourser. Matilde aussi. Pourquoi ne sont-ils pas morts ? Des inconnus meurent et cela n'a aucune importance. D'autres partent pour l'Amérique ou ailleurs. Pourquoi Aldo ne part-il pas ? Il pourrait vendre son café, pardonner à ses débiteurs et se rendre au Brésil. Nous l'accompagnerions au port. Le Brésil est certainement un bon endroit quand on a l'intention de monter un grand bar. Non, ce n'était pas juste. S'il fallait commencer, il fallait commencer par Aldo et Matilde. C'étaient les premières raisons qui étaient venues m'aider à solder un compte, il importait que je le comprenne.

J'attendis que le garçon au tablier entortillé à la taille eût emporté les verres du café, puis je me levai et courus vers le port en me faufilant entre les voitures. Une tête penchée à une vitre me lança des insolences. Je me retournai au bout d'un moment : personne ne me suivait.

Au port, je marchai le long de la grille en contemplant, entre les bâtiments, la bande de ciel propre qui surmontait la mer. L'après-midi serait beau et chaud. Des engins maladroits et lourds passaient en soufflant le long des rails derrière la grille, des hommes déplaçaient des traverses. À chaque chargement, ils s'écartaient des voies. Ils étaient en nage, et leurs dos nus, brillants et sombres offraient aux coups de pics le spectacle de leurs muscles vifs. Ils étaient tous jeunes,

avaient pour certains un foulard noué en coin autour du front et de la nuque et travaillaient en silence.

Je me rendis au jardin public, mais les bancs étaient tous occupés par des vieillards et des soldats. Un grand vent soufflait, et les pavillons des navires jetaient des taches de couleur solides, tendues, dans le tronçon de ciel propre qui s'étendait au-delà du pont. Un moment, je contemplai le coin du pont où s'était produit le désastre des bières : les gens déambulaient là où nous avions rêvé de bons et gais dîners ; une voiture s'arrêta à l'endroit où nous avions installé la charrette ; son conducteur, un homme déjà âgé, se pencha au-dessus de la vitre pour parler à un agent.

Le fait de me promener ainsi dans le seul but d'éviter Mario et Mange-Trous me parut soudain insupportable, aussi pris-je le chemin de la brasserie. Après avoir gravi le vicolo dell'Amore, je tournai à droite : assis sur une marche, Mario me regardait ; un instant, j'aperçus son visage pointu entre les jambes des passants. Aldo aussi me regardait depuis le seuil ; ni l'un ni l'autre ne prononcèrent un mot tandis que je m'asseyais. Aldo me dévisagea encore un peu avant de retourner derrière son comptoir. Mario me tendit une moitié de cigarette.

« Je lui ai donné les huit cents lires de dimanche et les sept cents de Mange-Trous. On lui en doit encore trois mille, et mille à Matilde pour les oranges. C'est une maudite affaire, tu sais.

— Je sais.

— Et toi, qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai dormi, répondis-je.

— Au lieu de travailler.

— Toi, tu travailles.

— J'ai pensé à un tas de choses.

— Moi aussi. Mais j'ai peur qu'il ne s'agisse que d'âneries.

— Ce sont des âneries, bien sûr. Il ne faut pas trop réfléchir.

— J'aimerais que ce ne soient pas que des âneries. J'aimerais pouvoir croire à des choses sérieuses.

— Ce ne sont jamais des choses sérieuses, dit-il.

— Non, jamais.

— Aldo nous pardonne les caisses brisées, mais nous devrions les casser plus menues pour en faire du petit bois.

— On lui cassera bien les couilles, ça, c'est certain.

— Oui, mais tu m'aideras, hein ?

— Évidemment, répondis-je.

— Matilde m'a chargé de te dire que nous sommes trois salauds. J'ai faim, et toi ?

— Tais-toi. Je n'ai rien mangé depuis dimanche.

— Aujourd'hui, c'est mardi.

— Si je ne mange pas, tout ce à quoi j'ai réfléchi se transformera en une seule et immense ânerie.

— C'est déjà une ânerie.

— J'en ai bien peur. Et puis nous ne mangerons jamais assez pour la transformer en une chose sérieuse.

— C'est certain. Quand viendras-tu briser les caisses ?

— Quand j'aurai mangé, bon sang, et que je pourrai tenir debout.

— Bien. Un fait est certain : pour travailler, il faut manger. On doit le dire à Aldo.

— Tu ne lui diras rien. C'est un brave type. Un autre, à sa place, aurait réagi autrement.

— Réagi comment ? interrogea Mario.

— Il aurait fait du bordel, avec toutes ces bières cassées.

— Et nous, on est encore plus cassés que les bières.

— On est toujours plus cassés que tout.

— Ça ne peut pas durer.

— Non.

— Ce soir on sera encore plus cassés.

— Merde, dis-je. Comment trouver tout cet argent ?

— Par terre, répondit Mario en ricanant. Il faudra travailler.

— En faisant quoi ?

— Ben, je pourrais demander du boulot à un mécanicien de la via Gramsci, mais j'ai peur d'essuyer un refus. Ces gens-là savent que je m'en vais toujours le lendemain.

— Tu pourrais vendre des cahiers. »

Ce n'était pas un travail difficile à trouver, mais ça ne rapportait pas. Tout le monde possédait déjà des cahiers et des crayons avec une gomme, les logements du quartier étaient pleins de ces crayons. Les meilleurs clients avaient été les prostituées, en particulier celles des « maisons » du vico Lavezzi.

« Non, Beau Gosse, on a besoin d'argent tout de suite, sinon Aldo ne nous fera plus crédit et on sera ratissés. Tout le monde sait ce qui s'est passé dimanche, plus personne ne nous fera crédit tant qu'on n'aura pas remboursé Aldo et Matilde.

— Si nous pouvions retourner chez L. P...

— Si je pouvais retourner dans le ventre de ma mère...

— Tu n'en ressortirais plus.

— Je mettrais la tête à l'extérieur et je dirais : on est au domicile de L. P. ? Alors je sors. On est au domicile de Perini, le cycliste ? Alors je rentre.

— Qui est Perini ?

— Moi. Le cycliste, c'était mon père. »

Je me demandais quel travail aurait bien pu faire Mario. À son regard, je compris qu'il élaborait les mêmes pensées à mon sujet. Il

affirma :

« Et puis Matilde fait un bordel de tous les diables pour ces saletés d'oranges.

— Elle ne nous donnera plus de fèves.

— Seul Mino, le type du sel, nous fera crédit.

— Le sel, tu peux te le mettre là où je pense. »

J'envisageais de réclamer de l'argent à Giovanna, mais Mario déclara que ce serait pire : cela se saurait et nous baisserions dans l'estime de tout le monde.

« Giovanna ne dira rien.

— Giovanna le dira à Olga, et Olga le dira à tout le monde.

— Bon, dans ce cas mangeons l'estime.

— L'estime est utile.

— Évident. Et puis personne ne sait pourquoi Matilde s'agite autant pour mille lires. Il faudrait lui parler d'Aldo.

— Mille lires représentent dix bouteilles. Un comptoir de fèves. Imagine-toi un comptoir de fèves.

— J'imagine une catastrophe qui me foudroie.

— Je suis déjà aussi sec qu'un boyau.

— Et aujourd'hui, qu'est-ce qu'on mange ?

— Je ne sais pas. J'espère que Mange-Trous ramassera quelque chose. Ce matin, je l'ai envoyé travailler à Sturla. Il ne voulait pas, mais j'ai réussi à l'y expédier. Il jurait comme un charretier.

— Bien sûr ! Il est impossible de travailler à Sturla le matin. Il ne gagnera pas un sou.

— À Sturla, il y a des gens qui se baignent. J'espère qu'il ramassera quelque chose. Moi, je n'ai pas un sou. Toi, n'en parlons pas. Et Antonio ne nous fait pas crédit. Bon sang, et si tu vendais ton imperméable ? Tu as un imperméable !

— Oui, et je me le garde. J'ai encore du temps pour le vendre.

— Une chose est certaine : Antonio ne nous fera pas crédit.

— Aldo non plus.

— Aldo ! Il est furieux. Jamais vu comme ça. »

La pensée d'Antonio me ramena à l'esprit le vin, et le vin me ramena à l'esprit les fèves et le pain. Je ne voyais rien de mieux. Sauf la viande, bien sûr, la viande. Mario secoua la tête en affirmant qu'il valait mieux ne pas songer à la nourriture, qu'il valait mieux songer au soir.

« Avec le soir, on aura encore plus faim.

— Je me fiche du soir, protestai-je. C'est maintenant que j'ai faim. »

Il continua de secouer la tête, prétendit que j'étais têtue, qu'il ne fallait pas penser à Antonio. Pourtant Antonio représentait à mes yeux un tas de choses, et j'eus le sentiment de l'aimer parce qu'il était toutes ces choses, l'ombre entre les tables, les cartes sur la table, les

miettes de pain, les jambes étendues, satisfaites, reposées une fois qu'on a éteint sa soif et qu'on est repu.

Nous restâmes assis là un bon moment. Vers midi, Mange-Trous se présenta. Il était épuisé : il n'avait rien mangé depuis samedi, jour où il avait mangé uniquement une orange. Il nous dit qu'il était impossible de travailler un mardi matin à Sturla.

« Brillantes, les idées de Mario !

— Il n'y avait personne ?

— Que des gosses. Deux pauvres types qui dormaient et quelques individus plantés devant leurs portes pendant que je braillais sur la place. Un soleil infernal.

— Ici, on a des nuages, dit Mario.

— Là-bas, un soleil infernal », répéta Mange-Trous d'une voix dure avant de se laisser tomber au sol.

Assis la tête entre les genoux, le cou moite, il se redressait de temps en temps pour regarder les femmes passer avec des cabas. Le soleil avait chassé l'ombre de la ruelle ; fort et lumineux, il égayait le visage des femmes. Les voix aiguës m'étonnaient un peu. Le vent souffla, charriant le parfum du pain frais et du poisson. À la friterie, on déposa sur un banc les corbeilles de pommes de terre, des beignets et des crevettes. Le vent convoyait toutes ces odeurs en vagues molles et lentes.

« Cette fois, c'est un beignet sucré, décréta Mario en reniflant.

— Saleté de vent », commenta Mange-Trous.

Je me sentais très faible. Je pensais à Antonio, à l'auberge, à la viande ; j'aurais aimé que Mario et Mange-Trous se plaignent davantage, qu'ils eussent encore plus faim. Les entendre se plaindre me reconfortait un peu.

IX

« HÉ, DIS-JE. ÇA FAIT DES MOIS que je n'ai pas mangé de viande.

— Ne prononce pas ce mot, gémit Mange-Trous. Je te dis de ne pas prononcer le mot "viande". »

Il avait les yeux rouges. Mario, en revanche, était occupé par les odeurs qui se poursuivaient dans la ruelle. Le soleil descendait lentement sur nos chaussures. À la pensée de la viande, je salivais.

« Je mangerais volontiers une salade verte avec de la viande, murmurai-je, les yeux rivés au sol.

— Oublie la viande. » Mange-Trous avait les poings serrés autour de son sac de torches. « Ceux qui prononcent ce mot sont des fils de pute.

— Laisse tomber la viande, dit tout bas Mario, qui commençait à nous prêter attention.

— Bon. » Je me levai en posant les mains sur mes genoux. « Bon, je vais manger de la salade et de la viande. Salut. »

Je m'engageai dans la ruelle. Mange-Trous me retint par l'épaule.

« Qu'est-ce que tu as dit ?

— J'ai dit que j'allais manger de la salade et de la viande. Toi, bas les pattes, et va en enfer !

— Tu vas manger où ça ? » Ses yeux rougis et las parlaient de salade et de viande, de pain frais et de vin. Mario s'était levé lui aussi, il me toisait, de plus en plus inquiet.

« Où tu vas ?

— Chez Antonio. » Je repris mon chemin. « Je vais chez Antonio.

— Et l'argent ? rugit Mario en me rejoignant d'un bond. Où tu vas trouver l'argent ? »

Il s'était trahi. Je n'attendais que ça.

« Ne vous occupez pas de l'argent. C'est moi qui m'en occupe. »

Ils cessèrent de s'inquiéter, je le compris en un instant. Soudain ils étaient heureux, et nous nous remîmes en marche, bras dessus bras dessous. Mais, saisi par le doute, Mange-Trous s'immobilisa bientôt et me lança :

« Et nous, qu'est-ce qu'on vient faire ? Manger ou te regarder manger ?

— Manger. Ne vous occupez pas de l'argent. »

Si je me chargeais de l'argent, ils pouvaient être heureux, je le savais. Au bout d'un moment, je me sentis mieux moi aussi. Nous entrâmes dans l'auberge. De nombreux clients étaient attablés.

Antonio eut un sourire : pour sûr, on lui avait parlé de la charrette. Je cessai de l'aimer. Il dit bonjour messieurs et entreprit de nettoyer la table avec son tablier. Mario et Mange-Trous m'observaient.

« Antonio, déclarai-je, le bout du doigt contre son gilet. Nous voulons de la salade verte et de la viande. Des biftecks de ce que tu veux, énormes, du pain et du vin. »

Antonio dévisagea Mario, Mange-Trous qui me fixait, puis ses yeux revinrent sur moi. Son gilet était plutôt sale et les boutons ressortaient trop dans le gris.

« Dehors ! s'exclama-t-il. Dehors, fainéants ! »

Mario se tourna vers moi.

« Bien, dis-je. Alors où va-t-on ?

— On peut aller à l'Harmonie », proposa Mario, à la stupéfaction de Mange-Trous.

L'Harmonie était un petit restaurant tout près de là aux nappes à carreaux blancs et bleus sur lesquelles reposaient des corbeilles de pain. Antonio posa le regard sur moi, puis sur Mange-Trous qui ne comprenait rien, mais dont l'attention s'était réveillée à l'énoncé des mots « viande », « vin » et « Harmonie ».

« Vous avez de l'argent ? interrogea Antonio. Pardon, mais je veux voir votre argent.

— Bon sang ! s'exclama Mario. Ici on n'est pas servi tant qu'on n'a pas mis de l'argent dans son assiette ? C'est pire qu'au vico Lavezzi.

— Va donc au vico Lavezzi, avec tous tes aïeux !

— Et toi, avec ta mère et ta sœur qui y travaillent, rétorqua placidement Mario.

— Quelqu'un viendra nous apporter cinq mille lires à trois heures, affirmai-je. Trois mille iront à Aldo. Le reste, c'est pour manger. Il sera ici à trois heures. » Je me levai. « Tu n'auras qu'à lui dire qu'on est à l'Harmonie. »

Maintenant Mange-Trous avait compris. J'étais calme, je savais que j'étais allé assez loin, que mes deux copains risqueraient un bras pour avoir de la viande, du vin et le reste.

« Qui doit venir ? demanda Antonio.

— L. P. ou un de ses employés. »

Mario s'était relevé lui aussi.

« Bien, dit Antonio. Tu sais ce que c'est... En attendant, je vous apporte du vin. » Il me poussa sur la chaise, tout comme Mario qui secouait la tête.

Les clients les plus proches se désintéressèrent de nous, se penchant de nouveau sur les cornets de fèves et de saucisse. Je précisai que nous voulions des œufs durs dans la salade. Mange-Trous approuva.

« Tout de suite, dit Antonio. Bien sûr.

— Nous sommes de braves types, lui glissa Mange-Trous.

— Bien sûr. »

Mario grimaçait, il pressa le genou sur ma cuisse et haussa les épaules. J'opinaï du bonnet. Oui, il n'y avait qu'une seule chose à faire : ne pas s'inquiéter.

Quand le beau-frère d'Antonio revint avec les carabiniers, nous étions complètement saouls. Je demandais à Mange-Trous de cracher feuilles de salade et œufs les uns après les autres. Mange-Trous refusait et Mario insistait en frappant dans ses mains pour qu'Antonio apporte du vin. Les carabiniers nous scrutèrent. Je voulus leur offrir un verre, mais il n'y avait plus de vin : les onze bouteilles étaient vides. Ils éclatèrent de rire. L'un d'eux s'exclama « Bon sang » et réclama nos papiers, mais l'autre le regarda en haussant les épaules. Mario cria « Vive les carabiniers ! » puis déclara qu'il était un ancien combattant.

« Où t'es-tu battu ? »

Il l'expliqua, et ajouta en me désignant que je l'étais également.

« Et toi, où t'es-tu battu ? » interrogea le carabinier, l'air intéressé.

Je répondis que je ne m'en souvenais plus, mais que j'avais sans aucun doute combattu quelque part. À un tas d'endroits. Mario cria de nouveau vive les carabiniers, Mange-Trous dit à bas ; comme il avait les lèvres contre la table, je fus le seul à l'entendre, et ce parce que je regardais sa bouche : j'attendais qu'il crache les feuilles de salade ainsi qu'il crachait grenouilles et anneaux.

« Vas-y, crache-les ! » lui disais-je, et il secouait la tête. Les carabiniers demandèrent quoi, quoi ? Qu'est-ce qu'il doit cracher ? Les œufs, les œufs et la salade, Mange-Trous est un ruminant, il avale un jour et mâche le lendemain. Mange-Trous est une vache. Mange-Trous rétorqua qu'il n'était pas une vache, je déclarai bien sûr que si, tu es une belle vache blanche, touchez-lui donc ses nibards de vache, touchez, il est propre. Non ? Touche-le, toi, Antonio, touche-le, oh, qui va là ? Le vieil Antonio, le sale Antonio ! Les carabiniers se tournèrent vers lui, et Mange-Trous affirma que nous voulions aller au trou, que nous le voulions absolument. Cela nous éviterait de penser à nos dettes. Antonio était furibond, les clients et les badauds sur le pas de la porte riaient aux éclats, ce qui augmentait sa rage. Les carabiniers m'enjoignirent de surveiller mon langage.

« Je peux vous réciter des poèmes. J'en connais une tonne, je peux vous en réciter autant que vous le voulez. Des poèmes extrêmement propres. »

Mario s'y opposa, au bout de la table. Antonio hurla, et j'ordonnai à Mange-Trous de rendre ses œufs à Antonio. Mais Mario objecta que je ne pouvais donner d'ordres à personne, à l'exception d'Antonio. Le plus jeune des carabiniers lança le mot « gentil » à Mario qui lui

proposait sa casquette. Moi aussi, je suis gentil, non ? interrogeai-je. Bien sûr. Toi aussi. Nous sommes tous gentils. Une cargaison de gentils. Capitaine, partons pour ne plus jamais, jamais, jamais revenir, capitaine, jamais. Mais j'articulai capitaine partons jamais et Mario, déçu, alla se rasseoir. Certains clients nous taquinaient et essayaient de nous faire parler, ce qui entretenait notre gaieté, tout comme les secousses qui montaient de notre estomac, battaient doucement et chaudement dans nos têtes, oui, ces secousses aussi entretenaient notre gaieté, je le confiai au grand carabinier qui, à ma grande joie, m'approuva.

« Je suis très heureux », déclarai-je.

Antonio ne cessait de brailler, il agitait les mains sous le visage du carabinier qui lui ordonna d'arrêter. Alors il critiqua le gouvernement qui laissait vivre les fainéants et ne protégeait pas les commerces.

« Je suis très heureux, répétais-je.

— Sois gentil, Antonio, notre ami est heureux ! » s'exclama Mario.

Antonio répliqua que nous représentions un danger pour la société et qu'on devrait nous mettre dans un camp de concentration.

« Concentre-toi toi-même ! » jeta Mario dans un rot.

Mais Antonio parlait vraiment des commerces et de la société, alors je rétorquai que ses commerces à lui étaient une honte, jamais propres, toujours puants ; je rétorquai que nous formions tous une société et que nous nous fichions de la société. Qu'il fallait inventer une autre société, composée de Mario qui me regardaient, de Mange-Trous qui dormaient, de moi, moi, moi, de gens qui riaient autour de nous et de très peu d'Antonio, non, d'aucun Antonio, nous ne voulions pas de vieilles carcasses tachées.

« Capitaine, lançai-je au grand carabinier. Capitaine, allons former une société ! »

Mais les carabiniers nous prièrent de nous calmer, de ne pas insulter les gens, sinon, pour le coup, ça finirait mal, les gars.

C'étaient de vieux carabiniers vêtus de toile kaki. L'un d'eux avait des galons de je ne sais quoi – jamais réussi à comprendre les galons. Les galons n'existent pas, déclara Mario, et je me souvins d'Antonio ; je le suppliai de ne pas se mettre en colère, ajoutai que j'aimais tout le monde, tout le monde.

Mario s'extirpa de sa pénombre. Il se plaça entre Antonio et les carabiniers, assura en clignant des yeux et en se balançant que nous paierions. Les carabiniers répondirent qu'ils nous croyaient et nous enjoignirent de nous rasseoir.

Je continuais de parler des gens que j'aimais quand Antonio et son beau-frère nous jetèrent dehors comme de vieux chiffons, même si les carabiniers disaient doucement, ils risquent de tomber. Mange-Trous observait Antonio qui nous menaçait depuis le pas de la porte.

Soudain, la chaleur et la violence du soleil s'abattirent sur moi : regarde, il fait encore jour. Assis par terre à mon côté, Mario réclama une cigarette au carabinier, qui en tira une de son paquet et me donna le mégot qu'il avait entre les doigts. Mario lui demanda s'il savait bien tirer, l'autre répondit assez bien. Alors Mario lui conseilla de dégainer son pistolet et de tuer Antonio. Les carabiniers riaient, peut-être souhaitaient-ils partir, le plus grand dit attendons encore un moment pour voir comment les choses évoluent. Quelles choses ? demandai-je, mais il garda le silence. Des jambes passaient devant nos yeux, elles ralentissaient à notre hauteur et s'immobilisaient pour certaines, s'ajoutant aux autres jambes.

Antonio faisait les cent pas, il clamait que c'était une honte et recevait l'approbation de ses interlocuteurs qui éclataient ensuite de rire. Mange-Trous dormait, penché contre le mur ; les carabiniers répétèrent soyez sages, les gars, allez donc vous coucher. Je rotai plusieurs fois et ils s'engagèrent calmement dans la ruelle, leur pistolet dansant à leur côté. Mario avait posé la tête sur mon épaule. Je sentais monter la fraîcheur de la pierre après le passage du soleil.

ÇA ARRIVE. ON CONNAÎT LE RISQUE, pourtant on tente quand même sa chance, et l'important, c'est de ne pas avoir de remords.

Désormais tout le monde nous avait percés à jour, tout le monde nous dévisageait dans les ruelles, y compris les gamins : ils riaient, mais en proie au soupçon.

De la piazza del Fossatello jusqu'à la côte de San Paolo, les pierres nous dévisageaient – les pierres, les draps aux fenêtres, les fenêtres et tout le reste. Les gens sont forts quand ils sont des gens. Dès qu'ils s'aperçoivent que vous êtes heureux et qu'ils ne comprennent pas pourquoi, qu'ils ne comprennent pas comment vous pouvez être heureux et le rester, ils tombent le masque et vous frappent. Les gens ne supportent pas que vous soyez heureux de quoi que ce soit, ils ne vous le pardonnent pas. Vous êtes dans la rue, vous les regardez, vous ne les enviez pas, ou juste un peu, et ils vous attendent au tournant, ils savent que vous devez passer par là. Vous arrivez, incapable de vous défendre parce que vous êtes heureux ou l'avez été jusque-là, et ils ne vous le pardonnent pas, ils vous frappent. C'est peut-être normal, ils croient peut-être devoir se protéger.

Voilà ce que j'expliquai à Mange-Trous, je lui expliquai que c'était cuit : plus personne ne nous aiderait ou ne nous offrirait du vin, ni du pain, ni des fèves, plus personne ne nous adresserait un signe amical du menton dans la rue. Il n'y aurait plus d'amitié. Plus personne ne nous confierait de petit boulot pas trop dur. Je lui expliquai aussi que j'avais la note de l'hôtel à payer. Désormais les gens avaient ri, c'était très grave, les gens n'aident plus le lendemain ceux qui les ont fait rire la veille. Et je ne savais pas comment me débrouiller pour régler la note. Voilà ce que je lui expliquai, tandis qu'il pensait uniquement à manger.

Nous avons couché dans l'auberge des trois sœurs ; Mario dormait encore sur le tapis crasseux, sa casquette sur le visage.

Mange-Trous et moi avons partagé le même lit. Les autres lits du dortoir avaient été occupés pendant la nuit par des hommes qui traversaient la pièce d'un pas lourd dans le noir. Mario et moi avons joué à pair et impair la place sous les couvertures. Ayant gagné, j'avais pu dormir avec Mange-Trous qui était gros et qui s'agitait dans son sommeil en soupirant fort.

Maintenant nous bavardions en tête à tête, et je voyais ses yeux

aqueux balayer la pièce, le mur, mon visage, le plafond.

C'était une belle matinée. Le dortoir avait deux grandes fenêtres qui permettaient de voir le soleil se glisser entre les nuages – des nuages longs et lisses aussitôt découpés par le soleil, ces nuages rapides et gais des matins génois. Belle journée, pensai-je, affamé, assoiffé.

Le plafond était blanc de chaux et semé, aux coins, de taches d'humidité. À présent, les lits étaient tous vides. S'il n'y avait eu du désordre, une odeur de couvertures imprégnées de sueur et un portrait de Garibaldi au mur, on aurait pu prendre ce dortoir pour une salle d'hôpital. Je songeai qu'il nous faudrait tôt ou tard payer l'addition d'Antonio ; c'était une pensée compliquée et je fus heureux de l'abandonner.

Dans les chambres voisines, des filles chantaient et battaient les tapis. Elles s'interpellaient par les fenêtres, Maria, Irma, Gina, en discutant du film de la veille au soir, un bon film avec une course dans la nuit, une voiture renversée, une héroïne en robe blanche qui contemplait les flammes sur la plage. La matinée était entamée, elles descendraient bientôt déjeuner à la cuisine ; je les imaginais assises autour de la table, s'offrant du pain, du sel, les plats.

Deux jours s'étaient écoulés depuis l'après-midi d'Antonio, et nous avions déjà mesuré combien il était difficile d'aller du soir jusqu'au matin, nos pensées retournant toujours aux vitrines des magasins remplies de pain et de viande, de salades, de poissons blancs. Jamais cela n'avait été aussi difficile.

Bien sûr, rien ne nous empêchait de nous mettre en route et de partir, par exemple pour Livourne. Je n'étais jamais allé à Livourne, et Mario en parlait bien ; je me demandais pourquoi on n'y allait pas : c'était la seule solution, la seule issue. Il fallait brûler le pailler, comme il disait. Bien sûr, ce n'était ni bien ni honnête, mais tout était horriblement plus difficile lorsqu'on devait penser à ce qui était bien et honnête.

Non, je n'avais jamais trouvé ça aussi difficile, pas même dans la région de Canavese, quelques années plus tôt. À l'époque il fallait faucher le foin, et le pain obtenu au prix d'un effort était plus doux que le bonheur mis en pièces de maintenant ; on le mangeait sur les chars, dans l'odeur du foin, en regagnant les villages, les soirs d'été, tandis que les collines, au fond, s'assombrissaient au point de se changer en nuit.

À Aoste non plus. Les choses n'avaient pas été aussi difficiles à Aoste. L'agent de police m'avait ordonné de quitter mon banc et m'avait conduit au poste car j'étais sans papiers.

« Comment ça, tu n'as pas de papiers ? » avait-il hurlé à mon nez pendant que je regardais la pièce remplie de documents et de chaises. Dans un coin, le portrait du roi gisait au sol, privé de cadre, tout mou.

« On va te flanquer au trou. Demain tu te sentiras mieux. »

La nuit, j'avais été heureux dans la cellule en compagnie d'un vieil ivrogne enseveli sous une capote militaire, oui, heureux – pas du tout bouleversé comme à présent –, attentif aux bruits de la nuit et aux mouvements lourds du vieillard, à rien d'autre.

Désormais, dès qu'on s'asseyait sur sa marche, Aldo surgissait de derrière son comptoir et nous fixait, les mains dans les poches. Au bout d'un moment, nous devions nous lever et nous éloigner, la tête enfoncée entre les épaules, privés de vin à crédit.

Matilde attendait sur la piazza Vacchero, derrière l'étal de ses légumes, pour nous traiter de voleurs, vauriens, fainéants, aussi tournions-nous vers la via Gramsci et allions-nous regarder les bateaux au port.

Des marins se restauraient à toutes les heures, accoudés aux bastingages ; nous les observions du pont. Mange-Trous avait gagné un peu d'argent à Sestri en deux soirées, ce qui nous avait permis de manger une fois en l'espace de deux jours. Le second soir, il était rentré les poches vides et nous avait avoué qu'il avait tout dépensé pour se nourrir. Mario n'avait même pas eu la force de crier.

Maintenant que la fête se payait de la sorte, je comprenais à leurs regards que Mange-Trous et Mario condamnaient l'idée du repas à l'auberge et qu'ils se taisaient par dignité. Je comprenais les longs coups d'œil et les hochements de tête, je savais que les torts m'appartenaient de même que la viande nous avait appartenu, à tous, et il était très agréable de ne pas en parler.

Je pensais que je finirais par tout rembourser, que mes créanciers en auraient le souffle coupé – on verra bien si je sais faire quelque chose, un de ces soirs j'irai en mer avec Francesco et Luigi ; hier justement on m'a dit que Luigi me cherchait, il y a peut-être un espoir, on verra la tête des gens une fois les dettes payées et notre situation améliorée.

Voilà ce que je pensais pour me reconforter, mais il était difficile de mûrir des projets le ventre vide, sans l'espoir de le remplir. De surcroît, la patronne de l'hôtel m'avait arrêté la veille sur le palier, et coincé derrière le comptoir sur lequel étaient disposés registres, vase de fleurs vide, encrier et stylo plume. En se caressant le bras elle avait déclaré que j'étais hébergé à crédit depuis trois semaines, oui, trois semaines.

« Les clients paient tous les trois jours.

— Je sais, mais je n'ai pas d'argent.

— Il faut comprendre, après ce qui s'est passé.

— Je comprends », avais-je répondu en examinant son bras maigre, pâle sur la blouse noire, son visage mince et pointu. Je l'avais imaginée dans un lit.

« Moi aussi, je comprends tout. Je ne veux pas me vanter, mais tout

le monde sait que j'ai bon cœur.

— Je peux partir tout de suite.

— Bien sûr, mais il faut régler la note. Vous avez d'autres dettes ?

— Un tas de dettes. Avec tout le monde.

— Je suis la première de la liste.

— Évidemment. Mais il vaut mieux me laisser partir.

— Vous devez d'abord payer.

— Dans ce cas je reste.

— Une semaine. Je vous laisse une semaine de délai. C'est une belle bouffée d'oxygène, une semaine. »

La semaine avait passé. Cette fois ça va mal se terminer, pensais-je, c'est évident. En me croisant, Olga me heurta avec le baluchon des draps. Imbécile, me lança-t-elle du regard.

Cela faisait deux jours que je n'arrivais pas à la croiser dans l'escalier ou dans le couloir, et je commençais à croire qu'elle boudait à cause de Giovanna. La femme de chambre du Parigi lui en avait peut-être parlé.

Giovanna avait disparu elle aussi. Peut-être parce que j'évitais le quartier et que nous arpentions la via Gramsci ou Sottoripa dans l'espoir de découvrir un visage correct et bien disposé. Or, c'était un espoir toujours déçu, on avait refusé de nous donner du travail à deux endroits. Deux endroits où il y avait toujours du travail pour tout le monde. De nous trois, Mange-Trous était celui qui se plaignait le plus. Moi, j'étais le plus faible. Mario résistait, même s'il me toisait à tout instant dans l'attente d'une réaction. Il n'y avait pas grand-chose à attendre, vraiment pas grand-chose, Mario.

XI

CE MATIN-LÀ, ASSIS DANS LE JARDIN PUBLIC de la via Adua, nous regardions les gens aller et venir au port, et les agents vêtus de vert fumer, l'air de s'ennuyer, adossés au parapet. Les maisons affichaient des couleurs claires, rongées par le vent et la lumière ; les agents en vert de la douane contemplaient comme nous les contours des collines, nets et propres.

Nous avions faim. Mange-Trous se prétendait trop faible pour travailler, il ne voulait pas se mettre au travail le ventre vide et il faillit voler son orange à un enfant qui courait dans l'herbe. Mario l'en empêcha. Oui, nous avons vraiment besoin de manger.

Il y avait les habituels vieillards des jardins publics. Certains dormaient, un journal sur la tête, sous le soleil. Assis sur la pelouse, un militaire était plongé dans les jeux d'un journal. Les voitures passaient. Les pavillons flottant sur les hampes des bateaux alignés de l'autre côté du pont, les sirènes, le ciel trop lumineux, tout tourbillonnait dans ma tête tels des feux d'artifice. C'était la faim. L'envie de fermer les yeux, de tomber dans le noir comme à l'intérieur d'un tuyau luisant, profond et bruyant qui se resserrait, l'était aussi.

J'aurais donné avec joie deux années de mon existence pour être encore attablé à l'auberge devant la salade et la viande, le bon jus dans l'assiette blanche, m'amuser comme cet après-midi-là et souffrir de nouveau.

Mange-Trous et Mario hésitaient : demander une cigarette au militaire des jeux, ou aux agents.

« Mieux vaut le militaire », déclara Mario.

Plus sympathique et surtout plus proche.

Le besoin de tabac ne me concernait pas, parce que je sentais de nouveau mon cœur s'emballer depuis quelques jours, et je n'avais pas le courage de fumer. J'étais content de cet emballement : il résolvait le problème du tabac.

Mange-Trous fumait sous l'œil vigilant de Mario. Il me lança un regard insolite tout en lui tendant la cigarette.

« J'ai connu un type qui avait des problèmes cardiaques. Il avait un cœur énorme. » Il écarta les mains. « Aussi gros qu'une boîte à chaussures.

— Et alors ? interrogeai-je.

— Et alors, il va se faire examiner un jour à l'hôpital, on lui dit

qu'on n'a jamais vu de cœur aussi gros, on lui fait signer un papier. Il devait laisser son cœur à l'hôpital contre de l'argent. »

Maintenant Mario lui prêtait attention.

« Comment s'est-il débrouillé sans cœur ? demandai-je.

— Andouille, répondit Mange-Trous. Il ne le leur a pas donné tout de suite. Les types devaient le récupérer après sa mort. Pendant ce temps, il a fait la fête avec l'argent.

— Quelles conneries ! » J'étais de plus en plus intrigué.

« Il se peut que ce soient des conneries, mais tu pourrais aller à l'hôpital te faire examiner. Si tu as un gros cœur, comme ce type, et qu'on veut te l'acheter, tu le leur vendras. Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Je n'ai pas un gros cœur. » Je m'assis plus confortablement sur le banc. Ce cœur me donnait une certaine importance ; qu'il fût gros ou pas, il suscitait les débats. « Il me fait mal mais il n'est pas gros. Il n'est d'aucune utilité à la médecine.

— On peut toujours essayer, intervint Mario.

— Quelles conneries ! Mange-Trous a un estomac où entrent grenouilles et vieille ferraille, et il ne va pas le vendre aux types des hôpitaux. »

Mange-Trous était maintenant persuadé qu'on n'achetait pas de cœurs dans les hôpitaux. Mario, en revanche, affirma :

« Vous pourriez y aller tous les deux. L'un vendra son estomac, l'autre son cœur, et nos dettes seront remboursées, Aldo et Matilde recommenceront à nous aider.

— Tu n'as qu'à vendre les tiens.

— Quelles conneries ! s'exclama à son tour Mange-Trous. Les gens ne sont pas assez idiots pour acheter des estomacs et des cœurs morts. Moi, pas question que je vende quoi que ce soit. »

J'étais content de Mange-Trous.

« C'est ridicule, dis-je.

— Sauf que personne ne rit avec le fric », répliqua Mario, résigné, les yeux rivés sur le militaire des jeux.

Celui-ci comprit aussitôt et lui tendit une autre cigarette.

« Vous n'êtes pas gentils, lança Mario en l'allumant.

— Non », répondis-je.

Je fumai une bouffée moi aussi et aidai le militaire à trouver la solution d'un jeu. Mario et Mange-Trous étaient fiers de moi qui trouvais des solutions en échange de cigarettes ; placés dans mon dos, ils me regardaient écrire sur le journal replié.

Le militaire s'en alla peu après et nous restâmes là à écouter midi sonner.

« Porter un uniforme et passer son temps appuyé contre les parapets... Ça, c'est un travail ! » s'écria Mario.

J'aurais pu parler des uniformes, mais je n'avais plus la force

d'ouvrir la bouche.

La circulation s'intensifiait, de longues files de camions, fourgons, voitures et chevaux avançaient lentement, encombrant le carrefour de l'autre côté du pont. Les tramways actionnaient leur sonnerie, mais il était difficile d'obtenir la voie libre. Mario, qui avait été chauffeur et traminot, aimait les encombrements et avait toujours son mot à dire sur les conducteurs.

Deux hommes qui avaient penché la tête à l'extérieur de voitures parallèles s'insultèrent un moment, puis un camion transportant de grands bidons rouillés les dissimula à nos yeux. Le soleil était chaud, l'ombre sèche et aride sous les maigres feuillages.

Les occupants du jardin public commençaient à se lever, les vieillards titubaient en essayant de se dégourdir les jambes. Deux militaires parvinrent à traverser la rue hérissée de voitures bariolées et s'assirent dans l'herbe devant nous. Le jardin constituait un petit cercle, vert par endroits, au milieu des bruits en mouvement. Je le voyais chanceler au soleil comme une grande feuille tombée. Je me tenais immobile, les jambes étendues, fermant les paupières pour chasser la nausée. Mange-Trous se leva.

« J'ai une idée. Allez m'attendre à l'auberge. Je me dépêche. »

Mario le regarda s'éloigner et se tourna vers moi. Nous redoutions tous deux les idées de Mange-Trous qui voulait vendre des cœurs puis y renonçait, mais nous gardâmes le silence. Il valait mieux le laisser faire : on ne savait jamais.

Le plus important, c'était de ne rien espérer. Nous nous levâmes. La taverne se trouvait derrière un immeuble tout en fenêtres et draps contre un mur humide, j'eus l'impression de flotter un long moment dans l'air avant de l'atteindre.

Assis dans la cour, près de la fontaine, nous ressemblions à deux pierres. Je sentais le soleil s'abattre sur moi en vagues solides, épaisses. Mario avait déjà l'air de dormir.

XII

MANGE-TROUS RÉAPPARUT, la chatte d'Antonio sous la veste. La chatte rousse avait coutume de dormir à midi sous la fontaine de la piazza Vacchero : l'eau retombait autour, humidifiant le mur et les pavés, et la chatte dormait au frais entre le mur et la fontaine.

C'était là que Mange-Trous l'avait capturée bien que je ne comprenne pas comment : elle était méfiante et rusée comme tous les animaux vivant dans une auberge.

Il nous la montra. Elle lançait un regard soupçonneux à la ronde en clignant ses yeux jaunes, ouvrait sa gueule rosée sans miauler et s'agrippait à la chemise de Mange-Trous, toutes griffes dehors. Je refusai de la tuer. Mario s'en empara et monta l'étrangler dans les cabinets. Il revint, l'animal sous l'aisselle, exhiba ses poignets et le dos de ses mains ensanglantées.

« Salope, vieille salope !

— J'espère qu'elle n'est pas enceinte, dit Mange-Trous. Si elle est enceinte, elle puera.

— Je la mangerai entièrement, poils compris, affirma Mario qui essuyait ses poignets avec ses paumes. Oui, je vais même manger les poils de cette salope. »

Nous traversâmes la cour et, après avoir franchi la petite porte en bois, descendîmes discrètement à la cave. Mario dépeça la chatte avec mon couteau pendant que je la tenais par les pattes arrière. Morte, elle paraissait beaucoup plus petite, et son roux moins vif, presque jaune.

Elle était maigre ; et la fourrure de son ventre était d'un blanc propre, légèrement taché par le sang qui jaillissait, épais, sous la lame. Mario jeta la tête dans un coin obscur.

Nous la rôtîmes sur des copeaux humides que Mange-Trous avait réussi à allumer après les avoir enflammés avec l'essence de ses torches. Un marin l'avait aperçu au moment où il remontait chercher l'essence, mais, par chance, n'avait rien soupçonné.

La cave était basse et fraîche, très belle. Elle contenait de la paille ainsi que du bois et des paniers vides entassés dans un coin. Du vin aussi, derrière une cloison de roseaux. Les roseaux étaient secs et utiles pour le feu, raison pour laquelle nous libérâmes le vin. Mario frotta de l'ail sur la chatte afin de lui donner de l'arôme et de dissimuler son odeur de gibier. Pendu en grosses tresses sur les barils de vin, l'ail était plutôt vieux et sec, mais il sentait encore.

Tandis que je préparais la broche avec une tige fine renforcée par une autre, verte, Mange-Trous boucha la fenêtre donnant sur la cour afin que la fumée n'éveillât pas les soupçons des aubergistes.

Mais la cave étant située à l'écart des autres, derrière un long muret sur lequel étaient alignés barils vides, corbeilles et paille pour les fiasques, nous ne risquions pas d'être remarqués.

Vers le soir, un homme descendit et fouilla longuement de l'autre côté du muret. Nous attendîmes en silence son départ. Il soupira, ramassa un objet, traînant ses souliers sur le sol en terre battue.

« C'est le vieux des filets, celui du dernier étage, murmura Mange-Trous.

— S'il nous entend, on est foutus.

— Il est sourd comme un pot.

— Qu'est-ce qu'il fiche ici ?

— Je ne sais pas. Il doit chercher un truc pour ses filets. Il répare les filets, il fabrique aussi des cordes pour les marins. Sa fille travaille au Rosita.

— C'est laquelle ?

— La grosse.

— Quelle grosse ?

— La grosse brune qui porte des chaussures en paille. Elle a les pieds plats, elle ne fait pas beaucoup d'affaires, répondit Mario.

— J'ai compris. »

Le vieillard s'en alla.

Nous mangeâmes la chatte qui était dure, sentait le gibier et l'ail utilisé en excès. Juste sous la peau, la chair était encore crue, blanche et veinée de sang, il fallait serrer les dents pour la détacher de l'os. La peau, en revanche, était brûlée.

Mario affirma que le chat cuit dans du vin et dans une sauce préparée avec son foie haché était meilleur que le lièvre : sa chair était blanche et il avait moins le goût de gibier. Les femelles étaient moins bonnes que les mâles, elles avaient un goût d'urine et d'autre chose.

« Quand elles sont enceintes, elles puent horriblement, dit Mange-Trous qui ne pensait ni au lièvre ni au foie, mais à la tête de la bête jetée par Mario. Le cerveau est très bon. Tout le monde sait que les cerveaux sont excellents. »

L'ail nous donna soif, et nous allâmes à tour de rôle nous allonger sous le bec du tonneau. Il fallait l'empoigner avec vigueur à deux mains pour le tourner et en faire jaillir le vin, qui coulait directement dans la gorge et le ventre. Nous décrétâmes que c'était du bon vin, un barbera sombre et dense qui s'entendait aussi bien avec l'esprit qu'avec l'estomac. Et puis il était parfait après la viande rôtie.

Mange-Trous disposa une couche de paille par terre et s'étendit. Nous l'imitâmes.

Dans les faibles rais de lumière, la fumée s'agitait lentement et s'immobilisait de temps à autre en petits nuages ronds. Nous dormîmes aussi. Enfin, Mario ôta le papier des fenêtres : la nuit était tombée.

Nous montâmes sur un tas de caisses vides et regardâmes la cour derrière la grille du soupirail. Des voix tombaient nettement et clairement devant nous. Des touffes d'herbe avaient poussé dans les fentes des pierres, juste derrière la grille ; une rangée de fourmis allaient et venaient de la cave à la cour en s'agrippant à l'un des montants en fer. C'étaient de petites fourmis dotées d'un abdomen rouge qu'elles soulevaient, lorsqu'on les touchait, en se hâtant, furibondes. Mange-Trous déclara que la maison en regorgeait. On voyait également des bouts de papier, des boîtes d'allumettes vides et une pierre déplacée. Poussé par le vent, un de ces bouts de papier se colla au visage de Mario, qui s'en empara et se mit à le lire. Il provenait d'un journal de sport.

Nous respirions le bon air. La fontaine où nous avons lavé la charrette gouttait doucement, créant une mare humide et sombre qui paraissait immense, vue de là où nous étions, les yeux à fleur de terre. Mange-Trous affirma que c'était une excellente fontaine.

Une balle rouge et bleue rebondit deux fois devant nous, bientôt poursuivie par les jambes d'un gamin, des jambes courtes et sales. D'autres jambes se détachaient du fond de la cour. Plus loin retentissaient des cris d'enfants.

Aidé de Mario, j'ôtai une caisse. Mange-Trous s'était de nouveau allongé pour contempler la fumée et dormir. Mario le rejoignit, et je remontai sur le tas. C'est alors que je levai la tête et vis le ciel.

Jamais il ne m'était apparu aussi sombre et lointain au-delà du carré que formait la corniche. Je le contemplai jusqu'à l'arrivée d'une fille qui tenait une bouteille de lait entre deux doigts. Elle avait les jambes nues et une robe un peu ouverte sur les genoux, si bien qu'on pouvait entrevoir ses cuisses. Bien qu'étendus, Mange-Trous et Mario les entrevirent également et affirmèrent qu'elle avait de belles jambes.

« Pas autant que Giovanna, décréta Mario.

— Je ne suis pas d'accord, dit Mange-Trous. Je vois ces jambes tous les jours et je t'assure qu'elles sont cent fois plus belles. »

Les jambes de la fille étaient censées accroître son prestige : il était de cette cour et habitué aux choses de cette cour – fontaine, fourmis, jambes –, aussi gardâmes-nous le silence même si Mario avait raison. Satisfait, Mange-Trous dit qu'il n'avait pas peur : les aubergistes ne venaient jamais tirer de vin à la cave, ils avaient des dames-jeannes au rez-de-chaussée qui suffisaient pour toute l'année. Cette réflexion augmenta le prestige de la cour davantage que les jambes, et j'envisageai de quitter l'hôtel pour m'installer dans le dortoir de

Mange-Trous, une fois la note payée.

Nous continuâmes de boire jusqu'à ce que la faim nous reprît. Mario arpentait la cave et je craignais qu'il n'eût envie de chanter, tant il était ivre. Une faible lumière filtrait à travers la fenêtre, de même qu'un air lisse et propre.

Les jambes d'un vieillard passèrent ; puis se présenta le museau d'un chien qui renifla un moment la grille ; de nouveau, les jambes du vieillard.

On entendait parler à travers les fenêtres : il faisait presque nuit et les voix s'échappaient des balcons, ainsi que les appels des femmes. Les draps étendus dans la cour remuèrent doucement, se glissant dans une fenêtre invisible ; une fille les repliait sur la table de cuisine, un pan sous le menton, comme le font toutes les femmes. Une bonne odeur de potage flottait dans l'air, et les voix des hommes dans la lumière du rez-de-chaussée où se trouvait la salle à manger de l'auberge gagnaient en intensité.

Le bruit des assiettes et les voix, ajoutés à l'odeur du potage, du poisson, à l'odeur qui se dégage avant la nuit quand on prépare le dîner, soulignaient ma faim, et Mange-Trous s'agita sur la paille.

Mario se tournait et se retournait. Il heurta une fiasque, et une grosse affiche tomba à ses pieds.

« Pour l'humidité », dit-il.

Il posa l'affiche par terre, près de Mange-Trous, et se coucha dessus. Dans le blanc sale du papier, on pouvait encore lire l'inscription « *Premières places* ». Sans la faim, nous aurions été assez heureux. Je m'allongeai une nouvelle fois sous le tonneau, mais le vin commençait à danser dans mon estomac en produisant des gargouillements froids : j'avais vraiment besoin de me mettre un morceau sous la dent. Mais il était impossible de partir à la recherche d'un dîner, à cause du vin qu'aucun de nous n'avait envie d'abandonner et par peur de trouver la porte close au retour, aussi Mario demanda-t-il à Mange-Trous de monter et de rapporter le seau des grenouilles dont il se servait pour ses spectacles.

« Hors de question, répondit Mange-Trous en s'asseyant.

— Les grenouilles sont comestibles, objectai-je. Elles sont excellentes. Mon grand-père les préparait avec des œufs.

— Je me fous de ton grand-père.

— Bon, mais va chercher les grenouilles, dit Mario.

— Oui, oui, renchéris-je, ce ne sont que des grenouilles.

— Elles sont vraiment comestibles ?

— Et comment ! On va te montrer. »

Il revint avec son seau pendant que nous surveillions la cour depuis la cave. Personne ne le vit traverser ni franchir la porte.

« Tu aurais pu changer l'eau, lâcha Mario.

— Les grenouilles ne sont pas sales », protesta Mange-Trous.

Mario obtura une nouvelle fois la fenêtre avec du papier et, tandis que j'allumais, entreprit de dépecer les grenouilles : il maniait le couteau de bas en haut, d'une main rapide, aidé par Mange-Trous, la tête penchée comme s'il voulait se cacher.

« Pour sûr, on boit mieux avec quelque chose dans le ventre », dis-je. Le bois brûlait facilement.

« Certaines personnes n'arrivent pas à manger quand elles boivent. Je me demande comment elles font, lança Mario.

— Ces types-là se saoulent en un rien de temps.

— Pas toujours. Parfois ils boivent plus que ceux qui mangent. Mais ils n'en tirent pas de grande satisfaction.

— Parce que le vin atterrit mieux et prend forme », expliquai-je.

Les grenouilles bouillaient dans le seau. Mario agitait l'affiche « *Premières places* » au-dessus des flammes.

Nous entendîmes l'aubergiste fermer la porte du dessus et nous nous résignâmes à boire jusqu'au matin, puisqu'il n'était plus question de sortir. Nous mangeâmes les grenouilles, de vieilles grenouilles osseuses mais, par chance, nombreuses. Nous jetions les os sur la paille d'une fiasque où se trouvaient déjà ceux de la chatte. Mario avait tendu la peau sur une croix en roseaux pour la faire sécher. Nous pourrions ainsi la vendre.

Il fallait puiser rapidement les grenouilles dans le seau : elles flottaient dans l'eau brûlante, recroquevillées et plissées sous l'effet de la chaleur, se heurtant à la surface. La chair était tendre, mais elle n'avait aucun goût, et les petits os pointus vous remplissaient la bouche.

« D'après mon père, elles sont bonnes avec des asperges.

— Pour sûr ! Mais pas celles-ci, dis-je. Celles-ci ne sont pas des grenouilles à servir aux amis. »

Mange-Trous continuait de manger tête basse et en hâte comme s'il devait partir sans tarder. Je ne savais plus si j'avais faim ou pas. En attendant, il n'y avait plus de grenouilles et je me sentis bêtement repu. Cela favoriserait toutefois le vin.

Mange-Trous avait l'air triste, et Mario comprit. Nous tentâmes de le consoler en lui promettant une abondante pêche de grenouilles plus jeunes et moins maigres. C'était ce qu'il souhaitait, et il se ressaisit, heureux de nous avoir nourris. Mario et moi étions gais, nous aussi, et nous nous allongeâmes l'un après l'autre pour boire. Le vin rectifiait à chaque gorgée ce stupide plein de chair molle et blanche. J'arrivai même à rouler une cigarette avec de la poussière de tabac que j'avais dans les poches et un peu de papier journal. En fumant, je me sentais bien ; le seul problème, c'était qu'on ne pouvait pas chanter, et quand on ne chante pas en buvant, le vin ne descend pas comme il se doit.

Nous débouchâmes la fenêtre en pleine nuit.

Nous nous endormîmes l'un sur l'autre. L'affiche des premières places servait de matelas à Mange-Trous : je la lui ôtai et en fis un oreiller. Dans le silence, la cave se remplissait de crissements, de bruits de bois et de paille sèche tressée autour des fiasques. L'odeur du vin et de l'humidité flottait lentement dans le noir. Sous notre dos, la terre était mouillée et rugueuse, et la paille froide sur la terre. Mais cette fraîcheur n'était pas déplaisante. Je m'endormis sur cette pensée, après m'être dit que j'étais saoul.

XIII

JE FUS RÉVEILLÉ PAR LES MOUVEMENTS de Mange-Trous. Je m'approchai du soupirail : la nuit était avancée.

Je levai les yeux et vis la lune, une petite lune gracile sur la pointe de la corniche. J'étais encore ivre et je dis salut la lune, salut la cour, salut la nuit. Cela faisait longtemps que je n'avais pas vu la lune – c'est tout du moins ce qui me semblait –, et je la regardai descendre derrière le mur sans cesser de diffuser de la lumière. En la regardant, je pensais à des choses auxquelles je n'aurais jamais dû penser à cet endroit – devant un soupirail de cave –, en proie à l'ivresse, l'estomac rempli de chat et de grenouilles.

La cour était sombre. Les volets ouverts montraient le vide noir des fenêtres ; à l'intérieur, des gens dormaient dans des draps blancs et sur des oreillers, se retournaient, faisaient l'amour, ou bien réfléchissaient, confortablement étendus. Oui, la nuit était avancée.

Un homme et une femme passèrent en riant. Je m'efforçai de les distinguer. En vain : ils rasaient le mur.

Leurs voix fortes et gaies me parvinrent encore tandis qu'ils gravissaient l'escalier, puis elles disparurent.

Non, je ne devais pas penser à ces choses-là, sous ce soupirail, à l'heure qu'il était. Je devais sortir et y penser dehors, y penser correctement, si je n'arrivais pas à les chasser. Mais pourquoi les chasser puisqu'elles étaient là, oui, puisqu'elles étaient là en files précises et claires pourquoi ne pas les peser les unes après les autres, comme le café ? J'avais eu raison au café, il ne fallait pas l'oublier.

Il fallait que j'abandonne cette cave, ce qui avait constitué le bonheur, cet endroit, tous les endroits de ce genre. Il fallait que je sorte et emporte tout, rende tout cela nécessaire.

Je me demandai si c'était possible et me répondis par l'affirmative, je me demandai si j'en avais envie et me dis non, pas envie, aucune envie.

Mais c'était une envie à attendre, je le sentais, de même que j'avais attendu la nausée qui avait effacé la peur, et les coups qui avaient effacé la nausée.

Donc pas envie, maintenant, et sans doute pas le lendemain. Il était possible que cette envie ne me saisisse jamais, et malgré tout je devais agir, sortir et, peut-être pour la première fois, faire quelque chose. Pas de manière sentimentale ou par lubie, juste pour ne plus avoir faim,

pour être une bonne tête parmi les autres, pas une tête à reconnaître.

Ces pensées n'avaient rien d'agréable. Je me dis que la faute incombait aux grenouilles, trop de grenouilles sans sel, mon Dieu, jamais plus de grenouilles sans sel, jamais plus de grenouilles.

Je songeais aux grenouilles quand m'apparurent brusquement les livres sur ma table de nuit, d'autres livres abandonnés dans d'autres chambres abandonnées, ainsi que les images sur les murs, les photos, saint Georges. Le reste aussi m'apparut – le lit, l'armoire sans porte. Mais en cet instant c'étaient les livres, ces livres dignes et sérieux qui m'inquiétaient.

Je me dis je me fiche des livres, et c'était vrai, cependant ils continuaient de m'inquiéter. Je savais qu'ils dissimulaient des visages et des choses plus importantes, qu'ils dissimulaient mon père et ma mère entre leurs pages, telle une feuille morte ; on tourne la page, une autre page, et voici une feuille morte, d'où vient-elle ? Depuis quand est-elle là ? Une feuille morte, c'était ma mère, c'était une femme sans importance mais qui m'attendait sans doute. Et si elle ne m'attend pas... Si je pouvais en être certain... Peut-être m'attend-elle... Elle s'active et m'attend. Les livres dissimulaient aussi un travail et d'autres vies possibles. Un travail. Quel travail ? Écrire. Mais non, tu l'as déjà envisagé plusieurs fois pendant deux ou trois minutes, tu ne sais pas écrire. Tu sais penser et faire tout ce qu'il faut pour écrire, mais tu ne sais pas écrire.

Je m'enjoignis de ne pas y penser, de ne pas penser à ma mère, au travail, à l'avenir. Saleté d'avenir, je suis ici et je me fous de toi, tu ne peux pas imaginer combien je m'en fous : tout ce qui a existé, le vert, l'eau, demain un baiser et même moi, tout ça, c'est l'avenir.

Mais devoir me le dire là, derrière le soupirail, me pesait. Cela me pesait autant qu'un ami mort qu'on soutient, les mains sous ses aisselles.

Alors, debout sur un tas de caisses, ivre mais peut-être pas tant que ça, ou peut-être plus qu'avant, le sommeil coincé dans la gorge telle une mauvaise bouchée, contre la vitre de la cave, je fondis en larmes. En ce mois de mai, dans la nuit et le silence, je me traitai d'imbécile et d'autres noms encore, devinant que l'heure venait de sonner, l'heure de risquer un si long bonheur.

Je pleurai longuement, puis je m'aperçus que je pleurais trop et cela me sembla indécent. J'arrêtai. Seuls demeurèrent mon souffle qui se brisait dans ma poitrine et un froid léger grimpant le long de mes jambes.

XIV

JE SAVAIS QUE FRANCESCO CHERCHAIT DES HOMMES depuis plusieurs jours. Francesco S. était petit, blond, âgé de cinquante ans ; cela faisait longtemps que sa femme l'avait quitté, et avec lui le domicile et les chats. Petite et teinte, elle offrait maintenant au coin de la via delle Fontane des cigarettes et autre chose. Cette autre chose était peu appréciée.

Tout le monde l'appelait le cornard. Pour supporter ce surnom, il avait dû se chercher d'autres motifs de dignité, il les avait trouvés et il les défendait comme des bijoux. Vêtu de gris, toujours cravaté et muni d'une canne, il exerçait le métier de contrebandier depuis le départ de sa femme, après avoir été caissier dans une banque.

Tout le monde le savait et l'on savait également qu'il était un excellent joueur de billard.

Plutôt antipathique, il s'était révélé aussi nécessaire au quartier que la fontaine de la piazza Vacchero ou que Matilde, la fille des fèves, à cause des cigarettes. Il régnait sur les cigarettes et, par conséquent, sur les nombreux individus qui stationnaient devant les portes, tenant à la main des paquets à moitié ouverts, des briquets sans tampon officiel et du tabac blond en longues rangées dans des emballages de cellophane.

D'après Luigi, le Catanais, je pouvais le trouver au Rosita à l'heure qu'il était. De fait, il y buvait un café. Il me jeta un coup d'œil pardessus sa tasse.

« Alors ?

— Je cherche du boulot.

— Et tu viens m'en demander ?

— Oui, il paraît que tu me cherches.

— Tu sais pourquoi ?

— Je sais juste que tu cherches des hommes. C'est vrai ?

— Bien, je cherche des hommes. Reste à savoir si je les trouve.

— Je suis là.

— C'est ce que je vois. Reste à savoir si ce sont des hommes.

— Je t'écoute.

— Mais oui. Parles-en à Luigi. Dis-lui que tu m'as vu. »

Il tira de sa poche un journal et détourna les yeux. C'était, pour lui, une marque de dignité.

« Naturellement, tu ne m'offres pas de café.

— Naturellement », répondit-il.

Luigi était à la brasserie et jouait aux dés avec Aldo. Aldo gagnait, et Luigi adopta un air agacé quand je lui fis signe de sortir.

Il m'apprit ensuite qu'un chargement de cigarettes attendait au large. Un chalutier portugais ou espagnol, soixante-quinze caisses de cigarettes.

C'était un boulot dangereux : le chalutier attendait depuis trois soirs les barques au large, mais elles n'avaient pu l'approcher à cause des vedettes des douanes. Informée, la police avait arrêté une barque la veille au soir et tiré sur le chalutier qui avait réussi à se réfugier en dehors des eaux territoriales. Deux vedettes le premier soir, trois le deuxième, et ils avaient tiré, dit Luigi en soupirant. C'était un beau chargement.

Une dernière tentative aurait lieu le lendemain soir. Après quoi le chalutier prendrait le large, il irait à Livourne, à Naples ou on ne savait où. Luigi ajouta que l'embarcation restait au large, le long des rochers de la riviéra, jusqu'au cœur de la nuit. Lui-même ne connaissait pas le lieu précis du rendez-vous, seul Francesco le connaissait, ayant communiqué avec l'équipage du chalutier grâce à une radio émettrice. Je compris que ce boulot devait vraiment être dangereux si l'on m'intégrait aussitôt dans le groupe. Il y avait de nombreux contrebandiers, et si l'on faisait maintenant appel à moi c'était pour leur éviter d'être arrêtés. Ils avaient tous eu affaire aux agents de la douane, et les revoir ne serait nullement agréable. Ils avaient une famille, ils ne craignaient pas le danger, mais ils entendaient gagner de l'argent sans avoir à courir trop de risques. Ils préféraient attendre un chargement plus facile. Francesco le leur avait suggéré, au dire de Luigi.

Nous nous tenions au coin d'une ruelle et de la via Gramsci, Luigi chuchotait en regardant les gens se hâter.

Des vieillards étaient assis en rang d'oignons sur un tas de briques fraîches, ils contemplaient la circulation et la mer découpée en bandes aux coins des immeubles. Nous nous entendîmes pour le lendemain soir et je demandai à Luigi s'il avait besoin d'un autre homme. Comme il acquiesçait, je lui proposai Mario. Il refusa. Francesco n'aimait pas Mario, expliqua-t-il, et Mange-Trous était capable de tout raconter, y compris aux chiens.

« Mieux vaut un gars de moins. » Et il me fit un clin d'œil.

« Combien ? »

— Le cornard te le dira demain.

— Donne-moi une idée de la somme pour que je puisse me rendre compte. »

Il me dévisagea, et je devinai qu'il m'évaluait. Peut-être avais-je eu tort de le croire stupide, peut-être ne l'était-il pas dans certains domaines – celui-ci, par exemple.

« Ben, entre quarante et cinquante », répondit-il en se caressant le menton.

C'était une très grosse somme pour moi, cinquante billets de mille avec un élastique, et j'accomplis un effort pour garder mon calme.

Je promis que je serais ponctuel, à huit heures du soir, à la hauteur du quai des yachts, sur l'autoroute.

« Tu es assez dégourdi », constata-t-il avec un sourire.

Il était important que je le paraisse en cet instant, et je lui rendis son sourire. Mais je pensais à l'œil jaune et gris après le soir des coups. Nous venions de nous quitter quand une question me traversa l'esprit : que se passerait-il en cas d'échec ou si j'étais arrêté par la douane ? Je le rejoignis.

« On te paiera l'amende et tu ne diras pas un mot, naturellement. » Il riait.

« Oui, mais qu'est-ce que je gagnerai ?

— Rien. Ne fais pas l'enfant. » Il riait doucement en montrant ses dents. Je pensai encore une fois à l'œil jaune et gris, mais c'était le sien.

« Pas question, dis-je. Vous autres, vous êtes du métier. Vous vous referez vite. C'est le métier. Pas moi. Moi, je dois gagner de l'argent, que les choses se passent bien ou mal, sinon ce n'est pas une affaire. Je me fous des cigarettes.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il, l'air soupçonneux.

— Qu'est-ce que vous m'offrez ? »

J'avais compris qu'ils avaient peu d'hommes, qu'ils seraient venus me chercher de toute façon, et j'aurais peut-être dû insister pour Mario. J'avais également compris que Luigi était le bras droit de Francesco. J'avais été stupide, voilà la vérité, ils m'avaient embobiné comme un gamin, et j'avais même failli les remercier.

« Cinq, dit-il.

— Vingt. »

Il continuait de me dévisager, les paupières plissées. « Pas question. Cinq. Peut-être. C'est difficile, mais je peux en parler au cornard. Malgré tout, c'est difficile.

— Vous êtes terriblement fauchés.

— Non. Mais, comprends-le, si on ne gagne pas un sou, le cornard devra te payer de sa poche.

— Il est bourré aux as.

— C'est faux.

— Il est bourré aux as, tout le monde le sait. Sinon, avec quoi paierait-il les amendes ? Et toi aussi tu l'es.

— Ne joue pas au plus malin.

— Si tout va bien, on aura cinquante gros billets, et lui des millions.

— Je t'ai dit de ne pas jouer au plus malin.

— Tout le monde le sait, Luigi. Tu serais idiot de te vexer.

— Bon. Je lui parlerai de ces cinq billets.

— Je veux qu'ils soient garantis. Pour moi, ce doit être une affaire. Les cigarettes n'ont rien à voir là-dedans.

— Je sais. D'accord. »

Je savais ce qu'il pensait. Il pensait qu'il était bon de se montrer généreux avec le gamin la première fois. Je lui serais utile plus tard, voilà ce qu'il pensait.

« D'accord, répéta-t-il. J'en réponds. »

Mais il était persuadé de réussir son coup, m'avoua-t-il. Ce serait un soir de répit, les douaniers croiraient le chalutier ailleurs. Surtout, le plan de Francesco éloignait le point de rencontre des lieux habituels. C'était un excellent plan, un plan transmis par la radio le matin.

Je m'abstins de lui réclamer des détails : il ne me les aurait pas donnés. Et puis, les connaître n'avait aucune importance pour moi à ce stade de l'affaire.

Nous nous séparâmes. Je me sentais renfermé et calme, comme après l'enterrement d'un être cher. Un enterrement sous la pluie auquel tout le monde assiste, triste et calme.

Je regagnai l'hôtel, fatigué. Je m'enfermai dans la chambre, me déshabillai et me couchai.

LE SOLEIL ENTRAIT PAR LA FENÊTRE et tapait sur l'armoire. Un vrombissement de moteur s'échappait du vicolo del Leone, pénombre d'un mètre de largeur entre la fenêtre et le mur d'en face. Une moto, pensai-je. Aujourd'hui non plus je ne mangerais pas. J'allumai la cigarette que Luigi m'avait offerte. En rentrant je n'avais croisé ni Mario ni Mange-Trous, ce dont j'étais satisfait. Il ne fallait pas qu'ils apprennent l'affaire des cigarettes. Alors que nous nous étions séparés à l'extérieur de la cave, encore endormis, je ne pensais qu'à sortir, à m'en sortir, à agir. Personne ne nous avait vus dans la cour ; deux voix se disputaient sous les toits. Mange-Trous avait regagné sa chambre ; moi, j'avais quitté Mario et la peau de la chatte devant la porte d'entrée.

Maintenant j'avais faim et j'essayais de ne pas y songer ; je cherchais le sommeil dans mon oreiller, mais le sommeil s'arrêtait à la hauteur de mes jambes, où il était doux et reposant.

Olga frappa doucement à la porte. Je m'abstins de répondre, lui laissant croire que je dormais, et ses chaussures s'éloignèrent dans un couinement. C'étaient des chaussures de gymnastique à semelles en caoutchouc. Leur bruit cessa bientôt, signe qu'elle avait tourné au coin de l'escalier.

Je songeai que la solitude, la faim et la perspective du rendez-vous allaient me rendre fou ; pourtant, je devais me persuader qu'il était agréable de gagner le quai des yachts et de transporter des cigarettes, oui, agréable et utile pour m'en sortir, me sortir d'affaire.

Et une fois sorti d'affaire ? N'y pense pas, on verra, pense à l'argent, à ce à quoi l'argent sert, me dis-je. Mais cela faisait trop de pensées liées les unes aux autres, et je n'arrivais pas à en choisir une, à la suivre jusqu'au bout.

C'est alors que pénétrèrent dans ma chambre tous les gens que je connaissais, la patronne de l'hôtel et Antonio, ma mère, Matilde avec son tablier, Giovanna, Mario, le petit carabinier muni de ses mystérieux galons et tous les autres. Ils y pénétrèrent et se placèrent çà et là dans la pièce, sur les meubles et la glace, Antonio sur le bord du lavabo. Le regard fixé sur moi, ils avaient tous des exigences : que je fusse différent, non plus heureux, mais comme convaincu et converti à une religion stupide qui ne m'intéressait pas. Je savais que cette religion était inutile, bête, nécessaire, et qu'elle ne suscitait en

moi qu'une faible curiosité, que je n'étais plus aussi heureux qu'autrefois, cet autrefois que constituaient les jours d'hier.

Malgré tout, je promis, je leur expliquai que c'était la raison pour laquelle je mènerais cette affaire des cigarettes : pour être tranquille et pouvoir me rendre dans une autre ville où je me présenterais avec une autre tête, où je lirais, marcherais, écrirais de gentilles lettres sincères à mon père et à ma mère, où je me trouverais une Giovanna pour les nuits, une belle et élégante Giovanna.

Je serais identique à moi-même, mais au milieu des autres, et personne ne serait surpris de me voir. C'est tout ce que j'avais à faire. J'y réfléchissais en attendant le sommeil quand Olga frappa de nouveau. J'ouvris sans m'inquiéter, le bras tendu au-dessus de la table de nuit.

Elle entra. Elle m'apportait du pain et du jambon enveloppé dans du papier huilé.

« Tiens. Je savais que tu étais au lit à cause de ça.

— Pour le jambon ?

— Tu m'attendais, non ? Tu nous attendais, le jambon et moi. »

Elle souriait. Elle était belle lorsqu'elle souriait, pensai-je comme toujours.

« Je t'attendais vraiment ?

— Bien sûr. Tu peux bien me le dire. »

Elle referma la porte et s'assit sur la table.

Elle balançait les jambes, les yeux fixés sur moi. Je m'aperçus qu'elle avait changé de chaussures : elle arborait une paire d'escarpins en vernis noir qui lui faisaient les jambes lisses.

Tandis que je froissais le papier du jambon, elle alla remplir mon verre au lavabo. Un moment, j'eus l'impression d'avoir été malade et d'avoir tout résolu. J'étais en voie de guérison, il fallait juste que je patiente, couché. Olga était l'infirmière qui me souriait et qui remplissait mon verre d'eau. Je lui lançai la boule de papier, mais elle secoua la tête et l'esquiva sans rire.

Près du lit, elle me tendait le verre. Je lui caressai la cuisse.

« Arrête », dit-elle calmement, mais ma main se glissa sous sa robe, sur sa peau lisse et chaude. J'étais cette main. En levant la tête, je pouvais voir Olga au-dessus de moi. Elle me regardait sans plus sourire et je me demandai à quoi ses yeux sérieux pensaient. Pourvu qu'ils ne pensent pas, me dis-je. Je bus. L'eau était froide, infecte après le pain et le jambon.

Olga posa le verre sur la table de nuit et resta plantée là, dans son uniforme noir, luisant, dans son tablier blanc très propre qui sentait la lessive et le savon.

« Enlève ce tablier. »

Elle ôta son tablier sans que je cesse de lui caresser la jambe, puis se

mit à déboutonner son uniforme. Elle le déboutonnait lentement d'une main, le bras pendant le long du corps. Je l'attendais, j'avais le cœur battant à force de la voir si grande, immobile et calme.

Maintenant elle était en sous-vêtements, les bras blancs. Elle enleva ses chaussures en secouant les pieds, tenta de tourner la clef dans la serrure et s'aperçut que la porte était déjà verrouillée. Tout sourires, elle se glissa entre les draps. Je l'étreignis et fondis en larmes contre sa combinaison rose pâle. Je voyais ce rose, l'épaule et l'oreiller derrière l'épaule ; le lit bougeait un peu et je pleurais.

Je ne savais pas si j'étais heureux ou désespéré, peut-être étais-je heureux, désespéré et encore autre chose, trop de choses.

Quand j'eus terminé, elle ôta sa combinaison. Elle s'agita un peu, poussant du pied les sous-vêtements au fond du lit, puis se serra contre moi.

Elle était tiède et fraîche – fraîche aux genoux, très chaude ailleurs –, je tremblais un peu au contact de sa chaleur et de sa fraîcheur.

Elle avait les paupières baissées, et je lui caressais les seins, tendres et agréables. Soudain j'eus la sensation de l'aimer. Alors je l'aimai davantage, d'un amour rapide et furieux qui me parcourait tout entier.

Elle passa sa jambe en travers de mon ventre, et je fus ébloui, comme aveugle : je ne vis plus que de l'obscurité, veinée d'éclairs d'une obscurité encore plus rouge. Dressé sur mes genoux, je frappai du poing sa poitrine, ses épaules, sa gorge, de nouveau son visage, encore son visage, de plus en plus fort, tout en lui pressant le sein de l'autre main.

Elle mordait l'oreiller puis ma main qui s'abattait sur elle, gémissait sous mes coups, pressait mes côtés de ses genoux levés avant de les baisser brusquement et de raidir les jambes. Au lieu de se protéger, elle se contentait d'immobiliser une de mes mains sur son ventre, ainsi que mon bras tendu et fort, ma main ouverte, mes ongles féroces sur sa peau, tandis que je la frappais de l'autre parce qu'elle était nue et qu'elle ne s'était pas fait prier, qu'elle s'était tout de suite déshabillée, qu'elle en avait déjà l'intention dans l'escalier, depuis le moment où elle était allée acheter du jambon et, plus tôt encore, depuis qu'elle avait envisagé d'en acheter. Parce que, tout en sachant que c'était inutile, elle faisait ça toutes les nuits avec n'importe qui même si ce n'était pas forcément de cette manière ; je la frappais parce qu'elle ne pleurerait pas, parce que mes pleurs à moi ne l'avaient pas surprise : elle avait juste attendu, petite, lisse, nue et tranquille.

Je la frappais parce que les bruits de l'extérieur retentissaient, violents, précis, dans mon cœur et ma nuque, que la lumière était dense, omniprésente ; je la battais, battais le reste du monde, pères, mères, frères, parents, amis, ceux qui ne m'avaient jamais rien fait

mais qui étaient toujours là, Giovanna, cette putain qui m'avait rejeté car j'étais pauvre quoique gentil, Mario et tous ceux qui ne m'autorisaient pas à être pauvre et heureux, endetté et paresseux ; je la frappais parce que j'en avais envie. Je continuai de la frapper, de lui dire putain, mon amour, Olga, jusqu'à ce que mon bras me pèse.

Et mon bras me pesa de plus en plus vite. Bientôt je vis le nez d'Olga saigner et ses gencives rougir. Elle m'attira par les épaules et j'enfonçai la tête dans l'oreiller, dans l'oreiller blanc. Quelque chose se dénoua en moi, lève les genoux, lève-les, lève-les, comme ça, encore, oui, que de lumière, que de lumière, l'oreiller blanc et la tête de lit qui bouge, quelle saloperie, qui tombe, bouillonne, bouillonne puis s'arrête, les cheveux dans les yeux, appelle-moi mon amour, oui Olga, appelle-moi, oui Olga, tout s'écroule, tout ce qui s'est passé, non, pas encore, « dis-moi que je suis belle, dis-le-moi », oui, oui, je suis fatiguée, non tu n'es pas fatiguée, encore, encore, « dis-moi que je suis très belle », oui, plus vite, plus vite, trop vite, trop, puis un grand ordre, un ordre gigantesque et propre.

« Pourquoi tu ne m'épouses pas ? » Elle parlait tout bas à mon oreille, tandis que pénétraient par la fenêtre les bruits de la ruelle et les voix, surtout celle de la vendeuse de journaux ; le soleil s'était posé sur le lavabo, le rendant plus blanc, éclatant. « On sera bien ensemble. Je travaille. Je te trouverai un boulot. Tu es doué quand tu n'as plus rien. » Je regardais sa gorge rouge ainsi que les marques de doigts et d'ongles sur sa poitrine. Facile de ne rien avoir, pensai-je, bon, maintenant c'est facile, maintenant que tout est réglé. Elle me caressait les mains gentiment, peut-être m'aimait-elle un peu parce que j'avais des dettes, avais pleuré, avais eu besoin de la frapper, parce que cela ne lui avait pas déplu. « Tu pourrais te promener et faire ce qui te plaît. Évite juste de me cocufier. Tu ne me cocufierais pas, hein ? »

Bien sûr que non, bien sûr que non : je ne savais que répondre, je n'avais aucune raison de dire non, un non aurait été stupide, d'autant plus que je ne le pensais pas, un oui aussi, mais un peu moins. Je gardai le silence.

J'avais envie de fumer, je continuais de lui caresser le cou et la nuque, d'embrasser son cou, sa nuque, ses épaules.

« Si tu ne veux pas m'épouser, on peut quand même vivre ensemble. » Elle avait renversé sa tête en arrière. « Je ne veux pas que tu m'épouses si tu n'en as pas envie.

— Si on était ensemble, je t'épouserais. Tu aimerais que je t'épouse ?

— Pas toi ?

— Pour moi, c'est pareil si on vit ensemble. »

La moto vrombit davantage, démarra, et les pétarades s'éloignèrent. La vendeuse de journaux clamait les nouvelles du soir et le nom du cycliste qui avait gagné la course.

Au diable le cycliste, les cyclistes, la charrette. Aldo, les bières ! Je caressais le cou d'Olga qui respirait tout près de moi, les yeux fermés.

Il me paraissait impossible que tout fût de nouveau comme avant, avant mes cinq minutes et celles d'Olga ; pourtant il en était ainsi, rien ne s'était produit ni n'avait changé, les choses m'avaient attendu au tournant, je ne m'étais absenté que cinq minutes. Voilà ce dont on dispose : cinq minutes le jour ou la nuit, et pas tous les jours, cinq minutes pour s'absenter et rien d'autre.

Mais j'étais bien. Une sonnerie retentissait dans le couloir.

« Je me demande depuis combien de temps ça sonne, dit Olga, les paupières toujours closes.

— Que ça sonne ! » Nous avons prononcé ces mots ensemble et nous éclatâmes de rire. Olga me serrait contre elle. Au bout d'un moment, elle voulut se lever. Elle s'habilla.

Elle se lava en gémissant tout doucement sous l'eau et me jeta un coup d'œil entre les plis de la serviette, les cheveux dans ses yeux un peu rieurs.

Je pris une cigarette dans la poche de son tablier, que j'avais ramassé tandis qu'elle cherchait quelque chose sous les draps, au pied du lit. En la voyant agenouillée je pensai à ce qui s'était passé, et mon désir se réveilla.

Elle refusa, les yeux rieurs, contents. Elle était contente de me voir couché et de m'entendre lui dire de se déshabiller, de revenir au lit.

« Juste un peu.

— Je ne peux pas. »

Elle ne pouvait pas et elle reboutonnait son uniforme. Elle remonta les draps. Soudain je me crus de nouveau malade.

« Salut ! lança-t-elle en se recoiffant.

— Salut. » Elle pressa mon nez du bout du doigt puis sortit, son tablier blanc sous le bras. Salut, Olga.

XVI

NOUS ÉTIONS COUCHÉS DANS LES VIEILLES BARQUES. Mange-Trous et Mario dormaient. Incapable de trouver le sommeil, je contemplais le ciel foncé et les étoiles nettes, immobiles, au-dessus de la corniche. La patronne de l'auberge nous avait loué des couvertures, après le spectacle de Mange-Trous sur la place de Sturla suivi d'un dîner composé de pain et de haricots en grains. Au cœur de la nuit la cour regorgeait d'obscurité, le silence n'était interrompu que par les bruissements des chats et les quelques mouvements des barques que les copains faisaient tanguer dans leur sommeil. Derrière les maisons, la mer produisait des sons longs puis brisés, tel un vieux cheval malade.

Dans l'après-midi, Mange-Trous repartit dormir dans la barque. Mario et moi allâmes sur la plage de sable chaud, où les cailloux étaient lisses et tièdes le long de l'eau. Peu de monde, quelques parasols bariolés, quelques enfants, un bateau au large. Nous nous baignâmes puis traversâmes l'autoroute et montâmes vers les collines, munis d'une fiasque de vin et de pain. Je me promis de boire peu : j'étais si faible que je m'enivrerais très vite et pourrais dire adieu à mon affaire avec Francesco. Nous dépassâmes une carrière de pierres et une longue file de femmes descendant en ville : des paniers et des cuvettes sur la tête, elles marchaient, droites et silencieuses au bord de la route, soulevant de petits nuages de poussière qui recouvraient leurs pieds nus d'un voile gris.

Le bruit d'un train retentit. En nous retournant, nous découvrîmes un paquebot qui voguait vers l'est sur une mer semblable à du papier gris et, plus près de nous, les routes étroites sur lesquelles les voitures roulaient et les gens marchaient, pareils à de petits points noirs.

Nous poursuivîmes notre ascension vers la verdure qui apparaissait entre d'immenses et rares maisons tout en fenêtres et balcons. Il y avait aussi des villas dotées de grandes grilles, des arbustes grimpants, des roses formant des taches derrière les murs et les grilles.

Après avoir atteint le sommet de la colline où se dressaient des villas silencieuses, nous nous allongeâmes, fatigués, le long du fossé. De là, les flancs des collines plantés de bosquets étaient invisibles, tout comme le vert foncé qu'entachaient le sable blanc et les virages.

Il y avait de la poussière, on entendait encore les voitures passer et changer de vitesse. J'aurais aimé continuer dans la verdure, mais

Mario refusa. La poussière se voyait peu dans l'herbe haute ; dans l'herbe et le fossé, les fleurs étaient brillantes, jaunes et belles.

Nous avalâmes quelques gorgées. Tandis que j'étendais les jambes pour mieux me reposer, Mario se dressa sur le coude.

« Il se peut que je m'en aille.

— Oui. » Je regrettai qu'il dît ce genre de choses en cet instant.

« Moi aussi, peut-être.

— Vraiment ? »

Il ne me croyait pas. Il pensait que je signifiais par là que je pouvais partir également si l'envie m'en prenait. Cela me désola et je lui parlai de Francesco, de la soirée.

« Ne fais pas ça, déclara-t-il. Trop dangereux.

— On a une tonne de dettes. Sans compter celles que j'ai envers la patronne de l'hôtel et Olga.

— Oui, mais ne fais pas ça.

— Bon sang, on ne peut tout de même pas continuer ainsi !

— N'y pense pas. Ne pense pas à aller de l'avant. Ton affaire avec Francesco est dangereuse.

— Je n'ai rien à perdre.

— Jamais rien eu à perdre.

— Jamais rien eu à perdre et jamais pris de risques pour gagner de l'argent. Il faut que ça change.

— Bien, commenta-t-il.

— J'ai décidé que toute cette histoire devait changer.

— Dans ce cas, vas-y. Mais fais gaffe.

— Évidemment. »

Il se rallongea. Le ciel était dense et dégagé. Comme il n'y avait pas de feuillages pour nous protéger, nous transpirions. Aussi, après avoir ôté nos chemises, nous nous étendîmes, le dos nu dans l'herbe, la tête sur nos mains croisées.

L'herbe fraîche nous donnait des frissons agréables qui nous empêchaient de dormir. Nous chuchotions.

« Ne va jamais voir de portraits », dit Mario.

Il parla de Rome d'un jour où, ivre, il s'était laissé entraîner par un ami dans une galerie d'art. Pour la fraîcheur, évidemment, pas pour les tableaux.

« Une galerie immense. Que des tableaux. J'ai fini par ne plus regarder que les pieds des hommes et les nichons des femmes. De beaux nichons.

— Pas les pieds ?

— Non. Trop petits ou trop gros. Trop gros pour des saints. Aussi gros que ceux de Mange-Trous. Mais il faisait frais.

— L'été, il fait frais aussi dans les églises. Je vais toujours m'y asseoir.

— Sûr. J'y vais également, mais je regrette pour les saints. Tu crois dans les saints ? interrogea-t-il.

— Parfois.

— Quand ?

— En général quand tout va mal, comme dimanche avec la charrette. Des fois je crois en eux, je me réveille le matin sans douter des saints ni du reste. Autrefois je croyais toujours en eux quand j'étais saoul.

— Moi, je crois dans l'âme », dit Mario en se grattant l'aisselle.

Je gardai le silence.

« J'y crois. Parfois, ça m'ennuie, mais j'y crois quand même.

— Bien. Je suis content pour toi. Je n'aurais jamais imaginé que tu pensais à ces choses-là.

— Je n'y pense presque jamais, mais quand je réfléchis j'y crois.

— C'est ce qu'il faut.

— Et toi ?

— Je ne sais pas. Autrefois j'y pensais souvent, mais je ne me rappelle plus pourquoi. Et je ne me rappelle plus pourquoi j'ai cessé d'y penser. »

Il me demanda si je connaissais ma future destination. Je répondis par la négative : de fait, je l'ignorais.

« De toute façon, marche sur l'asphalte. L'asphalte use moins les chaussures. »

Je le rassurai à ce sujet en songeant que je n'avais qu'une seule paire de souliers ; que je ferais mieux de les ôter s'il s'agissait de trop marcher, ou de marcher sous la pluie. Mais quelle question ! Le soir il y aurait Francesco ! Eh oui, Francesco.

« J'aimerais porter des chemises blanches, être élégant et passer du temps assis dans les cafés, bien propre, de bons vermouths devant moi, déclarai-je. C'est peut-être pour ça que je m'en vais. J'en ai une envie folle.

— De quoi ? De t'en aller ?

— Non. De vermouths et de chemises. »

Il ne comprit pas, ou plutôt il ne comprit pas mon goût pour les chemises : pour sûr, il comprit mon goût pour les vermouths. De toute façon, il en resta là, par respect.

J'observais une maison que des maçons avaient enveloppée dans des échafaudages. L'un d'eux montait et descendait des seaux au milieu de la poussière. D'autres se lançaient des briques neuves deux par deux jusqu'à ce que le plus haut perché les ramassât et les disposât sur le squelette de la corniche.

« Les maçons me plaisent, dis-je. Ils m'ont toujours plu.

— Pourquoi ?

— Ils marchent en l'air.

— Oui, mais c'est un travail pénible. On a toujours la tête en plein soleil. »

C'était vrai, et nous cherchâmes d'autres métiers plus agréables et sans soleil. Ce n'était pas facile.

« Jamais été militaire ?

— Un peu.

— Ça, c'est un beau métier. Dommage que la guerre éclate de temps en temps. On peut aussi s'amuser, à la guerre, mais c'est trop dangereux.

— Je n'aime pas les soldats. Je n'aime pas les uniformes, les saluts, le fait de se coucher de bonne heure. Je préfère la guerre.

— Si une autre guerre éclate, je ne veux pas y participer, dit Mario.

— Et si tu y es obligé ?

— Je n'irai pas.

— Si on te coince et t'y oblige, où iras-tu ?

— N'importe où. La guerre, c'est la guerre partout.

— La même saleté de guerre.

— Elle est également amusante.

— Amusante et salope si tu y laisses tes plumes.

— Tu les laisses partout.

— Seulement une par une.

— Parfois plusieurs d'un seul coup. Ou encore toutes à la fois.

— Un tas de copains les ont rapportées intactes de la guerre et ont fini par les laisser au lit comme n'importe quels crétins.

— Faut encore avoir un lit, commenta Mario. J'en ai eu quelques-uns, mais celui qu'on n'a jamais est aussi doux qu'une gamine. »

Je pensais à la guerre et à ma première rencontre avec Giovanna. J'étais à la brasserie, je ne connaissais personne, excepté la tête d'Aldo, j'attendais qu'on m'adressât la parole.

Il est rare qu'on vous parle dans les brasseries ou les cafés, un peu moins dans les tavernes où le vin et une lumière différente rendent aimables vos voisins de table. Aldo préparait des glaces, la machine rouge et compliquée grondait, le ventilateur à pales de bois tournait lentement. Des hommes assis dans le monde sous la lumière crue parlaient de la guerre devant des chopes de bière. L'un d'eux affirma qu'il n'irait jamais, jamais plus, pas même entre deux carabiniers.

« Je mettrais plutôt ma jambe sur les rails et attendrais le train. Je voudrais bien les voir, ces salauds de la guerre. Je ne me laisserai pas baiser deux fois. »

Un petit homme à lunettes avoua qu'il se présenterait aux armées si on l'appelait. Mais plus en tant que volontaire.

Accoudée au comptoir d'aluminium où elle buvait de la bière, Giovanna déclara quant à elle qu'elle se présentait chaque fois qu'on l'appelait et qu'elle ne pouvait être volontaire qu'avec les ivrognes.

À la table, les clients se retournèrent et la regardèrent dans sa robe bleue. Ils ricanèrent tous, à l'exception du petit homme qui avait parlé le dernier.

Alors je l'appelai et lui dis de venir à l'hôtel avec moi. En chemin, je lui avouai que j'étais à sec. Je n'avais que quelques sous pour me faire des copains.

« Dans ce cas, salut ; je me demande bien pourquoi tu m'as appelée.

— J'en ai vraiment besoin.

— Écoutez-moi ça ! Moi, j'ai besoin d'un tas de trucs.

— Moi, juste de ça.

— Débrouille-toi tout seul.

— Tu pourrais me donner un coup de main.

— Ce n'est pas ma main que tu veux.

— Ta main aussi. »

Elle me planta là en affirmant qu'elle me rejoindrait peut-être après minuit.

« Ne me fais pas confiance.

— D'accord, répondis-je.

— Ta fenêtre donne sur la rue ?

— Presque, dis-je avant d'expliquer où elle était située.

— Bon, attends-moi à la fenêtre. Après minuit probablement, mais n'y compte pas trop. Salut. »

Elle vint. De la fenêtre, je lui indiquai le numéro de ma chambre. Deux et zéro. La tête levée sous le réverbère, elle cria qu'elle n'arrivait pas à distinguer mes doigts.

« Vingt ! hurlai-je.

— J'ai une de ces poisses ¹ !

— Pas moi ! »

Elle monta et ravauda ma chemise à son réveil, au matin. Ce fut une belle nuit.

¹. C'est peut-être une allusion au jeu des tarots, dans lequel le nombre 20 signifie « le jugement ». (N.d.T.)

XVII

MARIO PARLAIT ENCORE DE LA GUERRE. Il était allé en France puis en Afrique. La France était belle, le vin mauvais, excepté celui qu'on dénichait dans les maisons abandonnées. Il y avait aussi un tas de filles bourrées de maladies, ce qui vous obligeait à prendre des précautions. Parfois elles étaient si belles qu'on s'en abstenait.

En Afrique, en revanche, pas de filles et du mauvais vin, du mauvais vin de l'armée au goût infect. Dans le meilleur des cas, au goût de plomb. Je compris que Mario avait fait une belle guerre pour le vin.

« Et en captivité ?

— Pas de vin. Les Anglais ne nous en donnaient pas. On ne mangeait pas mal les derniers temps, mais on ne buvait que de l'eau. Les jours de fête, une bière ignoble.

— Combien de temps as-tu été prisonnier ?

— Presque quatre ans.

— Toujours sans vin ?

— Presque toujours avec. Quand on veut vraiment du vin, on en trouve. »

Bien sûr, on en trouve. Le soleil était moins fort, il se coulait entre les quelques maisons en soulevant une lumière poussiéreuse et vive. Le ciel s'était éclairci, l'herbe avait refroidi. Nous enfîlâmes nos chemises.

« On boit ? » interrogea Mario.

Oui, buvons. Buvons pour que rien ne change et qu'il ne se passe jamais plus rien. Buvons.

Puis Mario s'endormit et je le laissai dormir un peu. Je mangeai du pain dont je ramassais les miettes sur mon pantalon et dans l'herbe.

Quand le soleil eut dépassé les maisons, que le ciel et les maisons eurent retrouvé force et propreté, les bruits de la rue crûrent et des sirènes sifflèrent au loin. Les maçons avaient abandonné les échafaudages et je réveillai Mario, qui protesta pour le pain. Nous descendîmes à Sturla, où Mange-Trous nous attendait, assis sur une marche de l'auberge.

De mauvaise humeur parce qu'il ne nous avait pas accompagnés, comme à son habitude, il nous lança un regard torve. Il avait trop dormi et sa faim avait grandi.

Il fallait se dépêcher pour éviter que Francesco et les autres ne me précèdent au quai des yachts. Mange-Trous se plaignait de cette hâte,

mais nous ne lui répondions pas.

Nous nous engageâmes dans la rue en direction de Prè et croisâmes le chariot de Giovanni, l'homme de Matilde, qui rentrait avec un chargement de légumes. Il nous invita à monter entre les paniers et nous mangeâmes quelques salades après les avoir épluchées. Les cahotements du chariot nous égayaient. Giovanni insultait tendrement son âne sans jamais utiliser son bâton. Sans sel, les salades avaient un goût d'herbe, mais elles étaient fraîches et ce goût frais était agréable au palais.

Mange-Trous mangea des poireaux, ce qui lui donna soif. Il continua de se plaindre jusqu'à ce que Giovanni descende et revienne avec une fiasque. Nous bûmes et recouvrâmes notre gaieté, surtout moi qui imaginais ma soirée et ma nuit bien occupées, chanceuses.

Giovanni était heureux, lui aussi. Il affirma : « Que les femmes aillent se faire voir », et nous révéla que Matilde, une sorcière à ses dires, lui distribuait vin et argent au compte-gouttes.

« Mieux vaut la perdre que la trouver. Elle ne m'autorise même pas à manger les dattes, sauf les plus abîmées. Qu'elle se les mette où je pense !

— Une vraie sorcière ! commenta Mario.

— Un jour ou l'autre, je casserai tout.

— Aux cochons, les dattes abîmées ! lançai-je.

— Ne remboursez pas votre dette à Matilde, nous conseilla Giovanni. Ne faites pas les andouilles. Ne payez pas.

— Voilà ce qu'il nous fallait », dit Mario. Satisfait, Mange-Trous buvait au goulot.

« Un de ces jours je mettrai le feu sous son lit, reprit Giovanni.

— Mange-Trous t'offre l'essence, dis-je.

— Tu peux en être sûr ! J'en ai pas beaucoup, mais elle est à ta disposition dès maintenant.

— Cela fait dix ans que j'y pense. Un jour ou l'autre je passerai à l'acte. »

Il encourageait l'âne. Je lui avais parlé de notre hâte, et il se retourna pour nous dévisager l'un après l'autre avec un sourire satisfait.

Allongés sur les paniers de légumes frais au parfum de terre humide et d'eau courante, nous étions de nouveau heureux. Tout me paraissait réglé, alors que la nuit n'était pas encore tombée.

Je fus surpris de ne pas être saoul, juste heureux et léger, prêt à tout dans l'odeur des légumes.

Giovanni se retourna encore une fois.

« Alors, vous ne chantez pas ? »

Bien sûr, on chantait.

XVIII

NOUS ÉTIIONS DOUZE. Je ne connaissais personne, à l'exception de Francesco et de Luigi. Je pensais trouver Beppe, mais il n'était pas là. Accoudés au parapet, nous observions le quai des yachts ainsi que, dessous, le filet courbe en forme de parapluie renversé, rempli d'ordures – papiers, chiffons, boîtes vides. Francesco avait troqué son élégant complet gris contre une combinaison de travail tachée d'huile et s'était coiffé d'un béret de marin. Il paraissait plus vieux : un vieillard à l'air inquiet. Les autres n'étaient pas de notre quartier, mais ils avaient de bonnes têtes et ils rirent lorsque je demandai s'ils étaient armés. Je regrettai d'avoir posé la question.

Nous marchions le long de l'autoroute en attendant une soirée qui s'annonçait lumineuse. Luigi invectivait tout bas la lune, petite, blanche, marbrée au milieu du ciel.

S'il n'y avait eu la lune et cette clarté de l'eau quand elle est calme et grise, nous aurions été plutôt détendus.

Nous marchâmes jusqu'à ce que les maisons s'espacent sur la colline et que les lumières du port rétrécissent dans notre dos ; nous marchâmes jusqu'à ce que le bruit de la ville se transforme en grondement puis en silence dans le soir que rongeaient le vent soufflant sur la mer et dans les arbres, au loin.

En nous retournant, nous pouvions voir le ciel s'éclairer par intermittence de lueurs métalliques au-dessus de la ville et les toits ornés d'une rangée de lumières. Nous nous immobilisions de temps en temps pour fumer, accoudés au parapet. Les faisceaux des projecteurs qui fendaient le ciel s'épaississaient dans l'air clair, leurs contours se faisant à chaque passage de moins en moins hésitants, leur blanc de plus en plus dense et solide.

Les voitures nous dépassaient rapidement et rapetissaient au point de se changer en minuscules points noirs, gris ou de couleur. L'un de nous déclara que, à l'heure qu'il était, sa femme était en train de manger, mais personne ne lui prêta attention. Francesco fumait et regardait tantôt sa montre, tantôt le ciel et la mer. Grise et calme, la mer n'avait aucune importance pour nous. Luigi observait Francesco, et nous les scrutions tous en attendant qu'ils prennent la parole. Au bout d'un long moment, une file de camions de couleurs vives passa à toute allure et une odeur de fioul nous assaillit ; à présent, nos corps ne projetaient plus d'ombre sur l'asphalte, juste un signe faible qui

était le signe de la lune.

Au bout d'un virage, nous découvrîmes une fourgonnette à l'arrêt ; dessous, un mécanicien réparait la panne en agitant les jambes.

J'étais fatigué, j'aurais volontiers bu un bon cognac ; mon après-midi avec Mario m'apparaissait comme une longue et incroyable fête, mais je n'étais pas inquiet, je me concentrais sur la route, la lune étincelante et la mer calme. J'étais content car je savais que toute autre pensée m'eût blessé, provoquant une nostalgie inutile. Je refusais la nostalgie, j'en refusais jusqu'à l'existence. Je contemplais la mer : lorsque la vague se ramassait et que l'eau sur la pierre cessait de briser le silence, elle évoquait une couverture grise à arpenter ou à transformer en matelas. Tout me semblait réglé, normal et propre, sans danger ; on aurait dit le début d'une fête.

Il n'y avait pas encore de gaieté en nous car nous la gardions en réserve pour après. Peut-être irait-on alors à Sturla manger et boire, se coucher dans l'herbe, parler de femmes et de guerres.

J'éprouvais la sensation que l'on ressent quand on marche, sûr de sa destination, sûr de trouver de quoi s'amuser, une fête, des amis et des victoires, de nombreuses et faciles victoires entre amis.

Non, cela ne serait sans doute pas dangereux. Je repensai aux douaniers qui avaient tiré des coups de feu depuis leur vedette. Facile, de tirer sans devoir avoir peur. Ces douaniers sans peur qui tiraient depuis leurs vedettes me déplaisaient, mais je parvins à les chasser de mon esprit.

Cette marche ne pouvait pas être inutile. Elle visait certainement à nous mettre en sécurité, à faciliter les choses, oui, c'était certain, à faciliter l'argent et les choses, me disais-je. En outre, Francesco avait un plan.

Je le regardai : il avançait sans hâte, l'air songeur, les mains dans les poches. Le vieillard inquiet s'était effacé devant un homme comme il faut dans une combinaison de travail trop large ; son béret de marin lui allait bien, il lui donnait un air expérimenté. De temps en temps, il se retournait, jetait un coup d'œil à nos personnes, à la mer, puis de nouveau à la route et à la colline : il transmettait une tranquillité rassurante.

À gauche de l'autoroute, la colline était maintenant escarpée et sombre ; les maisons paraissaient lointaines dans l'ombre avec leurs lumières allumées, les arbres frêles dans le vent et la terre obscure.

Luigi nous ordonna de gravir la colline. Nous nous exécutâmes tous : le talus était dur et pierreux, encore chaud ; l'un de nous aida Francesco, qui haletait et pestait entre ses dents.

Nous nous allongeâmes au pied de buissons maigres et épineux, sur une mince bande de terre. À présent, la lune était très lumineuse. Les gars tirèrent de leurs poches des sandwiches au fromage ou au

saucisson. L'un d'eux avait emporté une bouteille de vin qui attira tous les regards ; noire, posée sur une pierre, elle brillait à la lumière de la lune.

On me donna un peu de pain et un petit bout d'un fromage très salé. Puis nous nous passâmes la bouteille, ne buvant qu'une gorgée par personne sous les yeux de plus en plus inquiets de son propriétaire.

Francesco et Luigi ne mangeaient pas : la braise de leurs cigarettes allait et venait dans l'obscurité ; de temps en temps, leurs visages pâles s'extirpaient des feuilles à l'ombre longue.

Nous mangions en silence, l'air de rien, tandis que Francesco et Luigi discutaient tout bas, les yeux fixés sur nous.

Je n'avais pas envie de parler, mais j'aurais aimé que les autres disent quelque chose – peut-être partageaient-ils mon état d'esprit. Nous nous contentions de nous dévisager et d'épier Francesco qui hochait la tête.

Le propriétaire de la bouteille but d'un trait le peu de vin qu'elle contenait encore, puis la jeta derrière les buissons. Elle se brisa sur les pierres dans un grand bruit. Luigi lui dit de faire attention, imbécile. À présent, la nuit était tombée, mais nous attendions encore en fumant et en regardant les quelques nuages en provenance de la mer. La lumière des phares s'était une nouvelle fois fondue dans le ciel, il n'en restait plus que de pâles moignons.

Je demandai l'heure exacte. Personne ne me répondit. Il devait être onze heures ou minuit, peut-être plus, nous avions beaucoup marché. Soudain, j'eus l'impression que tout commençait et je fus envahi par un certain bien-être : je comprenais enfin ce qu'était la nuit. De là où nous étions il était impossible de voir l'autoroute, mais il n'y avait pas de bruit. Il était certainement tard. J'éteignais ma cigarette contre la pierre quand Luigi nous ordonna d'un geste de descendre au pied de la colline. Nous traversâmes l'autoroute et enjambâmes un à un le muret, de l'autre côté. Ce muret obstruait la lumière : il fallait donc se méfier des pierres, des buissons et des fines branches qui trahissaient les pas. Il n'y avait pas de sentier, juste de la roche, des cailloux, des buissons d'un vert brillant. Mes compagnons pestaient, irrités. Je dérapai, mais parvins à me retenir à l'épaule de l'homme qui me précédait : il jura, je l'imitai, et il me répondit par un nouveau juron. Peut-être lui avais-je flanqué un coup de pied. Peu après, Luigi, qui ouvrait la marche, nous dit de nous arrêter. Au bord de l'eau, on ne voyait pas de sable, juste de la roche jaillissant de la mer sous forme d'aiguilles et de dalles.

Un camion passa sur la route et nous nous retournâmes avant de reprendre notre marche en sautant d'un rocher à l'autre. À présent, tout le monde jurait.

Bien que la lune nous offrît une ébauche de lumière, chacun de nous

tomba plusieurs fois à l'eau. Nous avions retroussé nos pantalons jusqu'au genou et ôté nos souliers, que je portais pour ma part au cou, attachés par les lacets ; à chaque saut, ils battaient sur mon dos. Voyant les hommes qui me précédaient s'immobiliser sur un grand rocher lisse, je m'arrêtai à mon tour ; ceux qui me suivaient me tamponnèrent et tendirent la tête. Francesco invectivait un de ses pieds qui avait buté sur la pointe d'un rocher.

En contrebas, nous aperçûmes deux barques. Personne à bord. Nous y grimpâmes, c'étaient des barques très larges. Je refusai de ramer sous prétexte que je n'en avais pas la force – c'était la vérité –, que j'étais très fatigué – ça l'était encore plus. Les autres s'exécutèrent sans protester et je songeai que je n'étais même pas bon à ramer. Nous prîmes le large en tanguant.

Francesco enjoignait à ses hommes de se diriger vers l'autoroute, vers l'est ; je l'interrogeai à quelques dizaines de mètres de la côte, mais il m'ordonna de me taire d'un geste de la main. Ses yeux étaient braqués sur le rivage.

J'entendais la respiration profonde des rameurs et, assis sur le fond visqueux de la barque, voyais dans l'ombre leurs pieds forcer, chercher de meilleurs appuis ou un peu de repos. Humide, l'embarcation dégageait cette bonne odeur des objets familiers de la mer. Une autre nous suivait, tache noire se balançant sur les flots.

Au bout d'un long moment, nous accostâmes et descendîmes. La plage était très étroite, quelques mètres entre la roche et la côte qui s'élevait brusquement, ponctuée d'épais buissons et de petits arbres. À gauche, un sentier montait vers le sommet en dessinant des lacets blancs. Allongés sur la plage, deux hommes se levèrent à notre arrivée.

De gros nuages galopaient dans le ciel, loin de la lune. Francesco les contempla un moment avant de hausser les épaules et de s'engager sur le sentier en compagnie des deux hommes. Ils s'immobilisèrent et bavardèrent un peu, puis les deux individus s'éloignèrent dans le sentier et Francesco revint vers nous. Il adressa un signe à l'un des gars et à moi-même, posa les mains sur nos épaules.

« Restez là. Faites le guet, mais ne montez pas sur la route. Si les douaniers apparaissent, tu sais quoi faire. » Mon compagnon acquiesça. « Bien. » Francesco me sourit. « Ne dormez pas, attendez l'aube. Si vous ne nous voyez pas avant que le soleil se lève, partez.

— Et l'argent ? demandai-je.

— Ne fais pas l'imbécile. On se reverra pour ça. Ne dormez pas. »

La gaieté qui transparaissait de son ton me rassura. Je ne regrettais pas ma question. J'étais toujours prêt à parler d'argent, en particulier avec lui.

Les autres attendaient en fumant ; ils remontèrent dans les barques

quand Francesco nous invita à nous écarter, et prirent le large avec lui.

Un instant, je vis les embarcations sombres, ensuite il n'y eut plus que la lune et l'eau calme qui se brisait en murmures sur les pierres.

Mon compagnon se coucha sur le sol puis se redressa pour me tendre une cigarette. Il m'apprit que nous devions attendre les deux types qui s'étaient engagés sur le sentier. Ils reviendraient bientôt avec un chariot qu'ils conduiraient jusqu'au carrefour d'où le sentier partait.

« Ce sont des copains », dit-il.

Étendu sur le sable, je fixais la côte. Le bruit de l'eau s'élevait calmement dans mon dos.

« C'est la première fois que tu viens ? »

Je répondis par l'affirmative.

« J'ai une femme et des enfants, ajouta-t-il. C'est pour eux que je fais ça. » Une phrase stupide.

« Moi, c'est pour l'argent. »

Il me dévisagea encore une fois et eut un petit rire. Ce regard et ce rire m'énervèrent. Peut-être étais-je déjà nerveux. Le type alluma une cigarette. La braise projeta des couleurs sur sa peau, du menton jusqu'au nez.

Oui, son histoire de femme et d'enfants m'agaçait : je n'étais pas un flic à qui on raconte ces trucs-là. Mais les choses semblaient si faciles que je lui demandai où était le danger. Il eut un nouveau rire.

« Le danger. Le danger. Attends de voir les M.B. (il s'agissait des vedettes de la police) patrouiller sur la mer et les douaniers sur la terre. Si tu files, ces types-là te tirent dessus. Si tu te fais pincer, il y a une amende à payer, et au coup suivant tu ne touches pas un rond pour la rembourser. Tu te retrouves donc à sec. Tu bosses à l'œil... Le danger. Ces types-là tirent, ils ne dorment pas. Ou alors tu es à sec. C'est ça, le danger. »

Sa façon de me fixer m'irritait, et plus encore le fait de lui avoir donné l'occasion de se montrer plus malin que moi.

« Qu'est-ce que tu as ? »

— J'aimerais bien savoir pourquoi on t'a choisi, répondit-il dans un rire. T'as rien de commun avec nous.

— Va en enfer ! Tu te donnes des grands airs parce que tu as débarqué trois cigarettes en chiant dans ton froc. »

J'étais décidé à le blesser. Assis sur le sable, j'enrageais.

« On te verra tout à l'heure, répliqua-t-il en ricanant.

— Arrête de faire le con. C'est vraiment un jour pour se castagner.

— Tu veux me cogner ?

— Oui, si tu continues à me casser les couilles. »

J'étais décidé, décidé à me lever s'il débitait encore une idiotie. Il

était peut-être idiot, il ne savait peut-être que débiter des idioties, et il était bien tombé : je n'étais ni calme ni prêt à le supporter.

Il secoua la tête, tira de sa poche des cigarettes et m'en offrit une qu'il alluma lui-même.

« T'énerve pas, beau gosse. Ne sois pas nerveux.

— Pourquoi t'as dit beau gosse ?

— Comme ça. Pourquoi ? interrogea-t-il, surpris.

— Pour rien. »

Nous étions en train de fumer quand les deux types du chariot apparurent parmi les buissons. Ils descendirent lentement et s'assirent à côté de nous. L'un alluma une cigarette, l'autre un cigare, puis ils me jetèrent un coup d'œil en hochant la tête.

« Salut, dis-je.

— Salut. »

Plus tout jeunes, ils portaient des bleus de travail sales ; le plus âgé avait le visage aussi sec que son cigare. On fuma un moment. Les mots de Francesco me revinrent alors à l'esprit, et je demandai au type de la femme et des enfants ce que signifiait « tu sais quoi faire ».

« Oh, répondit-il, visiblement content de parler. Si les douaniers se montrent, je dois filer, bien sûr. S'ils ne se montrent pas, je dois lancer cette fusée. »

Il exhiba un tube de la grosseur d'un gros cigare enroulé dans une bande de papier rouge. Je m'en emparai. Léger et sombre, il ressemblait vraiment à un cigare et il ne dégageait pas d'odeur.

« L'équipage la verra du large et débarquera ailleurs. »

J'avais compris.

« Rends-la-moi. Je dois la garder à l'abri, elle craint l'humidité. » Il marqua une pause et ajouta : « De toute façon, ça ne sert à rien. Si les douaniers te pincent, ils pinceront aussi l'équipage en mer. Terre et mer travaillent ensemble. S'ils nous baisent, ils nous baisent de tous côtés.

— Même si tu donnes le signal avec ta fusée ?

— Oui. Ils ne se déplacent pas à la rame, comme nous. »

Nous demeurâmes un moment allongés sur le sable. J'aurais aimé parler d'argent et de ce que nous ferions de cet argent, mais les autres gardaient le silence : peut-être savaient-ils déjà ce qu'ils en feraient, peut-être connaissaient-ils très bien l'argent et n'avaient-ils pas envie d'en parler. De temps en temps, je m'asseyais et poussais les cailloux qui me blessaient le dos. Aplati, le sable laissait remonter cailloux et humidité. Jamais vu autant de cailloux dans le sable, pensai-je. Mon pantalon était humide et taché de sable durci.

Le froid s'abattit bientôt sur nous et j'allai me dégourdir les jambes. À mon retour, j'interrogeai :

« Francesco nous avait dit de nous promener et de faire attention,

non ?

— Rien à foutre, répondit le type du chariot à tête de cigare. Promène-toi si t'en as envie. Moi, je veux dormir.

— Va jusqu'en haut du sentier, me lança l'autre. Et jette un coup d'œil au chariot. De toute façon, il n'y a pas un chat. C'est la première fois qu'on attend ici. T'inquiète pas, si les douaniers veulent nous baiser, ils nous baiseront. Eh, ne monte pas sur la route et n'emmerde pas la bête. »

Il se rallongea. Le type marié dormait déjà. Je m'engageai sur le sentier et rejoignis le véhicule.

C'était un chariot de taille moyenne installé à l'écart du carrefour, parmi les buissons les plus épais et les plus grands. Les roues arrière reposaient juste un peu plus bas. Je soulevai la toile qui le recouvrait et découvris une vingtaine de bidons de lait : vides, alignés, blancs, ils attendaient les cigarettes. Je cherchai l'animal, mulet ou cheval, qui allait avec le chariot et le trouvai un peu plus loin, attaché à un arbre. Il s'agissait d'un grand mulet très noir qui s'agita à ma vue. Un ballot de foin était accroché à son encolure. Je le caressai. Il me fixa en secouant les oreilles. On lui avait jeté dessus un sac cousu qui lui descendait jusqu'aux flancs. C'était une belle bête, et je posai le sac sur mes épaules. J'avais froid. Je restai là à scruter les environs. Une voiture passa à toute allure, les pneus crissant sur l'asphalte ; la lumière haute des phares avançait sur la colline au-delà de la route et fendait l'obscurité. Le faisceau éclairait le côté opposé ; tout avait été prévu, y compris les rayons des phares dans le virage.

J'étais content de ne pas penser, d'avoir froid et c'est tout, de ne m'inquiéter que des conséquences du froid sur le mulet et ma personne. Le froid avait chassé en moi jusqu'à la plus infime sensation de danger, je me moquais aussi bien des douaniers que des cigarettes et de Francesco.

Je pensais aux collines, je pensais à tout ce que je voyais : je voyais un arbre, une feuille, les sabots du mulet qui frappaient la terre, et j'y pensais ; je pensais à mon pied sortant du sac, à mon oreille froide, au mouvement de la queue du mulet.

Soudain, j'eus l'impression qu'un tas de choses étaient réglées. Je ne les distinguais pas séparément à cause du froid, mais il y en avait un tas, et elles étaient réglées. Je me sentis vide, gai et gelé, comme si j'avais bu du vin glacé ; c'était une sensation de vide gai.

J'imaginai que je faisais une promenade à la montagne, une promenade stupide. J'avais perdu mon chemin, il faisait froid, les amis me cherchaient. Je les entendrais bientôt appeler, ils viendraient des rochers, non, de la mer, voix après voix.

Je me dis que cette promenade me vaudrait un tas d'argent, et soudain elle ne me parut plus stupide ; je songeai à l'argent, à la façon

de compter les billets : assis sur un lit devant ces billets alignés, je les divisais, les mettais dans ma poche, ceux-ci dans la seconde poche, les autres dans le tiroir, et là la clef du tiroir, très bien. J'éprouvai un élan de joie : cet argent m'apporterait quelque chose, énormément de choses. La peur ressurgit. Elle était liée à l'argent, elle suivait l'argent. La peur d'en manquer ressurgit. Mais non, j'en aurai. Bien sûr que oui. Oh mon Dieu, j'ai besoin de cet argent pour m'en sortir, pourvu que tout se passe bien, il le faut, Seigneur, Seigneur si tu es là, je ne sais pas si tu es là, mais si tu es là, je ne le crois pas, si tu es là, je n'y ai jamais beaucoup pensé, si tu es là, fais en sorte que je touche cette saleté d'argent, ces sales, ces maudits, ces bien-aimés billets. Pour m'en sortir et avoir une bonne tête comme tout le monde, pour que tout soit conforme aux pensées que j'ai élaborées ce jour-là au café. Je ne me souviens plus des détails, mais je sais qu'il en est ainsi et que j'ai raison. Il faut que tout aille bien, Seigneur, ne l'oublie pas.

J'avais de nouveau envie de fumer. Je me levai, recouvris le mulet qui secoua le nez à l'intérieur du ballot de foin. Il dégageait une bonne odeur de vieilles choses familières – écurie, cuir, fumier, la sueur agréable des animaux forts. Je descendis le long du sentier. Les trois types dormaient à la lumière de la lune qui descendait vers la mer, ils dormaient tous les trois dans des positions de cadavres. De loin, ils ressemblaient vraiment à des cadavres, pacifiques, morts, fusillés – et je me trouvais au milieu pour une mystérieuse raison.

Le type du chariot avait une demi-cigarette au-dessus de l'oreille. Je fus heureux de la lui prendre. Je m'assis, la tête dans les épaules, et couvrai le froid qui me piquait en divers endroits puis disparaissait pour renaître ailleurs, se frayant un chemin sur mon corps et à l'intérieur. J'aurais aimé regarder l'Ourse et la lune, mais je n'avais pas le courage de tendre le cou pour défier le froid. J'aurais dû me lever et marcher, oui, j'aurais dû. Tout ce temps-là, je pensai au froid.

Demain je me mets au soleil et je ne bouge plus, bordel. Non, le froid ne passe pas avec les jurons ; essayons de penser à quelque chose de chaud, par exemple au foin, à Olga. Merde, je n'arrive pas à entretenir une pensée chaude. Maudite saison que le printemps, le mois de mai, on ne sait s'il vient du sud ou du nord, de la tête ou des pieds. Pourtant, quand on est au lit, on a l'impression qu'il fait chaud. Au lit tout est différent, au lit tout est toujours différent. C'est à cause de la lune, de la nouvelle lune. Mon grand-père le disait. Cette lune-ci est nouvelle, c'est une petite lune qui a froid. Oh, voici une pensée chaude : être assis quelque part avec les copains et parler de choses agréables, jouer, gagner. Et boire, naturellement ; après, à la sortie, quelqu'un propose d'aller là où tout le monde projetait d'aller. Dans une « maison ». Dans toutes les « maisons » possibles et imaginables, où, bien au chaud, on parle de tout, rit, s'insulte sans raison, et d'où je

ressors, moi, calme et concret. Oui, c'est le cas chaque fois que j'en ressors. Ces « maisons » sont un des meilleurs endroits qui soient, tous les copains le savent. Un endroit où l'on trouve femmes, chaleur, fumée, tous les mots absurdes qui existent et qu'il faut inventer après avoir bu et fumé, après que certains d'entre nous ont gagné aux cartes et d'autres perdu – les perdants sont les plus bavards, les vainqueurs ont la voix plus haut perchée. Oui, une « maison » après qu'on a gagné ou perdu. Voilà une belle pensée, une longue et chaude pensée.

Soudain toutes les choses qui me semblaient réglées me revinrent à l'esprit, de nouveau vagues et nullement résolues.

Mes compagnons s'étaient réveillés : je m'en aperçus à leurs soupirs et au bruissement de leurs pieds dans le sable. J'annonçai au type du chariot que je lui avais pris une demi-cigarette et il m'en offrit une entière non sans avoir grogné.

Ils étiraient les bras, ravis d'avoir dormi, bâillaient fort en se frottant les yeux. Le type au cigare se leva et se tourna vers la mer en fouillant dans son pantalon.

On commença à dire que les autres auraient déjà dû être là, pourvu qu'il ne leur soit rien arrivé, on n'a pas entendu de coups de feu. La lune était toute petite et presque dans l'eau. C'est alors que nous vîmes les barques approcher. Nous distinguâmes les bras de Francesco qui s'agitaient, puis ceux de Luigi, enfin le visage de Francesco, son rire. Nous nous jetâmes à l'eau et tirâmes les barques au sec en poussant de joyeux jurons. Nous riions tout doucement et disions « Quels crétins, ces douaniers ».

Personne ne le pensait, bien sûr, mais pouvoir le dire était beau et agréable maintenant que tout était fini et que commençait l'histoire de l'argent, notre histoire. Le froid s'était dissipé lui aussi. Fatigués, les rameurs s'allongèrent ; Francesco ôta sa combinaison de travail, la jeta dans la barque et se retrouva gris, élégant, quoique sans cravate. Je débarquai avec les trois autres les caisses, grandes et relativement légères. Nous les portions à bout de bras sous les regards satisfaits des rameurs.

Il y avait là deux canots bourrés de caisses, attachés par deux cordes derrière chaque barque ; d'autres caisses reposaient sur le fond des barques. Nous les entassâmes sur le chariot, où Luigi les ouvrit et glissa les cartouches dans les bidons. Sous le poids des caisses, le sentier semblait plus escarpé, mais j'étais content et je le dévalais jusqu'à l'eau.

Bientôt les bidons furent pleins. Restait à vider vingt-neuf caisses que nous plaçâmes sous les bidons, au fond du chariot, avant de les recouvrir du sac en toile.

« Grouillons-nous, il fait jour ! lança Francesco, comblé.

— Pourvu que le chariot ne soit pas arrêté en chemin ! » s'exclama

Luigi. Tout le monde éclata de rire, et je compris que nous avions gagné.

Nous étions contents et nous riions des M.B., ces vieilles carcasses.

« Ces vieilles poules d'eau », dit Francesco.

Les types du chariot dissimulèrent les canots parmi les buissons, sous des branches, des feuilles et du sable. Ils viendraient les chercher la nuit suivante, ils habitaient non loin de là. Nous remontâmes à bord de la barque. Francesco voulut que je me mette aux rames. Peu après, il ordonna qu'on me remplace : la barque faisait des embardées car je n'avais pas réussi à garder le rythme, et les rameurs se plaignaient de leurs efforts inutiles. Ils préféraient se passer de moi, affirmèrent-ils. J'étais bien d'accord avec eux.

Le jour s'était levé ; grise et douce, la lumière semblait monter de l'eau ; les contours des collines dessinaient une ligne vert pâle qui s'intensifiait peu à peu. Quelques hirondelles survolèrent rapidement la route, maintenant à notre droite et dont les virages dessinaient des boucles claires.

Peu à peu les maisons sortaient de l'ombre et tout redevenait simple, prévu, agréable. Les hommes ramaient lentement et nous parlions, les yeux fixés sur la mer et le rivage. Francesco m'offrit une cigarette qu'il alluma, penché en avant, et il jeta l'allumette dans l'eau.

XIX

LE MATIN, J'ATTENDIS LE CHARIOT avec Luigi dans une cour de la côte de San Paolo. Luigi avait apporté une bouteille de vin, et nous bûmes à tour de rôle, nettoyant le goulot avec la main. À chaque gorgée, Luigi se versait un peu de liquide sur la chemise et le menton.

C'était un bon nebiolo, et nous le bûmes assis sur des corbeilles vides, à l'ombre. Les murs de la cour étaient grands, sombres, privés de fenêtres. De temps en temps, Luigi allait jeter un coup d'œil dans la ruelle. Quand le chariot arriva, le soleil brillait haut dans le ciel : nous déchargeâmes et vidâmes bidons et caisses, les tirant de sous le sac.

Les hommes du chariot étaient fatigués, aussi repartirent-ils après avoir joué aux dés le droit de dormir. Le type à tête de cigare, qui avait énoncé cette proposition et qui possédait les dés, gagna. Il rangea les dés dans sa poche, s'allongea dans le chariot et se couvrit entièrement avec le sac. Je demandai à Luigi combien d'argent ils avaient reçu.

« Rien. Ils gardent les canots, ils peuvent les revendre très bien.

— C'est une paie minable.

— C'est une excellente paie. Les canots sont neufs, ils sont toujours neufs, et ces gars savent à qui les revendre sur les plages. Ils gagneront un tas de fric, plus que nous. »

Nous travaillions dans une petite pièce sombre à la lumière de deux bougies. La porte était barrée, et nous nous mouvions dans le bruissement de la cellophane qui enveloppait les cigarettes. Un beau bruissement qu'il était agréable de sentir sous les doigts.

Dans l'encadrement du vasistas se découpaient les grosses jambes de la vendeuse de bananes ; de temps à autre, le cri « bananes » pénétrait dans l'obscurité, couvrant les bruits de la rue. Nous disposions les cigarettes dans des boîtes en carton, vingt cartouches par boîte. Très content, Luigi raconta les faits de la nuit vus de la mer ; moi, je le racontai vus de la terre.

Il m'apprit que le chalutier était portugais. La rencontre avait été facile, on avait amarré et rempli les canots rapidement. Les rameurs avaient peiné car le chalutier était resté au large, prêt à sortir des eaux territoriales. Au début, Francesco avait envisagé de le rejoindre à bord de bateaux à moteur, puis il avait préféré les efforts des rames ; les hommes aussi.

« Le commandant et les marins étaient morts de trouille.

— Je veux bien le croire.
— Ils ont balancé leurs armes à la mer. Ils crevaient de trouille.
— À quoi ça sert d'avoir des armes s'ils les jettent ensuite à l'eau ?
— Je ne sais pas. Je sais juste qu'ils les ont balancées à la mer. Le commandant était également le propriétaire du bateau. Si on l'avait pincé, c'en aurait été fini de lui.

— Il était foutu.
— C'est sûr. En cas de confiscation de son bateau, il lui aurait fallu verser un tas de millions pour le récupérer.

— Millions qu'il ne possède peut-être pas.
— Il n'a pas un sou. Francesco me l'a dit. Voilà pourquoi il avait peur. Il ne possède rien en dehors de son bateau. Si on l'avait coincé, il était cuit.

— Je ne comprends pas l'histoire des armes.
— Les armes rendaient l'affaire dangereuse.
— Oui, mais je ne comprends pas pourquoi ils les ont jetées à l'eau. Il est inutile d'emporter des armes si on doit ensuite les jeter à l'eau.

— Je suis d'accord. Et de toute façon, ça vaut mieux : quand un type a des armes il finit toujours par tirer.

— Oui, si c'est un malheureux qui n'a pas froid aux yeux. Mais, dans ce cas, mieux vaut ne pas les emporter. Les armes, ça coûte cher. »

Nous n'arrivions pas à comprendre.

Une fois les cartons remplis, Luigi s'assit par terre contre le mur. Il n'y avait dans la pièce qu'un long comptoir en bois, et sur le comptoir les cartons de cigarettes. Les bougies commençaient à sentir et à fumer.

Luigi parlait tout bas. Bien qu'il m'eût tout appris sur l'épisode de la veille au soir, il continuait. Sa voix était ensommeillée, comme la mienne. Alors que j'attachais les cartons avec de la corde, une vague de sommeil s'empara de moi.

Je pensai : J'aimerais bien qu'on me donne l'argent, l'argent à distribuer aux autres. J'aimerais bien que Francesco me dise « Va le distribuer à tes copains ». Je les attendrais dans une taverne, dans un café de Sottoripa – ou plutôt ils y sont déjà, ils m'y attendent en buvant et en fumant, très gais. Ils pensent à ce qui va bientôt se passer, alors que je file en train vers une ville... quelle ville ? Rome ? Oui, disons Rome. Je m'installerais dans un bel hôtel, j'achèterais des livres à lire un peu le matin et le soir, tranquillement, au lit. Je serais bien, je pourrais lire et étudier davantage. Déjeuner et dîner dans une trattoria avec une femme, bien sûr, une femme à laquelle j'aurais énormément pensé jusqu'à son arrivée. Elle est juste un peu différente, mais c'est bien. Elle arrive toujours après qu'on a pensé à elle et quand il y a de l'argent. Nous vivrions ensemble.

Une belle vie, me dis-je en attachant les cartons ; le sommeil s'en

était allé et la vendeuse de bananes criait plus fort maintenant que le jour était avancé. Une belle vie, je me promènerais dans les rues, j'achèterais des vêtements à cette femme, j'en achèterais aussi pour moi : les gens apprécient les hommes correctement vêtus et accompagnés d'une belle femme dans la rue et dans les cafés. Oui, elle devrait être bien habillée et je devrais être très amoureux. Elle aussi devrait être amoureuse – de moi et de cette vie, des cafés, du vin bu ensemble. Si elle s'ennuyait je lui apprendrais à jouer aux cartes et même aux dés ; pendant sa sieste j'irais dans les cafés assister à des parties de billard et boire en pensant à elle. Puis je la rejoindrais et nous serions de nouveau heureux, nous nous demanderions pourquoi nous n'avions pas vécu ensemble pendant tout ce temps-là et le regretterions.

Le dimanche, je l'emmènerais au stade ou à la plage, oui, j'aimerais la voir nager et rire, l'entendre m'appeler de l'eau ; je répondrais non, je n'ai pas envie, je t'attends à l'ombre, oui ici, salut.

Ou alors nous déambulerions dans les rues désertes des jours fériés à la recherche de cafés ombragés et de fraîcheur, en silence, en proie à l'envie croissante de retourner au lit. Nous passerions beaucoup de temps au lit, énormément de temps dans la chambre à parler, la bouche chaude sur l'oreiller ; elle chercherait quelque chose en vain, ce qui m'obligerait à me lever pour l'aider. Ou encore nous serions accoudés à la fenêtre, nus dans la chaleur, non loin des badauds, du ciel qui s'en irait, des gens assis sur le pas des portes, des voix, des bruits et des odeurs. Nous serions là, et personne n'en saurait rien. Le ciel retrouverait étoiles et obscurité, nous serions très heureux, tranquilles, elle dormirait et je la regarderais un moment.

Voilà ce qui devait se produire. Rien d'exceptionnel.

Luigi sommeillait contre le mur, la tête entre les mains, les coudes pointés sur les genoux. J'avisai la bouteille près de sa cuisse. Je m'en emparai, mais elle était vide, raison pour laquelle je m'assis à mon tour et patientai. La porte désormais ouverte projetait un carré gris et lumineux sur le sol, les cartons étaient alignés en un gros tas, j'avais éteint les bougies, et le bruit de la rue s'était intensifié. Les cris des vendeurs s'entrelaçaient, l'ombre d'un homme poussant un baril passa, précédée par une voix qui invitait les passants à s'écarter ; le prix des bananes avait diminué, le nombre des adjectifs augmenté. Il était probablement midi.

Les gars des barques arrivèrent peu après, gais, parlant avec animation. Luigi se réveilla et leur distribua les cartons. Il les entraînait l'un après l'autre dans un coin de la cour et leur annonçait de toute évidence le nom d'un lieu ou d'un destinataire. Ils repartaient l'un après l'autre sans se saluer. Luigi les paierait une fois la

distribution effectuée ; moi, je pouvais aller chez Francesco dès à présent. Il m'attendait.

« Bien », dis-je. Je lui réclamai une cigarette et me mis en route. Il était midi, l'air était clair et chaud.

Devant la taverne d'Antonio, un petit groupe de gamins jouaient aux cartes, assis à califourchon sur le muret. Leurs cartes étaient graisseuses et ils hurlaient en les abattant sur la pierre. Du bruit s'échappait du marché, les cris des femmes traversaient les auvents et les parasols. La ruelle sentait le poisson, l'humidité dans le soleil, la toile et les légumes. Des filles rentraient chez elles avec du pain enveloppé dans du papier gris et des bouteilles de vin. Je rencontrai Olga, qui m'offrit une banane et m'apprit qu'un bateau de guerre avait accosté.

« Brésilien, précisa-t-elle. Les officiers et les cadets portent des vestes rouges. Ils dépensent un tas d'argent. »

Je pensai à Giovanna. Olga s'en retourna à l'hôtel munie d'un panier rempli de fruits et de bouteilles de vin.

Je feignis de ne pas remarquer son regard : c'était un regard qui ne voulait pas tout dire, mais qui voulait certainement dire quelque chose pour moi. Je fus bref et, mal à l'aise, simulai l'indifférence : peut-être aurais-je dû lui parler.

Je gagnai la côte de la Rondinella où vivait Francesco. J'avais faim, et la banane d'Olga avait laissé place à une légère nausée. Des enfants jouaient dans la ruelle où se découpaient des marches, tandis que les mères les appelaient de chez eux. Le soleil glissait obliquement le long du mur à ma gauche, créant sur le côté opposé une fraîche traînée d'ombre dans laquelle il était agréable de monter. Un vent mou descendait, agitant le linge pendu en hauteur. Francesco habitait un bel appartement, inattendu après le mur gris, après l'escalier sombre et glissant. Il jouait tout seul au billard. Il me salua et, de sa queue, m'indiqua la table. Il y avait là une enveloppe jaune que j'ouvris. À l'intérieur, quarante billets.

« Luigi avait dit cinquante. »

Il secoua les épaules tout en passant de la craie sur l'extrémité de la queue. Puis il me sourit. Les yeux fixés sur la craie bleue, je réfléchissais, perplexe.

« Il avait dit cinquante », répétai-je tout bas.

Des photos de vieillards bombant le torse étaient accrochées aux murs de la petite pièce sombre. J'aurais bien aimé en parler, mais j'étais trop inquiet.

Je contemplai un moment une grande armoire vitrée dans laquelle étaient rangées des bouteilles de couleur. La lampe qui surmontait le billard oscillait tout doucement, projetant la lumière tantôt sur moi, tantôt sur Francesco. Je m'aperçus soudain que la fenêtre était fermée.

J'avais soif.

« À prendre ou à laisser, affirma-t-il d'une voix calme.

— Je laisse, c'est sûr.

— Cinquante, c'est la paie des gars chargés de la distribution. Tu n'as risqué que la moitié du danger, tu n'as même pas ramé, tu ne peux pas exiger cinquante. »

Une histoire ridicule.

« Je me fiche des autres et du danger, rétorquai-je calmement. Vous aviez parlé du danger. Luigi aussi. Vous aviez dit cinquante, et c'est ce que je veux. »

Je commençai à m'énerver et, tout en jetant l'enveloppe sur le billard, sentis que cet énervement grandissait. J'avais de plus en plus soif.

« Je ne peux pas, dit-il. Je ne peux pas.

— Tu ne peux pas malgré tes millions. Les millions que tu as gagnés cette nuit. »

Il débitait des idioties. Je l'aurais cru plus habile. Qu'est-ce que c'était, cette histoire de rames ? J'avançai vers lui. La lampe oscillait un peu, l'enveloppe jaune se détachait sur le drap vert.

« Arrête ! me lança-t-il. Ne fais pas de bêtises ! Tu le regretterais plus que l'autre fois, avec Luigi. »

Appuyé à sa queue, il me fixait, l'air calme, le bout de l'index taché de craie bleue. Il connaissait son fait. Debout devant lui, je craignais de ne pas avoir le courage de le frapper. De frapper ce vieux visage blanc. Entourés de fines rides, ses yeux me transperçaient.

« Je me fiche de l'autre fois et d'après », déclarai-je.

Je saisis la queue et la jetai sur le billard. Je m'aperçus qu'il hésitait et qu'il devait accomplir un effort sur lui-même pour soutenir mon regard. Peut-être devina-t-il la peur. J'étais plus grand que lui et il devina ma peur.

« Eh, dit-il. Inutile d'avoir recours à ça. »

Il tira de sa poche son portefeuille et me tendit un grand billet clair de dix mille lires. Son portefeuille était bourré de billets.

« Inutile d'avoir recours à ça. »

Je souris, content du pli que les choses avaient pris, et ramassai l'enveloppe.

« Bien. Maintenant nous pouvons boire un verre.

— Oui. » Il avait l'air gai. « Vous êtes tous pareils.

— Tous ?

— Oui, vous les jeunes. Cogner et boire. Et vous ne connaissez rien à l'argent.

— Moi si.

— Voyons, tu n'en as jamais eu ! » Il ouvrit l'armoire.

« C'est bien pour ça que je m'y connais », répliquai-je.

J'étais perplexe. Il avait peut-être voulu plaisanter, inventer un jeu assorti d'une possibilité de gain : c'était dans ses habitudes d'homme digne. Ensuite il avait vu la peur.

Il vida deux verres de cognac, comme moi, puis voulut que je joue au billard avec lui. Je jouai et perdis deux parties. C'était vraiment un joueur brillant, et me battre n'avait rien de difficile pour lui, même s'il me laissait l'avantage. Les seuls points que je marquais étaient le fruit du hasard. Il riait dans des secouements de tête.

« Écoute, dit-il en frottant de la craie sur la queue. Tu sais des trucs à propos de ma femme ?

— Non. Rien. Ce que tout le monde sait.

— Qu'elle vend des cigarettes et fait la pute ? Je le sais moi aussi.

— C'est tout ce que je sais.

— Je te demandais si tu en savais plus long. Tu sais peut-être quelque chose. Comment elle vit, etc.

— Non.

— Personne ne sait. » Il était calme et triste. Son calme m'impressionna. « Personne ne sait rien et je ne peux pas le lui demander, à elle. »

Je le regardai jouer sans parler.

« Je ne peux pas le lui demander, et elle le sait », dit-il en se redressant. Son visage était pâle sous la lampe. « Si je lui posais la question, elle me rirait au nez.

— Peut-être que non.

— Peut-être que oui. Elle me rirait certainement au nez. »

Nous jouâmes un peu en silence.

« Écoute, j'aimerais que tu me dises quelque chose. J'aimerais que tu te renseignes et que tu viennes me dire quelque chose. »

Je le dévisageai. Ses yeux calmes et tristes étaient posés sur moi.

« Tu sais, ajouta-t-il, je ne vois plus de femme depuis qu'elle m'a quitté. Depuis trop longtemps. »

Il employait des mots exacts, propres, et cela me mettait mal à l'aise. Je comprenais maintenant pourquoi il avait voulu me payer chez lui.

« C'est un drôle de boulot, commentai-je.

— Je ne te donnerai pas d'argent. Je te le demande comme un service, si tu veux bien me le rendre. »

J'étais rassuré.

« Si j'apprends quelque chose, je t'en informerai.

— Merci. » Il avait prononcé ce mot correctement et avec sérieux. « Buons.

— Oui. »

Nous bûmes puis disputâmes une autre partie sans piper. Francesco m'accompagna à la porte. « Écoute, mieux vaut laisser tomber.

— Ah oui ?
— Oui. Il vaut mieux que tu ne dises rien. Laisse tomber.
— Comme tu veux.
— Motus et bouche cousue devant les autres.
— Évidemment.
— Sinon, tu le paieras trop cher. » Ces mots aussi avaient été correctement prononcés.

J'espérais qu'il n'en resterait pas là. Mais il me salua et referma la porte.

Je fis le tour de mes créditeurs et les observai pendant que je leur tendais l'argent : leurs yeux trahissaient de la gaieté et de la surprise. C'était agréable. Je payai tout le monde : la patronne de l'hôtel qui dit plus ou moins « Je le savais, cher monsieur » ; Matilde qui ne dit rien ; Aldo qui m'offrit un premier vermouth, puis un deuxième et un troisième que nous bûmes ensemble en trinquant et en choquant nos verres ; enfin Antonio qui simula de l'indifférence, qui me raccompagna à la porte et voulut me serrer la main. La sienne était petite et rouge – sale porc, pensai-je, tandis qu'il se disait au regret de ne plus avoir pu me servir dans sa taverne.

Il prononça vraiment les mots « au regret » et « servir », et j'eus envie de rire. De fait j'éclatai de rire en lui tapant sur l'épaule. Il ne comprit pas, mais il rit quand même en plissant les paupières. J'avais payé un énorme repas, ce qui l'autorisait à rire et à se dire « au regret ».

J'offris à Olga un sac en cuir et en paille doté d'un peigne et d'un miroir.

En revanche, je n'offris rien à Giovanna : je n'avais pas été capable de lui trouver un cadeau.

MARIO M'ATTENDAIT À LA BRASSERIE. Ensemble nous nous rendîmes à l'auberge de Mange-Trous. En chemin, je lui racontai la soirée ; il me réclama des détails sur mes compagnons, sur l'homme qui était resté avec moi, opinant du bonnet à chacune de mes réponses. Il aimait lui aussi les gens. Je lui parlai des dettes remboursées et il posa sur moi un regard gai. Nous mangeâmes avec Mange-Trous à l'Harmonie. Un bon repas avec du vin en abondance. Mange-Trous était très joyeux, il repartit ensuite se coucher sans m'interroger sur l'argent qui avait servi à payer le déjeuner. Il lui suffisait de s'être amusé et de pouvoir dormir. Il vacillait un peu ; avant de sortir, il se tourna vers la porte vitrée et m'adressa un clin d'œil. Oui, salut Mange-Trous, dors bien, puis regrette d'avoir dormi, d'avoir abandonné les copains devant une bouteille ; dors bien, on se reverra toujours quand on en aura envie, salut.

Mario et moi bûmes encore un barolo de 1941. Je lui parlai de ce vin. De temps en temps, il éclatait de rire et disait que oui, ce devait vraiment être l'histoire du barolo. Quand j'eus terminé, je fus saisi par l'envie de tenir un discours aux chaises et aux tables, aux verres et aux bouteilles, mais il m'en empêcha. Comme lui, j'étais très heureux – pas autant toutefois que je l'avais espéré : nous avions mangé et bu sur une nappe blanche avec une salière en verre et du pain dans une corbeille propre, et cela nous comblait, en plus du vin, de l'argent et des dettes remboursées.

Je cherchais un boulot, et Mario m'en trouva un grand nombre, un grand nombre de bons boulots. Bien sûr, nous pouvions faire n'importe quoi, nous transformer en contrebandiers, en joueurs de tambour, en militaires, ou des trucs dans le genre. Mais Mario ne parvenait pas à m'expliquer ses « trucs dans le genre ». Sous l'effet du barolo, de longues pensées me venaient à l'esprit et je m'efforçais d'en poursuivre au moins une jusqu'au bout. En vain. Mario me demanda s'il était agréable d'être contrebandier.

Non, non, évidemment, c'est un métier stupide, une façon stupide de s'égarer, répondis-je, mieux vaut cent fois être Mange-Trous, cent fois être nous deux quelques heures plus tôt, accablés par les dettes, la faim et les pensées, dormant sur la colline dans l'herbe fraîche, tandis que le soleil va se coucher. Jamais plus de contrebande : on finit par apprécier cet argent, le froid, la peur, la nuit, et on est foutu.

De toute façon, on est tous foutus. Bon, mais n'y pensons pas. Toi, tu y penses ? Pas moi. Moi non plus. N'y pensons pas et imaginons que nous venons de naître. Que nous sommes tout juste nés et prêts à tout. Prêts à affronter ce qui arrivera. Tout ce qui pourrait arriver. Un autre monde. Entièrement prêts à l'affronter. Toujours prêts.

Mario déclara qu'il partirait. Quand ? Demain ou après-demain, oui, il partirait. Je répondis que je regrettais, mais ce n'était pas vrai : je m'en fichais complètement, et je le lui dis. Il rit, son visage pointu penché sur la nappe blanche – et toi, la serveuse plantée sur le seuil, inutile de nous regarder, la serveuse, de toute façon nous sommes là, pour payer nous payons, va te faire foutre. Je savais que tout le monde finissait par partir : c'est la seule chose sérieuse qu'on arrive à faire, partir puis revenir avec ce qu'on a vécu entre-temps, mourir encore, repartir, bon, je savais tout ça très bien, malgré le vin, et je me fichais pas mal de Mario. Seul m'importait ce qui se passerait deux jours plus tard : je savais qu'un événement se produirait, que la situation devait changer, mais j'avais du mal à y réfléchir en cet instant précis en compagnie de Mario et du bruit, devant les bouteilles vides.

Mieux vaut remettre ces pensées à plus tard, me dis-je, à cette nuit. La certitude de devoir penser me plongeait dans une situation désagréable ; le vin s'était dissipé, laissant la place à cette certitude infâme. En enfer, la certitude ! La certitude n'a pas plus d'importance qu'un cornet à dés. Les dés sont plus nécessaires que le cornet, on ne joue pas sans dés. Oui, mais sans cornet non plus, sans cornet on peut tricher, alors le jeu n'est plus sérieux, il ne faut pas tricher. Voilà le sort de la certitude réglé.

Je réussis à écouter Mario et à retomber au centre de cette espèce de bonheur tout en vagues et en régurgitations. Mario disait qu'il était important d'être des hommes, que les hommes sont des choses incomparables.

Pour qui a-t-on inventé les auberges, les cafés, les bateaux, les cigarettes et les latrines publiques ? Pour les hommes. Les femmes des coins de rue attendent les hommes pour les décharger de leur poids d'hommes, déclarai-je ; les places publiques les attendent pour qu'ils parlent, se disputent, trouvent des amis, s'asseyent à l'ombre ou au soleil et regardent les filles qui passent pour être regardées.

Pour qui a-t-on inventé le vin, les bières, les femmes au coin des rues, les cravates neuves, les vermouths et encore les femmes des coins de rue ? Pour les hommes. Bien, les hommes. Vive les femmes des coins de rue qui sont le début et la fin des hommes ! Voilà ce que nous disions, Mario et moi, et cela me permit de réfléchir. Assis, la tête contre le mur et les jambes étendues sur une chaise devant moi, je contemplais mes chaussures ainsi que le carrelage rouge et gris.

Un lendemain de solitude, un lendemain d'immense solitude m'attendait. Il ne fallait pas que j'y pense, demain est encore un jour à venir, demain viendra, et je serai demain celui que j'ai été un tas d'autres jours qu'il est inutile de se remémorer à présent. Cela m'accablait comme le dernier verre qu'il vaut mieux ne pas boire. Demain.

Il arrive à un tas de gens d'élaborer ce genre de pensées. Bien sûr, dis-je, et cela n'a rien d'effrayant. Qu'est-ce qui se passe ? interrogea Mario. Oh, une chose de rien du tout, je disais qu'il arrive de penser à des choses totalement inutiles, de penser à demain, par exemple. Je vous en donnerai, du demain. Rien à foutre de demain. Demain.

LA LAITERIE DE PINO EST UNE PETITE BOUTIQUE BLANCHE où la lumière étincelle sur les carreaux, sur les tables en file étroite contre le mur. Des femmes entraient munies de bouteilles de lait vides que Pino alignait sur le comptoir. Une tirelire en argile peinte trônait entre les tourelles que formaient les cornets de glace ; les clients y introduisaient des pièces afin d'acheter un cadeau à Silvana, la petite fille de Pino, qui était déjà aussi blanche que son père et qui sentait, comme lui, le lait et les brioches.

Chaque jour, une fois entré, je secouais la tirelire, entre les cornets : elle était presque pleine, on la casserait le dimanche suivant.

Des gens venaient boire des verres de lait froid ou tiède en fin de journée : de vieux marins, Franco le chef de chauffe du remorqueur, Y. le garde de nuit qui habitait en face et de nombreuses fleuristes. On se saluait d'un signe de tête, parlait de sport en échangeant commentaires ironiques et journaux, en mentionnant des dates et des événements. Tout le monde avait toujours raison, et c'était normal. Pino intervenait dans des cris, derrière son comptoir, il indiquait une équipe de football accrochée au mur en photo. C'était une des deux équipes de football de la ville, et elle décevait inexorablement ses supporters. Pino détestait ses dirigeants, les copains les détestaient aussi, à l'exception des supporters de l'autre équipe. Les femmes protestaient devant le comptoir en agitant leurs bouteilles vides, et l'épouse de Pino nous ordonnait de nous taire.

C'était un bon endroit, blanc et propre, qui sentait la sciure le matin et où il semblait toujours faire nuit en raison des lumières électriques et de la ruelle sombre qui passait derrière le rideau en fils métalliques.

J'y montais chaque jour sur le coup de une heure et au crépuscule pour tremper deux petits pains dans du café au lait. J'avais décidé que ce serait ma nourriture : j'étais tellement faible et affamé que le vin m'enivrait tout de suite ; alors : café au lait puis nausée. Après le lait, il m'était impossible de boire, aussi je retournais à l'hôtel lire ou regarder les livres sur la table, assis près de la fenêtre. Ou je comptais mon argent. Je disposais les billets sur le lit, les comptais, et la sensation espérée me parcourait aussitôt des pieds jusqu'à la tête. Je les contemplais, indécis sur leur sort, en remuant la langue entre les dents. Ils étaient là, en rang, et je les réunissais, me regardais dans le miroir, ce tas de papiers à la main. Monter à la laiterie, avaler du pain

trempe dans du café au lait, regagner ma chambre pour lire ou compter mon argent : voilà tout ce que je savais faire. Parfois je cessais de lire pour compter les billets sur mon lit. C'était vraiment de l'argent et il m'appartenait, je pouvais m'en servir à ma guise, mais j'ignorais comment l'employer. J'aimais penser aux voleurs qui tenteraient un jour ou l'autre de me le voler, je riais à l'idée que personne ne parviendrait à le trouver.

Au cours de cette période, j'avais très peu dépensé et, assis sur le lit, je songeais au dégoût que j'avais éprouvé lorsque j'étais allé au débit de tabac changer un billet de mille. Oui, j'avais éprouvé un incroyable dégoût, une sorte d'offense à laquelle il est impossible de réagir. Le même dégoût m'assaillait quand j'étais assis sur le lit, et je comptais pour me rassurer.

Les premiers jours s'étaient écoulés lentement et agréablement, comme le sommeil ou le réveil. Après avoir bu mon café au lait, je regardais, appuyé contre les carreaux blancs, les femmes entrer, tendre leurs bouteilles à Pino, repartir en les laissant avec des recommandations. Bon nombre des filles du quartier venaient boire du lait, un morceau de pain dans leur sac ; Pino leur servait des bols aussi gros que des têtes, sur les bords desquels leurs bouches colorées imprimaient de grosses marques qui lui inspiraient une certaine horreur. Il accueillait également le chien du vendeur de crevettes et de beignets, que nous prenions pour un dogue. Ce chien s'allongeait sous les tables et dormait, le museau sur le carrelage frais. Comme il plaisait aux filles à la bouche rouge, Pino le surnommait « le chéri des putains ». La laiterie fut un bon endroit jusqu'au jour où je découvris que Pino préparait aussi des œufs et les servait avec du vin. Alors quelque chose changea : après les œufs et le vin, j'avais l'impression d'être plus solide, prêt à réfléchir, et je regagnais l'hôtel plus décidé, plus ferme. Il fallait que je dépense cet argent. Un jour ou l'autre, je me déciderais. Une de ces nuits, une idée tomberait peut-être sur mon oreiller. J'attendais la nuit de l'idée, et en attendant je lisais et comptais les billets. Mais le plaisir s'était en partie envolé. C'étaient toujours les mêmes billets, il y en avait toujours autant, et pourtant je découvrais des choses sur le papier, je suivais les marques des filigranes jusqu'au bout et mesurais les complications nécessaires. Je jouais avec les nombres, additionnais les chiffres et perdais l'après-midi ainsi. Le soir, accoudé au rebord de la fenêtre, j'attendais le sommeil, les yeux plongés dans l'obscurité de la ruelle : une seule flaque de lumière pendait du phare, et les voix qui s'élevaient étaient de plus en plus rares, la chaleur éloignait le vent. Je demeurais là jusqu'à la nuit tombée, moment où les odeurs prenaient corps.

Mario était parti. On m'avait parlé de lui et de Livourne comme d'une chose attendue, ce qui était le cas. Naturellement, cela ne me

surprit pas, et j'éprouvai l'impression qu'on ressent lorsqu'on sort du stade après la défaite de son équipe. Elle a mieux joué que l'adversaire, mais elle a perdu, et il ne vous reste plus qu'à discuter de détails insignifiants. Et Mange-Trous ? Ne voulant plus le voir, je ne dépassais pas la laiterie, via Prè : Mange-Trous ne s'aventurerait pas plus loin que le marché, et il ne s'y aventurerait qu'accompagné ou ivre. Le marché constituait sa frontière, je pouvais me fier à cette frontière et à son besoin perpétuel de dormir.

Il s'était produit quelque chose. Les yeux fixés sur la tache solide de lumière jaune dans la ruelle, je me disais c'est terminé, c'est terminé, c'est terminé. Il s'était produit quelque chose, et je me sentais comme vide, vide et prêt à tout. Mais je n'avais pas envie d'y penser. J'avais pensé à trop de choses isolées, je les avais expérimentées les unes après les autres, et je n'avais plus le courage de les réunir, d'y chercher un sens. Le sens palpable, c'était l'argent que je comptais et qui me permettait d'espérer. Je devais peut-être partir, j'étais peut-être déjà parti et, un soir ou l'autre, je me surprendrais dans un nouvel endroit. J'y arriverais à mon insu. Pour l'heure, je regardais avec indifférence, à ma fenêtre, tantôt la tache de lumière jaune et solide, tantôt le ciel de plus en plus net, de plus en plus propre, dans la nuit. Je n'avais pas faim, ce qui était déjà un bon point. Je savais qu'il suffirait de me déplacer un peu ici ou un peu là pour que tout recommence. Comme lorsqu'on a dormi et que, au réveil, on répète les mêmes gestes en cette nouvelle journée.

J'ÉTAIS ACCOUDÉ À UNE TABLE, détendu par le vin et l'esprit vide de toute pensée, quand Maria entra. Les copains des œufs et des équipes de football étaient allés au cinéma, je n'avais pas eu envie de voir un film en couleurs, et c'est ainsi que je tombai amoureux de Maria.

Elle écarta le rideau de fils métalliques et s'assit en me tournant le dos. Elle trempait des biscuits dans le lait, devant le calendrier de la femme nue parmi les fromages ; je voyais sa nuque pâle sous ses cheveux courts et clairs, son dos et la courbe docile de ses hanches sous sa robe. Je regardais sa nuque ronde et blanche, pensais à ses journées plus blanches que son cou et ses mains ; j'avais un peu trop bu après les œufs et je m'épris d'elle.

Elle ne se retourna ni ce soir-là ni les deux suivants. À midi, je patientai inutilement en discutant avec Pino de football et de boxe : un boxeur italien s'était installé en Amérique en dépit de l'opinion de Pino. J'attendais le bruissement du rideau métallique ; divers bruissements se succédaient, mais pas encore le bon.

Ce fut un soir bien arrosé, et nous fîmes notre possible pour aller l'un vers l'autre. J'avais bu lentement et bien, j'arrivai d'un seul coup à toutes les conclusions : je compris qu'elle ne pouvait pas se retourner ; j'observais le contour blanc et net de son cou sous ses cheveux clairs, en proie à une grande envie de le toucher.

J'ôtai de sa robe ces fils blonds sans qu'elle s'en aperçût, sous le regard de Pino, satisfait de ce spectacle. Il lisait le journal du soir, appuyé au comptoir ; il était tard, et il n'y avait plus personne aux tables. De temps en temps, il me montrait un visage complice, attentif.

« Salut », dis-je. Elle pivota légèrement et sourit, puis elle repoussa sa tasse et vint s'asseoir en face de moi. Elle était très belle ; deux petites rides aux commissures des lèvres riaient dans le sourire de ses dents. Se disant que la nuit était tombée, Pino sortit allumer l'enseigne.

« Quelle tête tu as ! » Elle avait une belle voix calme. « Qu'est-ce qu'il y a ce soir ? C'est l'amour ?

— L'amour toujours.

— Pour qui ?

— Oh, une fille, de temps en temps.

— Alors tu n'es pas amoureux.

— Bien sûr que si, toujours amoureux. » Je contemplais son nez, ses

yeux clairs, sa bouche qui remuait doucement au rythme des mots, ses doigts jouant avec la cigarette. Incroyable comme on essaie d'être bien, pensai-je, comme on essaie tous les deux d'être mieux qu'à l'ordinaire.

« Et toi, tu n'es pas amoureuse ?

— Bien sûr que si. » Elle eut un petit rire. « Un peu.

— Bien. Tu veux un verre ?

— Sur le lait ? » Maintenant ça allait mieux.

« Sur le lait et tout le reste », répondis-je. Pino nous apporta du cognac qui se révéla métallique et dur après le vin – peut-être aussi après le lait de Maria. On aurait dit que nous nous retrouvions après avoir passé ensemble une période assez heureuse. Cette pensée n'avait rien d'agréable. Bon sang, me dis-je, c'est une sale histoire, tu ne devrais pas accepter certaines choses, tu as encore le temps de reculer, pas d'idioties, tu sais très bien que tu tombes immédiatement amoureux, que tu tombes toujours amoureux, c'est une sale et dangereuse histoire.

Cette prise de conscience me désolait alors qu'on était encore assis, accoudés à la table, et que Maria parlait calmement de soirées stupides tout en frottant son paquet de cigarettes contre le marbre. Mon verre avait laissé un cercle de vin sur la table, près de son coude, et je regardais ce coude, ce cercle rouge, en proie à une inquiétude croissante.

Plus âgée que moi, elle avait perdu son mari à la guerre, en Afrique, et travaillait dans un bureau de la via dei Banchi. Si je ne l'avais pas vue jusqu'à présent, c'était parce qu'elle dînait dans une trattoria du vicolo del Fieno et mangeait un en-cas au bureau à midi.

Tiens, me dis-je, Maria qui mange du pain et une omelette ; elle a ouvert l'emballage en papier et elle serre maintenant pain et omelette entre ses ongles roses. Vêtue d'une blouse noire, elle se tient devant sa machine à écrire, à la banque. Maria qui mange, Maria.

Ce prénom s'était déjà ancré en moi, et à l'instant où je le prononçai je compris que c'était irrémédiable. Aussitôt je me sentis plus léger, résigné, gai et léger. Elle vivait seule depuis plusieurs années, sans enfants, vraiment seule.

« Vraiment ?

— Bien sûr, seule. »

Elle m'apprit qu'elle fréquentait la laiterie le soir pour économiser un peu d'argent afin de s'acheter un manteau, un manteau noir. Un manteau noir lui irait bien, et je me demandai si j'avais assez pour lui en acheter un.

« Les femmes ont besoin de peu pour vivre. Elles ne mangent pas beaucoup, dis-je.

— Je sais. Ce n'est pas le cas des hommes. Les hommes ont besoin

de viande matin et soir. Et d'un tas d'autres choses.

— Oui. De la viande et d'autres choses. Un tas d'autres choses. »

Nous sortîmes. Derrière son comptoir Pino nous souhaita bonne chance, et Maria éclata de rire, la tête baissée. Il me cligna de l'œil, cela faisait longtemps qu'il attendait le moment de me faire un clin d'œil.

Le long des arcades de Sottoripa, puis jusqu'au port parmi les gens qui bavardaient en petits groupes, la solitude s'abattit sur nous après les murs et le silence de la laiterie. Mais quand Maria me prit le bras, tout redevint comme avant.

Le son d'une radio s'élevait du bateau brésilien ; accoudés au garde-fou, les marins de service regardaient les gens qui les regardaient du pont ; le navire était vieux et gris, son pavillon pendait, inerte, jaune et vert, avec un monde bleu dans le jaune. Des nuages couraient vers les collines que dévalaient les sons de cloches ; un train siffla et le parapet se mit à trembler légèrement à son passage. L'eau était sombre et sale, mais l'obscurité lui donnait une allure plus sombre, plus étincelante et moins sale.

Il était inutile de parler. Il nous suffisait d'être proches, ma main au contact du bras de Maria, et son bras au contact de ma main.

Au retour, nous nous frayâmes un chemin parmi les gens qui se pressaient devant les cafés, relatant leur journée à leurs amis. Les musiques qui s'échappaient des salles de danse s'engouffraient dans la via Gramsci, et les files de wagons de marchandises stationnaient, immobiles, derrière la grille du port.

Nous déambulions au son d'un accordéon, de l'autre côté de la rue. Le vin s'était dissipé en moi, se transformant en un parcours menant à l'assurance ; d'autres sentiments s'étaient dissipés, par exemple la peur que les choses prennent un pli inattendu. Devant les portes ou derrière les rideaux des cafés, assises sur des tabourets, des femmes attendaient les hommes du soir. Un premier tramway passa, puis un second, suivi d'une douzaine de génisses couleur café au lait que poussait un bouvier hurlant, tandis que son compère tenait l'extrémité d'une corde attachée aux cornes de l'une d'elles.

Elle habitait vico Stella, la dernière ruelle avant que commence la ville haute avec ses rues et ses larges places.

Nous gravâmes l'escalier lentement. Accroché à son épaule, je regardais son genou se lever et se tendre sous sa robe pendant qu'elle comptait les marches tout bas pour moi. L'escalier était escarpé et sombre, les marches grises, encore trois, deux, une, la porte, la serrure de la porte, la lumière après la porte, et nous face à face dans la lumière.

Je ne me disais plus que tout cela était trop facile, pouvait devenir demain très difficile, comme les jeux de cartes, où l'on gagne les

premières fois. Il y avait là une petite pièce d'où étaient absents les objets que les femmes y exposent en général – vases, tableaux, photos.

« Viens voir mes robes », dit-elle, et elle ouvrit l'armoire. Il y en avait beaucoup, alignées en rangs serrés, dégageant une odeur de linge, de renfermé et de vieux parfums.

« La fenêtre a un défaut. Le bois a dû gonfler. Essaie de l'ouvrir. »
J'essayai. Elle résista.

« Un de ces jours, je l'arrangerai.

— Je suis contente de ne pas avoir peur.

— Oui.

— En chemin, je croyais que j'aurais peur. Mais non. »

Le lit était moelleux, tout était moelleux et tranquille dans cette pénombre qui ne provenait pas de la nuit, mais de l'oreiller, des murs, de l'unique armoire.

Il flottait dans l'air une odeur de maison et de femme, et j'eus l'impression d'avoir déjà été là, comme dans certains rêves où l'on se dirige vers des lieux qu'on imagine et qu'on découvre identiques à l'image qu'on s'en était faite.

Soudain je me sentis faible. Un sentiment net et précis s'était abattu sur moi, me rendant faible.

« Mais bien et heureux, dis-je.

— Comment ?

— Rien. »

Nous nous aidâmes à nous déshabiller, allongés sur les couvertures.

« Cela fait si longtemps que..., commença-t-elle.

— Tais-toi.

— Oui. Je ne sais pas pourquoi maintenant...

— Si, tu le sais.

— Oh oui, chéri, bien sûr. »

Nos chaussures tombèrent bruyamment sur le tapis. J'étais négligé et pas très propre, mais je n'y pensais pas le moins du monde. C'était la première fois que je n'avais aucune pensée de ce genre pendant que je me déshabillais avec une femme. La facilité de cette paix me submergea après : nous étions enlacés sous les draps, nos pieds s'agitaient dans la fraîcheur en se touchant, je fumais et jetais la cendre vers le mur, au-delà de sa tête.

« Et toi... » Elle parlait, la bouche contre mon cou. « Qu'est-ce que tu fais ?

— Je t'aime.

— Oui, mais avant, qu'est-ce que tu faisais ?

— Rien. Je n'ai pas le temps de travailler.

— Comment ?

— Je plaisantais. Je ne faisais rien.

— Et tu ne feras jamais rien ?

— J'aimerais bien. Mais ce n'est pas possible. En ce moment, j'ai un peu d'argent. Après on verra. »

Elle se dressa sur un coude et me dévisagea. Ses seins tremblaient légèrement.

« À quoi penses-tu ?

— Je pense que tu es un homme qui ne se rase pas.

— Je ne savais pas que j'allais faire ta connaissance ce soir.

— Moi si. » Elle se rallongea. « Et comment vis-tu ?

— Je ne sais pas. S'il te plaît, ne m'oblige pas à y penser maintenant, ne me pose pas certaines questions, je ne sais pas, je ne sais jamais rien. »

La lumière grise filtrait à travers la fenêtre. C'était une ruelle très silencieuse ; seul le bruit intermittent du tramway, au loin, retentissait au-dessus de nos têtes. La lumière grise se reflétait dans le miroir, diffusant une clarté tout autour.

« Tu as vu beaucoup d'endroits ?

— Un certain nombre.

— Tu es allé à Turin ? J'aime m'imaginer Turin. Ma mère était de Turin, elle en parlait toujours. Ce doit être une belle ville, une belle et vieille ville. C'est vrai ? Elle est belle et vieille ?

— Il n'y a pas de chats comme ici, les gens sont élégants et pressés comme d'habitude. Il y a de bons cafés. Et un fleuve. Un beau fleuve parfois.

— Mais c'est une belle et vieille ville, n'est-ce pas ? J'ai toujours cru que c'était une belle et vieille ville.

— Oui, les arbres sont beaux et vieux, bien alignés, on ne se rend jamais compte du moment où leurs feuilles poussent.

— Qu'y a-t-il encore de vieux ?

— Une rue avec des messieurs âgés au printemps, les murs gris et hauts, le soleil au-dessus des toits, un beau café et un peu de verdure sur la place publique.

— Et puis ?

— Et puis le ciel. Il est vieux et évaporé. » Je songeai qu'elle n'avait peut-être pas saisi le véritable sens d'« évaporé ». « Il est vieux. Un peu fou et un peu bête.

— Bête, le ciel ?

— Parfois, en particulier quand on n'a aucune envie de le voir aussi faible. Les rues filent tout droit comme des coups de fusil. »

Je n'avais pas envie de parler, mais Maria continuait de me questionner. Peut-être aurais-je préféré parler d'elle, s'il fallait vraiment parler. Cela ne me paraissait pas nécessaire.

« Tu ne pourrais pas te taire ? Être bien sage ?

— Oh oui, je t'aime, chéri, et je serai sage. Je t'aime.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis une imbécile. » Elle riait tout bas. « Mais je t'aime et je sais qu'il n'y a rien à faire. Je t'aime. » Je ne trouvais pas qu'elle le disait trop souvent.

« Pourquoi, qu'est-ce que tu voudrais faire ?

— Je ne sais pas. Pour l'instant je suis très contente. Je n'ai qu'un seul désir : t'aimer. Et c'est le cas.

— Moi aussi, je t'aime. J'ignore si ça me fait plaisir. Pour l'instant, oui. Je ne sais pas si ça durera. »

J'avais accompli un effort pour le dire, mais je me sentis ensuite plus léger.

« Oui, ça durera. Nous serons toujours contents et nous nous tiendrons compagnie. Nous recommencerons tout de zéro.

— Bien. Re commençons. »

Elle voulait parler de villes.

« Excuse-moi. Je suis fatiguée. Il faut que je m'habitue. Tu me pardonnes, pas vrai ?

— Oui. » J'étais déçu. J'avais le sentiment d'être bouffi, cruel et déçu.

« Parle-moi des villes. »

Je songeai qu'il était agréable de parler de villes, si cela lui faisait plaisir. Je songeai aussi qu'il y avait trop de villes et trop de choses à dire.

« Et Rome. Tu es allé à Rome ? Comment c'est ?

— Eh bien, il y a des vins compliqués. Les gens ne savent pas boire, comme dans le Piémont. Les bœufs ont de longues cornes. Ils se tiennent immobiles le long de la voie ferrée.

— Mais Rome, la ville ?

— Rome ? Ah oui. Il y a des rues qui conduisent toujours à un autre endroit, tu comprends ? Toujours à un autre endroit que celui où tu veux aller.

— Je ne comprends pas bien.

— Ça ne fait rien. Et puis elle regorge de mouches. Et certains matins, elle est rose et bleue.

— Qu'est-ce qui est rose et bleu ?

— Rome est rose et bleue. Je l'ai vue rose et bleue un matin. » J'étais peut-être ivre. Au moins un peu. Nous étions tous un peu ivres ce matin-là en arrivant à Rome ; nous avions bu toute la nuit, le jeune carabinier, les deux prêtres, les deux bergers de Grossetto et moi. Nous avions également avalé la menthe que la mère d'un des prêtres avait fourrée dans sa valise. Un des bergers avait voulu la mélanger avec de l'eau-de-vie. Cela avait donné une excellente liqueur gris-vert au goût de médicament.

De toute façon, c'était l'aube, et Rome était rose et bleue. Les prêtres l'avaient dit eux aussi, je me le rappelais.

« Et les forums ?

— Les forums ? De vieilles pierres sombres ou d'un blanc sale. L'herbe pousse dedans et les enfants y jouent au ballon.

— Cette Rome me plaît.

— Rome est ainsi. Moi aussi, je l'apprécie.

— Et...

— Ça suffit. Dors.

— Non. Maintenant je ne suis plus fatiguée. Maintenant...

— Oui. »

Oui, encore ça, rien que ça.

La nuit était avancée et la ruelle silencieuse. Soudain j'entendis du bruit sous le lit.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Elle eut un petit rire. « Ce doit être le chat. Il a un panier là-dessous.

— Appelons-le. »

Nous appelâmes. Le chat sortit de son panier, il était blanc et gris. Il monta sur le lit et me regarda en agitant la queue. Puis il se coucha sur l'oreiller, contre ma tête.

« À quoi tu penses ? demandai-je.

— J'ai l'impression que nous nous connaissons depuis longtemps.

— C'est toujours comme ça, je crois.

— Nous n'avons plus rien à nous dire.

— Bien. Nous savons tout. Ce chat n'a pas de puces, j'espère ?

— Ça se peut. » Elle rit.

« Bien. »

Le chat ronronnait en remuant la queue sur l'oreiller. Je regardais la fenêtre grise quand je m'aperçus que nous chuchotions.

« Et toi, à quoi tu penses ?

— À toi. » Ce n'était pas vrai.

« Ce n'est pas vrai. Dis-moi à quoi tu penses.

— J'ai envie de boire, répondis-je. J'ai très soif.

— Vraiment, tu as soif ?

— Non, mais j'ai envie de boire.

— Si on se saoulait ?

— Saoulons-nous ! Tu l'as déjà fait ?

— Une fois. À une fête chez des amis. Pendant qu'ils dansaient, j'ai vomi dans la rue par une fenêtre. Quelqu'un me tenait la tête, et j'étais mal à en crever. Mais maintenant j'ai envie d'essayer. Tu me laisses essayer ?

— Bien sûr.

— C'est bien de boire et de se saouler ?

— Oui, je crois.

— Tu as essayé ?

— Plusieurs fois.
— Et comment tu te trouvais ?
— Je ne me trouvais pas du tout. C'est comme gagner puis perdre, de nouveau gagner et espérer être sûr, puis plus sûr du tout, tomber et dormir.

— Et après ?
— Après tu te réveilles, et alors tu as perdu.
— Bien. Saoulons-nous. Nous ne nous perdrons pas. Nous sommes ensemble et tu m'empêcheras de dormir, pas vrai ?

— Vrai. Mais tu dormiras quand même.
— Non, je ne dormirai pas, je t'aime.
— C'est bien pour ça que tu dormiras.
— Et toi ?
— Je te regarderai dormir.
— Et tu ne dormiras pas ?
— Non. Je t'aime moi aussi. Et maintenant, la bouteille ! »

Elle se leva et se dirigea vers l'armoire. Le chat bondit hors du lit. Elle fouilla dans l'armoire, penchée, sa peau blanche dans la lumière grise. Elle finit par trouver une bouteille, mais pas de tire-bouchon, raison pour laquelle je dus l'ouvrir avec mon couteau. Assis sur le lit, je m'efforçai de ne pas casser le liège, de ne pas faire tomber de morceaux dans le cognac. Maria m'observait.

« Waouh, quel couteau ! »
Le bouchon sortit et je fus satisfait : pas un seul bout n'était tombé dans la bouteille.

« Qu'est-ce que c'est ?
— Du cognac, répondis-je.
— La bouteille n'a pas d'étiquette. Elle est là depuis plusieurs années.

— Ce devrait être un bon cognac.
— Fais-moi sentir.
— L'odeur est sublime. »

Nous bûmes. Maria fut saoule au troisième verre. Elle se promenait dans la chambre en s'appuyant à l'armoire et aux murs. Je la regardais s'éloigner et revenir, nue et tranquille dans la pénombre ; le spectacle qu'elle offrait, ivre, blanche et saoule devant le miroir, m'émouvait un peu. Tandis qu'elle se caressait les cheveux, les bras et le ventre, elle ondoyait légèrement, heureuse. Elle se tourna vers moi.

Je la couchai. Elle me serra contre elle et voulut m'embrasser en me tenant la tête. Sa langue avait un goût de cognac, ses dents étaient froides, glacées.

Elle se mit à chuchoter. Je n'arrivais pas à comprendre ses phrases hachées ; je caressais sa peau froide, lui frictionnais les pieds et les genoux. La tête penchée sur l'oreiller, elle continuait de marmonner,

apparemment heureuse. Elle s'endormit d'un coup dans mes bras, et j'arrangeai ses cheveux sur sa tempe découverte, la touchai ça et là. Elle s'était réchauffée et elle transpirait dans son sommeil.

Le chat se déplaçait lentement sur les couvertures en ronronnant et en posant ses pattes avec grâce. Je percevais sa présence sur le lit, le sentais approcher, me renifler derrière l'oreille, s'immobiliser près de l'épaule de sa maîtresse.

Nous passâmes ainsi plusieurs heures : eux deux endormis, moi qui les regardais, qui regardais la pièce, la table, le fauteuil, la robe sur le fauteuil, mes vêtements par terre, l'armoire, la glace de l'armoire remplie de gris. Je ne pouvais pas bouger et j'avais une jambe engourdie. J'essayai de pousser Maria, mais elle se serra davantage contre moi. Je contemplais la lumière grise du miroir et la robe sur le fauteuil. Des objets qui prendraient possession de moi, comme Maria et le chat. Et après ? Au diable après, pensons à l'instant, à la chaleur, à Maria, au défaut de la fenêtre, au matin qui ne doit pas être loin à en juger par la pâleur de la ruelle. Un premier tramway passa, suivi d'un deuxième, puis s'installa ce silence entre deux tramways qui annonce le jour. Il est inutile d'aller ailleurs, me dis-je, ça ne sert à rien. Ici, on est très bien, dans cette chaleur chaude et ce silence. On est formidablement bien. Il est vraiment inutile d'aller ailleurs. Nous irons ensemble manger, boire, danser, voir un film, nous promener au port. Je savais ce qui m'attendait, ce tableau s'étalait devant mes yeux, clair, incroyable. Offrons-nous un bout de belle vie, puis je le paierai, tant pis.

Un de ces jours, il me faudra payer un tas de choses. Il suffit d'être préparé à ce jour, et je le serai.

J'ai déjà plein de dettes, je dois tout à tout le monde, à quelques dettes près. J'ai même des dettes envers moi, je te paierai, ne t'inquiète pas, je paierai tout, de toute façon je n'ai rien d'autre à faire que contracter des dettes puis les rembourser pour en contracter aussitôt d'autres, des dettes de toutes sortes, c'est la vie. Mais ne pense pas à la vie pour l'instant, au diable les pensées sur la vie, au diable les gens qui produisent des pensées sur la vie ! Je paierai mes dettes, bien sûr, je les paierai. Et si tu ne peux pas ? Tant pis, ne pensons à rien, restons au chaud, Maria, je suis ici en sécurité, Maria correspond certainement à ce que je pense d'elle, oui, elle y correspond, sans aucun doute, on est bien ici, voilà, c'est ce qui compte, se protéger un peu, être en sécurité après tout ce qui s'est passé, hurra ! Que s'est-il passé ? Des dettes. Et encore des dettes. Mais oui, je le sais, je sais que j'ai des dettes envers tout le monde, envers mon père, ma mère, les murs de ma maison, mes copains, les aubergistes, les hôteliers, les gens qui passent, envers moi-même, envers la poussière, les chiens, le

Père éternel, et maintenant laissez-moi tranquille, vous les dettes !

Je me sentais calme et je contemplais les jambes de Maria qui bougeaient de temps en temps, se rapprochaient ou s'allongeaient. En pensant à ces jambes, aux jambes de cette Maria endormie et blanche, je la secouai doucement.

« Je t'ai réveillée. » Elle remuait les yeux et ses lèvres asséchées par le cognac.

« Je n'ai pas sommeil, expliquai-je.

— Moi non plus. J'ai été bête de m'endormir, avec tout ce qu'on a à faire. » Elle riait tout bas, mais avec

sérieux, c'était bien de parler de ça. Soudain je me sentis cruel et excité : il fallait parler de ça, en parler beaucoup et mal, avec des mots sales, méchants et justes, puis ne plus en parler. Le chat abandonna l'oreiller.

Après, elle avait encore un goût de sommeil et de cognac.

« Dis-moi, est-ce que tu m'aimes parce que nous sommes au lit ensemble ?

— Oui.

— Tu m'aimes vraiment pour ça ?

— C'est une des meilleures raisons qui soient. » Je songeais à son épaule quand elle écartait le rideau en fils métalliques, à la laiterie.

« Salut, dis-je.

— Tu es vraiment gentil, toi.

— Peu de gens le savent.

— Moi, je le sais.

— Tu ne peux pas en être aussi sûre. Tu ne me connais que depuis dix heures.

— Je le sais quand même. Tu es gentil, lisse et sans remords.

— Ça oui. » Je me demandai comment elle s'en était aperçue. J'étais surpris.

« Tout le monde devrait t'aimer.

— Eh ! dis-je. Parlons de choses plus simples.

— Je t'aime aussi pour les autres et je dis ce que je veux. Je n'ai jamais parlé comme ça, laisse-moi parler comme ça. Juste cette nuit.

— D'accord. » Maintenant j'étais gai et prêt à parler de tout.

« Je t'aime pour tout le monde. Tout le monde, c'est moi.

— Quoi ?

— Je suis tout le monde », dit-elle. Elle l'avait bien dit.

« Oui. Mais ne te donne pas de grands airs.

— Oh si, donnons-nous un tas de grands airs, s'il te plaît.

— Très bien. Restons au lit et donnons-nous autant de grands airs que nous voulons. »

LE CAFÉ ÉTAIT DÉSERT et il pleuvait dehors. Derrière les vitres, les feuilles s'agitaient doucement et de rares tramways passaient dans des grincements. La nuit tombait tôt ; derrière le comptoir, le barman lisait le journal qu'il tenait juste sous les yeux. Il nous avait apporté deux rhums, et les verres gisaient, vides, sur la table.

« Je ne sais pas, dit Maria. Je ne sais rien de toi. Et tu ne m'aides pas à en savoir plus long. Tu devrais m'aider.

— Ne t'inquiète pas. » Nous nous étions un peu disputés. Nous nous étions disputés pendant que je lui séchais les cheveux en frictionnant sa tête penchée vers le bas. Je ne me rappelais plus pourquoi, mais Maria avait pleuré et je n'avais pas réussi à me détourner de la fenêtre pour la consoler. « Ne t'inquiète pas.

— Non. Tu ne m'aides pas. Si tu m'aimes, tu dois m'aider. Il faut que je sache.

— Il n'y a rien à savoir. »

Je fumais en regardant les feuilles sous la pluie. Je savais qu'en me retournant je verrais à travers la fenêtre la cour vide et grise où des paniers étaient entassés dans un coin. Il y a toujours des paniers dans les cours. Le café était très sale, il était si vide et si sombre qu'il paraissait encore plus sale.

« Je ne suis pas une gamine. Je suis vieille. Je sais que tu dois m'aider, mais tu ne fais rien. Tu m'abandonnes dans un coin comme un objet.

— Que dois-je faire ?

— Je ne le sais pas, mais tu ne devrais pas m'abandonner dans un coin comme un objet. Tu ne devrais pas trop penser à autre chose.

— Je ne pense jamais à rien. Si tu ne l'as pas compris, tu n'as rien compris depuis le début. Et puis je ne t'abandonne pas dans un coin, comme tu dis. Je t'aime et tu n'as aucune raison de te plaindre.

— Je sais que tu m'aimes, mais parfois c'est inutile. Certains jours, c'est vraiment inutile.

— Pas certaines nuits.

— Laisse tomber les nuits. Si ça pouvait être toujours la nuit... Mais il y a des jours et des heures, comme maintenant, où tu restes assis là et où tu m'oublies complètement.

— Ne dis pas ça.

— Je n'ai pas l'intention de jouer la victime, mon chéri, mais tu

devrais m'aider. C'est la seule chose qu'on puisse faire quand on s'aime. »

Derrière le comptoir, l'homme posa son journal et nous regarda. Vieux et sans veste, il n'était pas à sa place derrière un comptoir de café, pensai-je ; dans la salle en tant que client oui, mais pas derrière le comptoir.

« Je suis peut-être trop vieille et je ne devrais pas faire ça avec toi.

— Arrête.

— Tu passes ton temps à dire arrête, ou buvons, ou allons nous coucher. Ça ne m'aide pas.

— Bon sang, où veux-tu en venir ? » Après le shampoing, ses cheveux étaient vaporeux, mous et d'un blond plus clair. Je posai le doigt dessus et les trouvai doux, agréables au toucher.

« Sois sage. Je sais que tu m'aimes mais tu me fais faire du souci.

— Ne te fais pas de souci. Tu veux un autre rhum ?

— Non. Tu vois, je ne sais rien de toi, je ne connais pas tes projets. On ne peut pas continuer comme ça, du lit au café. Je m'inquiète. Je suis vieille.

— Tu n'es pas vieille. Tu as trente ans, et à trente ans les femmes ne sont pas du tout vieilles. Et puis il ne faut pas que tu t'inquiètes. Ne m'oblige pas à te répéter trop souvent que je t'aime.

— Je suis barbante, je suis barbante et je le sais, mais je sais aussi que tu t'en iras un de ces jours et que tout sera terminé.

— Je ne m'en irai pas.

— Oh si, tu t'en iras. Tu n'auras plus d'argent et tu t'en iras.

— Ne parlons pas d'argent. Aujourd'hui je me fiche de l'argent.

— Tu te fiches toujours de quelque chose.

— Écoute, ça ne te plaît pas ? Tu travailles, et quand tu sors du travail, tu es avec moi. Moi, je ne sais pas quoi te dire, mais ça n'a pas d'importance. Nous sommes bien, et toute cette histoire d'aide est une bêtise. Ne fais pas comme les femmes.

— D'accord. N'en parlons plus.

— Tu veux un rhum ?

— Non. »

La pluie augmentait, et l'homme quitta son comptoir pour allumer les lumières. C'étaient des lumières pâles et mauvaises, et ce café sale aux lumières basses m'évoqua l'hiver. Une femme entra. Elle s'assit près de la porte et commanda un café. Elle était vieille et elle fixait ses yeux vides sur la machine à espressos.

« On peut partir. Ce café n'est pas un bel endroit, dis-je.

— Restons encore un peu. Il pleut et nous ne savons pas où aller.

— Dans un autre café. Celui-ci est infect et je n'ai plus envie de rester.

— Ne sois donc pas nerveux. Si on sort, on sera trempés.

— Oh, au diable la pluie !
— Sois sage.
— Au diable la pluie, cet endroit infect et tout le reste !
— Arrête.
— Et toi aussi, va en enfer !
— Oui.
— Je ne supporte pas cet air calme que tu prends en attendant que ma colère cesse. Je ne le supporte pas.

— Oui.
— Les putes non plus. Au diable ! »
Je me sentais dur et stupide. Quelque chose clochait. La pluie et Maria. Moi, surtout. Nous nous étions disputés et Maria avait débité des âneries, assise derrière son verre vide. Moi, j'étais amoureux, et je ne savais pas bien le lui dire. Je ne savais que la tenir éveillée quand elle était fatiguée, et boire, assis sur le lit dans le noir.

« Je t'aime.
— Oui, chéri.
— Je voudrais t'offrir des fleurs. C'est idiot, mais je voudrais que tu ne sois pas là. Je sortirais et je t'achèterais des fleurs.
— Ce serait bien, mais je préfère être ici.
— Je ne t'ai jamais rien offert.
— Si, tu m'as offert un tas de choses.
— Un tas de problèmes. Je n'ai pas de chance.
— Pourquoi ?
— Je suis un homme malchanceux. Je ne sais pas combler la femme qui m'aime.

— Ce n'est pas vrai. Je suis heureuse.
— Pas moi. Encore de la malchance. Cela fait une semaine que nous nous connaissons et je n'ai jamais été vraiment heureux. J'ai du souci et une peur dingue.

— Peur de quoi ?
— Peur de tout, de toi et de moi. Avant, quand je ne possédais rien, j'avais du courage. Je n'avais que du courage, et j'étais pauvre pour tout le reste. Maintenant que je t'ai et que j'ai un peu d'argent, mon courage s'est envolé.

— Ça passera.
— Oui, ça passera cette nuit. J'espère. Ça ne passe pas toutes les nuits.

— Ne nous inquiétons pas.
— Bien sûr. »
La femme du café s'en était allée, et le patron, sur le pas de la porte, contemplait l'asphalte luisant. Il faisait nuit et je pensais au dîner.
« J'aimerais bien qu'il arrive quelque chose, dis-je. N'importe quoi. Et que nous nous retrouvions pris au milieu.

- Quoi ?
- Des guerres, des révolutions, des épidémies, des tremblements de terre. Et nous au beau milieu. Je serais envahi par un courage immense et on trouverait une solution.
- On serait tranquilles.
- Je serais inquiet et très courageux dans le bordel général.
- Alors je serais sûre de toi.
- Pourvu que ça arrive. Pourvu que ça arrive cette nuit.
- Oui.
- Tu veux un rhum ?
- Oui.
- Et puis on ira dîner.
- Oui, j'ai très faim.
- Bien. Moi aussi.
- Tu m'emmènes au cinéma, ce soir ?
- Et comment !
- Quel film donne-t-on ?
- Peu importe. L'important, c'est d'aller au cinéma. Alors, on le boit, ce rhum ?
- Oui. »

ON ÉTAIT DIMANCHE et le mois de mai touchait à sa fin ; la chaleur déployait sur les toits, les fenêtres et les pavillons des navires le bleu que le ciel adopte quand l'été est déjà avancé.

Nous nous promenions dans les ruelles désertes, en début d'après-midi ; rares étaient les bruits qui, s'échappant de la ville haute, nous parvenaient le long des murs et de l'ombre des murs.

« Tu veux m'accompagner ?

— Bien sûr. Où m'emmènes-tu ?

— Tu vas voir.

— On sera heureux là-bas ?

— Oui, toujours heureux. »

Nous avions déjeuné dans une trattoria de Sottoripa et, sans autre pensée en tête que celle de ne jamais nous quitter, nous allions gaiement au-devant de l'air marin, vif et fin. Au bout du vicolo del Fieno, je hélai une calèche qui traversait la place.

« Où va-t-on ? » Calme, contente, Maria me regardait de derrière ses lunettes noires.

« À la campagne », dis-je.

J'avais donné l'adresse au cocher, et maintenant le cheval marchait lentement sous le soleil. Le cliquetis de ses sabots sur les pierres était le seul bruit de ce dernier dimanche de mai.

« Dis-moi comment étaient les autres femmes.

— Quelles femmes ?

— Les autres. Celles qui m'ont précédée. J'ai toujours eu envie de te le demander, mais je n'osais pas.

— Elles portaient des peignoirs à paillettes et à fleurs. Elles n'étaient pas toutes belles et elles attendaient dans la salle. Quand on était ensemble, elles n'arrêtaient pas de protester. Il y avait toujours matière à protester.

— Des femmes typiques de ces endroits.

— Oui.

— J'aimerais voir un de ces endroits. Je pourrais me déguiser en homme et aller en voir un.

— Oui ?

— Oui. On doit y dire un tas de choses.

— Un tas de cochonneries et d'insolences.

— Et puis ?

— On y est tous tranquilles. Il s'y passe toujours quelque chose. On s'en aperçoit à la sortie.

— Qu'est-ce qui s'y passe ?

— Un tas de choses. » Je ne savais pas comment lui expliquer, je n'avais pas envie d'en faire toute une histoire. « On y tient les discours les plus inutiles de la terre.

— Dis, tu as aimé ces femmes ?

— Presque toutes.

— Toutes ?

— Toutes celles qui couchaient avec moi.

— Tu les as aimées plus que moi ?

— Non. Toi, tu me plais davantage.

— Je te plais comment ? Au lit ?

— Oui, au lit. Et après.

— Je ne suis pas aussi douée que les autres femmes au lit, hein ?

— Non.

— Alors pourquoi je te plais ?

— Non pas parce que tu es douée, mais parce que c'est toi, et après c'est encore toi, toujours blanche et belle, toujours pleine de désir.

— Toi aussi.

— C'est sûr. Moi aussi. »

Nous parlions, côte à côte. Maria me tenait une main dans son giron et je fumais. Le ciel était net, calme ; les maisons défilaient lentement avec leurs fenêtres, leurs volets, leurs balcons. Le soleil festoyait sur les balcons, et c'était vraiment dimanche, nous étions vraiment dans la calèche, nous nous appelions Maria et Giovanni, nous allions à la campagne en cette fin du mois de mai.

« En ce moment tu as encore envie ?

— Oui, répondis-je.

— C'est chouette d'être comme ça.

— C'est chouette. Il n'y a pas mieux. On devrait passer notre temps au lit.

— Pourquoi tu ne m'embrasses pas ?

— Parce qu'il y a un enfant sur ce balcon. »

L'enfant agita la main à notre adresse en signe de salut. Nous l'imitâmes. Un chien traversa la rue, un vieux chien de chasse sans collier à la longue queue pendante.

« Salut, le chien ! » lançai-je. Maria rit. « J'ai vécu comme ce chien, ajoutai-je. C'était dans mon village, je passais mon temps assis à la table d'un café à boire de mauvaises bières et des vermouths l'été, du vin chaud et de l'eau-de-vie l'hiver, sans la moindre envie de lire ou de faire quoi que ce soit. Il y avait devant moi un autre café et, parmi les tables de ce café, un chien de chasse de ce genre. Tout l'après-midi, de deux à huit heures, il dormait sous les tables, sur le trottoir. Nous

menions la même vie, de midi jusqu'à l'heure du dîner. Avant le dîner, mes copains me rejoignaient, et sa maîtresse arrivait. Exactement la même vie. Je m'attardais une heure sur la place publique avec mes copains, et lui avec sa maîtresse, une vieille femme très propre et digne, puis on allait dîner. Je ne tournais jamais la tête quand les filles passaient devant ce café, je les connaissais toutes par cœur, cuisses, épaules, vêtements, et lui, il connaissait les chiennes et les autres chiens. On avait la même vie. Peut-être pas une mauvaise vie.

— C'est pour ça que tu as salué ce chien ?

— Non.

— Tu retourneras dans ton village ?

— Oui, j'en ai peur. Je l'aime trop, mais j'ai peur de devoir y retourner. Je préférerais ne pas avoir à le faire.

— Alors, où aimerais-tu aller ?

— J'irai là où il me faudra aller. Il y a des millions d'endroits qui me plaisent ici et là.

— Tu n'es pas très ambitieux.

— Si, je le suis, mais au fond quelque chose me l'interdit. C'est difficile à expliquer. Je suis un homme ambitieux, généreux, autoritaire et amoureux.

— Et tu es un buveur.

— Oui.

— Tu ne devrais pas boire autant. Ton foie va grossir.

— Je crois que j'ai le foie d'un cheval de course. Un foie de la taille d'un ongle.

— Il finira par grossir.

— Attendons qu'il grossisse. »

La route montait progressivement, les sabots du cheval faisaient de plus en plus de bruit sur la pierre, nous montions tout droit vers le ciel sans trop de secousses. Nous traversâmes une petite place déserte en terre battue ; de maigres fleurs et le peu de verdure des balcons resplendissaient comme des jardins dans la lumière. Ma soif grandissait, et je dis au cocher de nous arrêter à l'angle de la place, où se trouvait l'enseigne d'un café. Il descendit lui aussi pour boire. La serveuse était seule dans la pénombre fraîche.

« Vous avez du gin ?

— Oui, répondit-elle.

— Apportez-nous trois verres de gin avec du citron, du sucre et de l'eau de Seltz.

— Je préfère une bière, déclara le cocher.

— Alors deux de ces trucs et une bière ? interrogea la fille.

— Oui. »

Le cocher alluma un cigare.

« Comment se fait-il qu'il n'y ait personne ? demandai-je. C'est

dimanche. »

Le cocher répéta la question à l'adresse de la serveuse.

« Les gens sont allés voir le match.

— Qu'est-ce qu'il y a par là ?

— Une cour. Le soir, on danse. Le dimanche et tous les jeudis, répondit la fille en versant la bière.

— Il doit faire frais sous ce feuillage. Il faudra qu'on vienne un de ces jours, dit Maria.

— Ne venez pas le dimanche. Après le match, les gens se disputent toute la nuit. Ce café est un café de sportifs.

— Sales gens, les sportifs, commenta le cocher.

— Tous fous, renchérit la fille.

— Moi, je les aime bien », affirmai-je.

Le cocher secoua la tête. Il portait un melon noir, une veste râpée dans le dos. Ses cheveux longs et gris dépassaient du chapeau. Il avait un aspect très noble. Contre sa cuisse, sa chambrière ondoyait dans l'air, longue et fine.

Vinrent ensuite la pompe à essence rouge, une auberge, une ruelle obstruée par trois tonneaux foncés et trempés ; une femme portant un enfant dans les bras passa dans l'ombre du mur, et Maria posa la tête sur mon épaule. Surgirent alors de grands immeubles de couleur se détachant sur le bleu, dont les balcons en files se serraient les uns contre les autres. Tout autour, le vert des champs, usé et poussiéreux, puisait de la force et de la gaieté dans le soleil et le ciel. Un groupe de filles dévala la pente à bicyclette et se scinda autour de la calèche. Elles riaient et parlaient tout fort, jambes nues. Elles allaient à la mer, et leurs robes légères cachaient peut-être des maillots de bain.

« Pourquoi regardes-tu les filles ? demanda Maria, la tête dressée.

— Parce qu'elles me plaisent. Les filles ne te plaisent pas ?

— Non, puisqu'elles te plaisent. Je suis la seule à devoir te plaire.

— Bien sûr. C'est pour ça que les filles me plaisent. Tu es toutes mes filles. »

Elle ôta ses lunettes de soleil pour mieux me regarder.

Il y eut encore une auberge dont les clients, assis à des tables en bois vert, nous scrutèrent ; un vieillard endormi sursauta au bruit des sabots. Je priai le cocher de tourner, et il opina du bonnet. Puis il immobilisa le véhicule.

« Merci pour la bière », dit-il.

Nous étions de nouveau sur une place publique, longue et vide, avec un petit square dont l'herbe était piétinée au milieu. Il n'y avait pas d'arbres, juste des moignons de troncs sciés et quelques bancs privés de dossier. Deux enfants aux pieds nus se battaient à coups de pierres en criant.

Maria traversa la place à mon bras. Un instant j'eus l'impression

d'être un objet qui s'en allait avec elle, peut-être son sac à main ou ses lunettes noires.

De grands immeubles se dressaient là, et le silence aurait régné s'il n'y avait eu une radio allumée au dernier étage. La voix qu'elle transmettait, nette et précise, parlait d'une course : le peloton poursuivait deux coureurs qui s'étaient échappés, et la ligne d'arrivée était encore loin. Il les rejoindrait. Le propriétaire de cette voix semblait ému. Nous l'écoutâmes puis atteignîmes le stand de tir ambulante qu'un rideau à rayures jaunes et rouges protégeait du soleil. Pas un bruit dans la roulotte voisine, devant la fenêtre de laquelle était suspendue une cuvette d'un blanc étincelant.

« Quelle odeur ! s'exclama Maria.

— De grain. De sciure, de son et de grain. L'entrepôt est là. »

La route qui menait au torrent parmi les collines vertes à taches sombres et comme fictives était bordée de maisonnettes qu'agrémentait un potager ou un jardin ; dans les jardins se détachaient des cerisiers ainsi que les fleurs blanches des pommes de terre alignées dans les sillons. À droite, le numéro du nouveau couvent qui s'étendait jusqu'au torrent et épousait son cours. Je m'aperçus que le mur était achevé : la première fois que je l'avais longé, seule la moitié était construite ; les maçons allaient et venaient, préparant la chaux au milieu de la route, agitant leurs pelles, dans leurs bleus de travail et leurs chemises tachées de mortier, de ciment. Du ciment avait séché sur le sol, formant des taches grises, et l'on voyait aussi des morceaux de terre cuite, ainsi qu'un tas de briques neuves entassées contre le grillage d'un jardin. Contre ce grillage poussaient des roses sauvages : j'en cueillis une et l'offris à Maria, qui la glissa dans la boutonnière de son chemisier. Son chemisier était blanc, la rose presque rouge, Maria était là et je me sentais heureux, tranquille.

Au milieu du mur était appuyée une grille aux barres luisantes, et une palissade en bois assez basse permettait de lorgner la cour du couvent.

Les sœurs jouaient. À mon bras, Maria, blanche et rouge, regardait ces femmes en noir jouer au ballon, rire, s'interpeller. Rosalba, Marta, Anna, criaient ces jeunes religieuses en poussant très haut le ballon dont elles suivaient le vol. La cour était ensoleillée, et sur sa terre claire les sœurs divisées en deux groupes appelaient et lançaient le ballon : de loin, on aurait dit des insectes pourvus de plusieurs ailes.

Comme elles s'apercevaient de notre présence et s'avertissaient mutuellement, nous les saluâmes. Je m'engageai sur le chemin qui conduisait au torrent. Il y avait peu d'eau entre le sable et les pierres, juste un filet qui s'élargissait à grand-peine au milieu d'un long sillage d'herbe d'un vert vif. Nous parcourûmes le sentier qui le bordait, entre le grand mur du couvent, à droite, et, à gauche, l'eau claire du torrent

qui formait maintenant une mare au fond pierreux.

Une fois arrivés au pont du chemin de fer, nous gravâmes un sentier qui traversait le talus. Au sommet, Maria se percha sur les rails et nous regardâmes le jardin des religieuses et le grand couvent en briques rouges flambant neuves. Les voix des sœurs qui jouaient de l'autre côté du mur retentissaient avec clarté. Le jardin était vaste, le mur qui l'entourait semblait petit, inutile, alors qu'il paraissait important lorsque nous l'avions longé. Des rangées de tilleuls et de cerisiers se dressaient dans le jardin ; un large tronçon de potager resplendissait au soleil. Une religieuse se promenait tranquillement. Des files sombres et des files vertes alternaient dans le potager, le vert étant celui des plants de fèves et de haricots. Derrière les fèves et juste avant les jeunes tilleuls qui bordaient le mur était planté un grand et naïf crucifix dont le Christ, d'un blanc laiteux, avait la tête penchée sur l'épaule. Du même blanc était sa couronne d'épines.

Le soleil et ce Christ en plâtre blanc, enfantin, entre les fèves et les jeunes tilleuls nous donnèrent le sentiment d'être bons. Maria descendit de la voie ferrée en souriant. En bas, on apercevait les collines, ainsi que le torrent plein de sable gris qui se déroulait en direction de la mer ; encore plus loin, un petit pont de bois, des maisonnettes plongées dans le vert de la vallée et des arbres.

Nous dévalâmes la pente au pied de laquelle s'étendait une large plaine sableuse. De l'autre côté du torrent, des champs de blé et d'un seigle dont les tiges lumineuses s'agitaient davantage dans le vent, formant des taches argentées et violettes.

Nous nous assîmes. Derrière nous, en hauteur, la voie ferrée dessinait un virage après le pont ; des robiniers nous faisaient de l'ombre et trois rangées de peupliers, plus bas, étaient secoués de frissons splendides dans la lumière.

Je m'allongeai dans l'herbe haute et relativement fraîche. Maria s'assit à mon côté, avec sa rose, et déclara qu'elle avait soif. Je descendis au torrent en sautant sur les pierres alignées dans le sable : à cet endroit, l'eau formait une mare au fond de laquelle frétillaient de petits poissons gris. Je remontai sur l'autre rive. Près d'une maison, une femme qui cousait, assise dans la verdure, accepta de me vendre une bouteille de vin, du pain, des cerises, de l'eau et deux citrons. Elle glissa le tout dans un panier qu'elle enveloppa d'une nappe blanche.

« Je vous le rapporterai avant la nuit.

— Oh, vous ne pourrez pas vous sauver avec ma nappe, dit-elle avec un sourire. Je vous vois d'ici.

— Merci.

— Félicitations pour votre petite amie.

— C'est ma femme.

— Oh, formidable ! »

Allongée, blanche et blonde, Maria avait l'air de dormir, or elle contemplait le ciel entre les feuilles des robiniers. Elle me regarda approcher et je la rejoignis, très excité. Je constatai qu'elle l'était elle aussi. Debout, les bras le long du corps, j'eus le sentiment de beaucoup l'aimer. Me serrant la jambe sous le genou, elle me lança :

« Baisse-toi, baisse-toi. »

Ce fut très beau dans l'herbe, et la femme du panier nous vit peut-être.

Une fois assis, je débouchai le vin. Maria pressa le citron puis le laissa tomber : il flotta à la surface de l'eau. Elle mâcha l'autre pendant que je buvais, puis elle voulut m'embrasser. Elle avait les dents acides, sa langue et son palais étaient tout un frisson. Heureux et frais dans l'herbe, nous bûmes ce vin qui n'était pas bon et ce citron, agréable sur la langue et les lèvres. Maria ôta ses chaussures. Ses pieds blancs dans l'herbe lui tirèrent des rires, ses doigts bougeaient.

« Tu as pris ma rose, affirma-t-elle.

— Non. Tu as dû la perdre.

— Tu l'as volée. Tu es un voleur. Tu voles ?

— Non, je n'ai volé que quelques livres, un paquet de cigarettes et une bouteille d'eau-de-vie.

— Où se trouvaient ces livres ?

— Sur des étales. Tu sais, c'étaient des livres à moitié prix, tout sales.

— Des livres de qui ?

— D'Hérodote, je crois.

— Qui est Hérodote ? »

Je le lui dis, puis je dus lui raconter l'histoire de l'eau-de-vie. Je lui expliquai que je ne l'avais pas vraiment volée : je l'avais vue dans une chambre d'hôtel vide, revue le lendemain, toujours là, sur la table, alors je l'avais dérobée. Personne ne m'avait ensuite posé de questions à propos d'une certaine eau-de-vie : son propriétaire l'avait sans doute oubliée, chose qui m'avait toujours paru incompréhensible. Bien sûr, je m'étais saoulé, c'était une excellente eau-de-vie. Où était-ce ?

« À Rome. »

Un train passa lentement, tiré par une locomotive à vapeur ; il siffla et souffla de la fumée derrière les robiniers. La terre tremblait sous notre dos, et nous regardions le train, la tête renversée, les yeux levés, très heureux. C'était un beau train, petit et lent, il avançait à grand-peine.

« Fais-moi la cour, me lança Maria. Tu ne m'as jamais fait la cour. Pas même le premier soir. Fais-moi un peu la cour.

— Je peux te réciter un poème.

— Ne fais pas l'idiot. Fais-moi un peu la cour.

— Je ne sais vraiment pas quoi te dire.

— Tu ne peux pas parler de Maria ?

— De Maria, oui.
— Alors dis-moi qui est Maria.
— Maria est un endroit que je dois atteindre. Où je dois m'arrêter, et c'est tout.

— Tu y es déjà.
— Non. Je sais que je n'y suis pas. Je suis peut-être idiot de ne pas y être déjà arrivé, mais je sais que je n'y suis pas encore arrivé. Sinon je serais plus heureux.

— Tu n'es pas heureux ?
— Maintenant je le suis.
— Et après ?
— Il n'y a pas d'après. Oh, tais-toi un moment, s'il te plaît ! »

Maria s'endormit, et le passage d'un deuxième train, plus rapide, doté de deux locomotives fumantes, ne la réveilla pas. La fumée franchit le pont et dévala le talus pour atteindre, plus épaisse, plus foncée, l'eau et l'herbe. Je regardais Maria dormir, la tête dans l'herbe, une main dans son giron ; je chassais les mouches de son visage : elles étaient ennuyeuses, revenaient immédiatement, en dépit de la main que j'agitais. Une fourmi traversa sa poitrine en hâte et descendit de l'autre côté après avoir hésité à remuer ses antennes.

Je retrouvai la rose : écrasée, elle semblait différente, aussi la jetai-je vers la voie ferrée.

Des enfants passaient dans la plaine, sous le soleil, en tapant dans un ballon et en criant. Ils allaient jouer sur un espace sableux où deux branches plantées servaient de but, près du mur d'une usine. Les toits de l'usine formaient des triangles parallèles, derrière lesquels se dressaient deux cheminées ; au loin, les collines étaient enveloppées d'une fine brume.

La cloche du couvent sonna. À présent, les trois peupliers légèrement agités par le vent dessinaient une tache sur le ciel. Je bus jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de vin. Quand Maria se réveilla, nous mangeâmes le pain et les cerises en contemplant les couples d'amoureux qui longeaient le torrent. Maria décréta que ce n'étaient pas de vrais amoureux.

« Ils n'ont rien à voir avec nous », ajouta-t-elle.
Nous mangions des cerises et crachions les noyaux dans l'herbe. C'était Maria qui, de nous deux, les crachait le plus loin.

Lorsque le soleil se fut caché derrière les toits de l'usine, la femme de la nappe se présenta. Elle souriait, et Maria la remercia. Elle était encore jeune et ferme.

« Quelle belle femme ! s'écria-t-elle. Ici on ne voit que des filles. Vous, vous êtes vraiment une belle femme. Le vin était bon ?
— Pas tellement, répondis-je. Il est dense et plein de lie.
— C'est ce que dit mon mari. On nous a roulés. C'est un de nos

parents qui nous l'a vendu, et il nous a escroqués... Comment se fait-il que vous ne portiez pas d'alliance ?

— Son doigt n'y entre plus, affirma Maria.

— Il est arrivé la même chose à mon mari. » La femme et Maria repliaient la nappe. « Oui, à mon mari aussi. Au début, cela me désolait, maintenant je n'y pense plus.

— C'est toujours la même histoire, commentai-je.

— Il suffit de ne pas y penser, dit la femme en faisant un clin d'œil. Il suffit de penser à son mari.

— Elle est douée pour ça, déclarai-je, les yeux fixés sur Maria.

— J'ai vu. » La femme rit et Maria sourit. « Ça arrive. Heureusement. »

Nous nous souhaitâmes bonne chance mutuellement, et la femme rentra chez elle.

« Tu m'aimes vraiment ?

— Bien sûr que je t'aime, répondis-je. J'en ai trop besoin. »

Allongé, les jambes sur l'herbe, je me sentais bien, serein, en proie à une vague envie de boire.

« Je ne suis pas bien habillé. Je regrette. Plus pour toi que pour moi. »

Maria n'entendit peut-être pas. Mais je savais combien il est important d'être allongé dans la verdure, bien habillé et chaussé de souliers cirés. J'aurais aimé ça. En me levant, je n'aurais pas eu besoin de lisser mes vêtements de mes mains. Je pensai à l'armoire de Maria où les robes pendaient, soigneusement rangées, douces et belles au toucher.

« Tu es bien ? demandai-je.

— Oui. Mais j'ai un peu mal aux hanches. Cette nuit tu m'as mordue.

— Tu ne t'en es pas plainte.

— Je le fais maintenant. Tu n'as pas de respect pour moi.

— Évidemment, mon cœur, je n'en aurai jamais, je ferai ton désespoir et je te frapperai peut-être. »

Elle eut un petit rire. « Épatant. »

Elle était immobile dans l'herbe, comme si elle y avait toujours été. En tournant un peu la tête, je pouvais voir son nez et ses lèvres bien dessinés sur un fond de ciel. Je n'avais jamais été aussi bien, il ne me manquait qu'une boisson fraîche. L'air chaud était secoué de frissons, comme au mois d'août. Je m'aperçus soudain qu'il ne charriait qu'une seule odeur, celle des premières chaleurs, une odeur toute neuve de jeune blé, de terre qui sèche. Dans quelques jours, ce sera mieux, pensai-je. S'il y avait eu tout près d'ici les collines que je connaissais, tout aurait été plus beau, trop beau, quoique ces collines fussent en ce moment loin de moi, comme si je ne les avais jamais vues qu'en

dessin, comme si elles ne m'avaient jamais servi de lit et de couverture par certains après-midi d'août.

« Tu sais, je voulais t'avouer quelque chose.

— Je t'écoute, dis-je.

— Il vaut peut-être mieux que je n'en parle pas.

— Allez, courage, je t'écoute.

— Eh bien, le premier soir tu me dégoûtais un peu. Non, non, pas toi. C'était moi qui clochais. Je n'arrivais pas à comprendre si j'avais envie ou pas. Je ne le savais vraiment pas.

— Ça a duré longtemps ?

— Non. Tu avais raison. J'avais envie et j'ai cru devenir folle.

— Tu étais un peu folle. Tu t'es même saoulée.

— Le matin, pendant que tu dormais, j'étais terrifiée. Je me disais que tu ne voudrais plus me voir. De rage, je me serais giflée.

— Tu as une sale et jolie frimousse.

— Dis-moi que je ne vieillirai pas. »

Bien sûr que non. Il y a des choses qui sont faites exprès pour vous vieillir. On peut en éloigner certaines, pas toutes. Il est possible d'en établir la liste, mais cela ne nous servirait à rien. Voyons, Maria, tu ne vieillis pas, il t'a fallu trente ans pour avoir ces deux rides près de la bouche, les enfants eux-mêmes n'en ont pas de si belles quand ils rient. Et puis ça n'a pas d'importance. L'important, ce n'est pas d'avoir une femme dont les fesses grossissent et dont on découvre soudain la graisse, pensai-je. L'important, c'est de savoir assister à la naissance de la graisse et d'en rire si on a envie d'en rire.

« Je ne regrette pas que tu aies eu d'autres femmes.

— Moi non plus.

— Je regrette juste que tu t'en souviennes encore. Tu ne devrais pas t'en souvenir. »

Elle s'était crue obligée de le dire, bien sûr.

« Mais tu ne t'en souviens pas, n'est-ce pas ? Tu ne t'en souviens pas, hein ? Je ne veux pas. »

Je songeai que cela n'avait rien de drôle. Maria avait raison, et cette constatation était agréable.

« As-tu jamais été malade ? interrogea-t-elle.

— Malade de quoi ?

— Malade de certaines choses.

— Pas encore. J'ai eu beaucoup de chance.

— Je me demande pourquoi j'étais persuadée que tu avais été très malade.

— C'est une idée magnifique.

— C'est la meilleure idée que j'aie de toi.

— Sale trogne.

— Sale trogne toi-même. »

Elle glissa le bras autour de mon cou. Dans la chaleur de sa main près de mon oreille, je pus fermer les yeux et mieux respirer. Je me demandai ce qui allait arriver. Il était formidable de savoir, d'être certain, persuadé de vivre un beau moment, un moment identique à l'image qu'on s'en était faite. C'était la première fois que j'expérimentais ça. La peau et la main de Maria dégageaient une chaleur tendre, comme certaines nuits.

« Écoute, dit-elle, quand tu auras envie d'être seul ou avec tes copains, tu t'en iras, c'est compris ?

— Je n'ai aucune envie de voir des copains.

— Je t'attendrai au lit. Comme ça, quand tu te souviendras de moi, tu sauras que je suis au lit et tu reviendras plus vite.

— Je reviendrai plus vite. » Je songeai à un foyer. « Tu aimerais avoir une maison ? Une vraie maison ?

— Je ne sais pas. Je n'y ai pas encore pensé. Je suis trop occupée. Je n'ai plus le temps de penser à autre chose. Autrefois je pensais toujours à quelque chose. Plus maintenant.

— À quoi pensais-tu ?

— Il m'est arrivé de penser à la mort trois jours durant. C'est stupide à dire, je le sais, mais c'est comme ça. Le matin du quatrième jour, la mort s'en est allée, crachée comme du vomi. Cela m'a rendue gaie et vide, très gaie et très vide.

— C'est ainsi. J'ai vécu ça, moi aussi. Une nuit, j'ai eu l'impression d'être sur le point de mourir. La mort ressemblait à une vieille tante, une de ces tantes qui sortent des tableaux pour les grandes occasions.

— Tu es gai aujourd'hui.

— Oui. »

Les religieuses marchaient à la queue leu leu sur fond de blé. Le blé était haut et fort, les sœurs petites et noires de l'autre côté du torrent ; deux d'entre elles se poursuivaient en riant autour d'une troisième. Elles nous observaient à la dérobée, me confia Maria. Nous leur adressâmes un salut d'un geste de la main, et elles y répondirent en agitant tout à la fois mains, bras, manches larges et noires sur le jaune du blé.

Nous prîmes le chemin du retour. Le couchant poussait des nuages et des rayons de soleil au milieu du ciel. Nous cheminions le long du torrent, et les grands nuages roses cheminaient dans l'eau avec nos images. Maria affirma que les nuages étaient beaux, mais que nous, nous l'étions davantage.

« Oui. Plus beaux que les nuages, renchéris-je.

— Répète-le. Répète-le plus fort. »

Je le répétais deux fois à voix haute. Alors Maria mit les deux mains autour de sa bouche et cria que nous étions plus beaux que tout. Les nuages le surent donc, et je me sentis heureux.

« Et maintenant dis-moi salut.

— Salut, dis-je.

— Tu dis ça vraiment bien. Personne ne sait dire salut aussi bien que toi. Dis-le.

— Salut.

— Dans ta bouche, c'est un beau mot.

— On parle des mots ?

— Non, cette nuit on parlera de tous les mots.

— Cette nuit, tous les mots nous appartiendront. »

Je ne me rappelle pas s'il y avait du monde, je me rappelle juste que j'eus le sentiment d'être un peu fou ; je suis un peu fou, pensai-je, bien, et je soulevai Maria en la serrant contre moi. Elle riait et agitait les jambes, tandis que je disais salut, mon amour, toi ce soir et demain soir ; mon cœur battait trop fort, nous étions descendus dans le lit du torrent, et c'est là que je déposai Maria.

J'avais plongé mes pieds dans l'eau, et nous nous assîmes un moment pour que j'ôte souliers et chaussettes. Je les plaçai dans une bande de soleil pâle.

« Ces souliers sont vieux, constata Maria.

— Oui, ils ont perdu toute dignité. »

Nous nous remîmes en route. Des bruits de casseroles et les voix des religieuses qui n'étaient pas allées se promener s'échappaient du couvent. Les rideaux blancs des lits monastiques s'agitaient dans l'encadrement des fenêtres, et je cueillis une autre rose pour Maria juste au-dessus des briques où j'avais trouvé la précédente.

« Celle-ci est plus belle, déclara Maria.

— Je préférerais l'autre.

— Moi aussi. Elle m'appartenait plus.

— Comme Maria. Comme toutes les Maria.

— Oh, chéri, je suis tellement contente d'être toutes les Maria. »

Je m'immobilisai pour l'embrasser. La main sur la rose, elle avança la tête.

Des coups de fusil rapides et secs s'élevaient du stand de tir, sur la place publique. Tout en embrassant Maria je vis un instant les hirondelles survoler à l'oblique le couvent. Deux vieillards s'arrêtèrent pour mieux nous observer, et Maria leur sourit en me pressant le bras.

« Bonsoir », dit-elle.

Les deux vieux soulevèrent leur chapeau.

« Bonsoir. »

LA TAVERNE DU VICO DEI GATTI a un escalier sombre qui mène à une petite salle meublée de tables et de bancs, près de la cuisine. La voix d'Armanda, la fille de service, une tête cruelle toute en cheveux et pommettes hautes – une tête terrible, disait Maria –, vous guide le long de l'escalier.

Les bruits de la rue pénétraient par un vasistas et se posaient sur la table dressée où Maria buvait trop.

Nous y allions déjeuner, et nous étions heureux, en sécurité, devant la nappe en toile cirée surmontée d'une salière et de bouteilles. Maria buvait trop et j'étais content. J'aimais son regard lascif après le vin et ses mains sur la nappe, tandis que s'échappaient de la cuisine les odeurs de potage, et de l'étage les voix des clients criant Armanda, du pain et du vin.

Maria s'y enivra deux fois et, ces après-midi-là, rentra se coucher au lieu de retourner au bureau. Je la regardais dormir dans mon lit, belle et calme dans la lumière et le blanc de l'oreiller.

« C'est une belle femme, m'avait dit la patronne de l'hôtel.

— Oui.

— Elle est très distinguée, pas comme ces femmes qui viennent la nuit.

— Oui.

— Pour l'instant, je n'ai pas de chambre à grand lit, mais je vous avertirai dès que l'une d'elles se libérera.

— C'est très gentil à vous. »

Je contemplais le linge propre sur la table de l'entrée.

« Oh, vous êtes un brave garçon. Vous devriez juste épouser cette demoiselle. Ainsi vous seriez tranquille.

— Je sais.

— Vous n'avez pas envie d'être tranquille ?

— Je ne sais pas. Il se peut que je le sois déjà.

— Comment ?

— Je suis peut-être déjà marié et tranquille.

— Vous devriez y penser sérieusement. Cette demoiselle est vraiment distinguée et vous êtes un brave garçon.

— Nous sommes tous plus ou moins braves.

— Vous devriez vous acheter un costume. Comment pouvez-vous vous promener aussi mal habillé ! »

Oлга me l'avait dit, elle aussi, un jour dans l'escalier.

« Achète-toi un costume. Maintenant tu as de l'argent. Achète-toi une chemise et un costume. »

J'attendais Maria en fumant dans sa chambre du vico Stella. Les heures s'écoulaient, modifiant les couleurs de la fenêtre. Je savais qu'elle sortait du bureau au son des sirènes.

Le soir, nous allions au cinéma de la via delle Fontane, ou au 5 Maggio de la via Prè – plus rarement au 5 Maggio parce que je craignais de croiser Mange-Trous dont c'était le territoire. J'aurais aimé voir sa tête, mais j'avais peur de lui parler, de demander et de donner des nouvelles.

Nous voyions exclusivement des vieux films populaires, où les acteurs s'aimaient de une heure jusqu'à minuit, s'interrompant le temps du documentaire sportif. Maria appréciait les films d'amour ; moi, les documentaires sportifs, ainsi que les gamins qui sifflaient pendant que les acteurs s'embrassaient et le vendeur de cacahouètes et de bières en veste gris-bleu. Nous avions déserté la laiterie et la tirelire de Pino. Parfois nous allions danser au Grillon d'Or, où nous nous retrouvions en tête à tête avec l'accordéon, la batterie et les filles qui nous lançaient des regards sérieux, appuyées sur le comptoir dans l'attente des marins. Maria commençait à s'inquiéter.

« Je ne veux pas que tu dépenses autant d'argent.

— Ne parle pas d'argent.

— Je ne veux pas que tu le dépenses. Quand tu seras à sec, tout sera terminé.

— Ne t'inquiète pas, rien ne se terminera, tu verras. On trouvera un autre travail.

— Tu aurais pu t'acheter un costume, avec tout l'argent que tu as dépensé.

— Je sais, mais on l'a dépensé, alors stop. »

Il était difficile de ne pas s'aimer parmi les gens pressés des rues, ou dans ma chambre à l'armoire sans porte, ou encore dans celle de Maria sans bruit ; il était difficile et de ne pas s'aimer et d'oublier nos promesses de protection, de temps, de fidélité.

« Je promets tout.

— Je promets tout ce qu'il y a à promettre. Plus rien n'arrivera. Je te dis que plus rien n'arrivera maintenant. » Voilà ce que je disais.

« Nous sommes tranquilles. Nous sommes comme mariés, disait Maria.

— C'est certain, tu n'as plus à t'inquiéter. »

Elle voulait toujours que je lui parle des villes, et je devais en inventer pour elle. Parmi les villes inventées, Paris lui plaisait particulièrement, je l'inventais très bien chaque fois. J'étais moins habile avec Venise, à l'exception des odeurs et de certaines nuits.

Je l'attendais le soir devant le Grillon d'Or. Elle descendait de la via dei Banchi ; les voitures nous séparaient et nous nous faisons des signes de part et d'autre. Maria traversait, alors nous gagnions la porte, bras dessus bras dessous, calmes parmi les gens pressés.

Accoudés au parapet, nous contemplions les bateaux et le phare. Les grues immobiles dans le ciel jetaient de l'ombre sur les quais et sur l'eau ; quelques personnes cheminaient dans le vent marin qui charriait des nuages rapides, des odeurs et, sous les nuages, des hirondelles.

« Ça c'est le *Vespucci*. Et ça c'est la mer. Ça ce sont les nuages, ça c'est une mouche, ça c'est toi, ça c'est moi.

— Bien, dis-je.

— Ce soir je suis folle.

— Bien. Moi je suis presque toujours fou.

— Je sais. Tu es un affreux fou.

— Comment était ton mari ?

— Le contraire de toi. Un brave homme qui travaillait et qui m'aimait. » Elle riait tout bas, les yeux fixés sur les navires et la mer. Des trains sifflaient en passant, de la musique gaie s'échappait par bribes des navires. La vie semblait très facile.

« Ce soir, ça va, affirmai-je. Tout va.

— Qu'est-ce qu'on fait ce soir ?

— Ce que tu veux. Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Faisons quelques pas puis allons nous coucher. Tu en as envie ?

— Oui, mais j'ai peur d'être un peu fatigué. Après la nuit dernière.

— C'est ce que tu disais hier, et puis tu as été divin.

— À la fin je ne me sentais pas bien.

— Moi non plus. Je me sentais mal et bien. Tu as su y faire.

— Mais non. C'est toi.

— Oh, je sais que j'ai brillé. Je m'en aperçois en te sentant.

— Comment ça ?

— Je ne peux pas le dire.

— Alors dépêche-toi, vas-y.

— Je te sens trop et je ne sais pas quoi faire.

— Mais si, tu le sais. Dis-le. »

Elle le dit avec un petit rire.

En rentrant, nous regardions les gens assis dans le jardin public de la via Adua dans l'attente de la nuit et du sommeil ; des filles se promenaient et des mendiants s'en allaient dormir sur la colline, armés de sacs. Sur les placettes, les marchés se défaisaient lentement, les visages pâlissaient sous les lumières rouges, jaunes et vertes. Des gamins jouaient au ballon sur une de ces placettes. Le ballon était une vieille boîte de conserve et j'avais envie de shooter dedans. Puis, assis sur le lit, je pensais à l'argent. Je n'en avais presque plus et j'aurais dû

en parler à Maria – demain, me disais-je, nous en parlerons demain. Je craignais que cette histoire ne devînt trop importante. Il fallait que je parte à la recherche de Luigi et de Francesco, il n’y avait pas de temps à perdre, Francesco me trouverait du boulot.

« Tout cela n’est vraiment pas raisonnable, dis-je.

— Quoi ?

— Cette histoire. Il faut que je me débrouille, et sans tarder. Dans deux jours je serai à sec.

— J’aimerais avoir de l’argent pour toi. Tu sais que je n’en ai pas.

— Pas pour moi. Pour nous deux. » Nous nous déshabillâmes. Je m’aperçus que j’avais mis à mon insu mes espoirs en Maria, en une idée de Maria. J’étais peut-être un lâche.

« Je n’en ai pas pour nous deux. Tu ne sais pas comment faire ?

— Non.

— Mais je t’aime. » Elle s’était allongée sur le lit et m’avait saisi le bras. « Je t’aime et il faut trouver quelque chose.

— On n’est pas encore au pied du mur.

— Tu es inquiet, non ?

— Non. » Je me sentais vide, irresponsable.

« Tu es mon petit ami.

— Bien sûr. Mais je ne sais pas comment faire et dans quelques jours je serai dans le pétrin.

— Tu ne devrais pas me dire ça.

— Je sais, mais je ne sais pas comment faire. Il faut que j’aille voir mes copains.

— Non, s’il te plaît, n’y va pas, je ne veux pas que tu recommences.

— Bon sang, il le faut bien !

— On trouvera un moyen.

— On ne trouvera foutrement rien, dis-je avant de me glisser sous les draps.

— Embrasse-moi. Oh, chéri, j’aimerais avoir beaucoup d’argent, t’emmener dans les villes et être heureuse avec toi.

— Je ne veux pas aller dans les villes. Je veux pouvoir vivre avec toi ici, et rien d’autre.

— Ça ne devrait pas être compliqué.

— Ça l’est. Bien, n’y pensons plus.

— Je n’ai plus envie de faire l’amour.

— Alors dors. Il est tard.

— Tu ne veux pas boire ?

— Pas maintenant.

— Alors parlons de tes projets.

— Non. »

Maria finit par s’endormir. Je m’étais levé et je fumais dans le fauteuil. L’air frais me caressait la peau.

C'était arrivé, c'était arrivé à présent, et il fallait tout recommencer du début. Du début, oui, mais avec Maria. Avec Maria, c'était une évidence. Demain j'irai voir Francesco, me dis-je. Il me trouvera quelque chose, tout est possible pour lui. Il suffirait d'un petit boulot comme celui des caisses, mais j'aurais dû y songer plus tôt, quand il était encore temps, je suis un maudit crétin, un sale crétin, je mérite tous ces problèmes. Pourtant je méritais aussi Maria. Demain j'irai voir Francesco. Francesco est tout-puissant. Je fumais. La bouteille de rhum gisait sur le sol, presque vide ; je l'avais achetée trois jours plus tôt et vidée la nuit quand je me réveillais.

Rhum de Jamaïque, mauvais et peu alcoolisé. Je n'aimerais pas aller en Jamaïque, ni seul ni avec Maria, pensai-je, mieux vaut y aller seul qu'avec Maria, mais on ne peut plus aller nulle part, on doit rester ici et se ronger tous les sangs ensemble. Quel sale monde ! Et ça, c'est la vie : un tas de trucs de ce genre. À force de penser à tous ces trucs, on devient bête. N'y pense pas. Maria me regardait, dans le lit.

« Tu ne dors pas ?

— Non. Je n'ai dormi que dix minutes, répondit-elle.

— Pourquoi tu ne m'as pas appelé plus tôt ? Cela fait trois heures que je suis ici.

— Il fallait que je réfléchisse. Tu as dû prendre froid.

— Réfléchir à quoi ?

— Il fallait que je réfléchisse. Viens, je dois te parler.

— Mais, tu as pleuré. Quelque chose ne va pas ?

— C'est ça. »

MAINTENANT C'ÉTAIT L'ÉTÉ, et la chaleur évoquait un long corps mou que les gens évitaient dans les rues en longeant les murs frais. Ce serait un fier été, très ensoleillé et venteux. La nuit, les légumes arrivaient sur des charrettes venues de la campagne, les roues grinçaient jusqu'au matin sur les pierres des ruelles.

Dans la chaleur le temps s'écoule lentement, plus tranquillement, sans espoir, et la faim vous tenaille moins, tous les copains le savent, ils attendent le bon jour pour sortir sans chemise, en tricot de corps. L'odeur de pourriture qui fermentait dans l'air nocturne appartenait bien à l'été, tout comme les gens aux fenêtres qui échangeaient plaintes et phrases gaies sans rien attendre. L'été, il ne se passe rien, les patrons de café sont contents d'économiser un peu de lumière, les apprentis armés de corbeilles de glace sifflent dans les ruelles pour se frayer un chemin. On n'était qu'à la fin mai, la mer avait cependant pris une autre couleur, les femmes changeaient de robe, les pensées mûries pendant l'hiver paraissaient déjà lointaines, ridicules. L. P. s'était acheté un chapeau de paille et Aldo avait inauguré un nouveau ventilateur. Les filles des cafés pourraient patienter jusqu'au matin sur le pas des portes, ou accoudées aux comptoirs des bars, sans craindre le vent. Pour elles, l'été était une bonne chose : il y avait toujours de nouveaux venus, l'été, des gens descendant de la ville haute dans la tiédeur du soir et des étrangers attirés par les lumières.

Mais, dans le vacarme, tout le monde savait qu'il n'arriverait plus rien jusqu'au matin. Les gamins jouaient tard dans l'ombre douce et humide des ruelles ; aux fenêtres, les femmes les appelaient sans hâte, s'interrompant pour parler entre elles de la chaleur et des économies que la chaleur permet de faire. L'été aiderait tout le monde : les mendiants tardaient à gravir la colline, on les voyait encore en pleine nuit au coin des rues et devant les cafés, la main tendue, pacifiques.

La ville n'attendait plus rien parce que ses équipes de football ne s'étaient pas qualifiées, et qu'il était inutile de les suivre lors des dernières journées du championnat. Parce que les cigarettes étaient une vieille histoire consolidée et que toutes les autres aventures, perdues dans la chaleur d'autres étés, ne reviendraient plus. Non, la ville n'attendait plus rien en cette fin du mois de mai, et les gens qui s'attardaient dans les ruelles à la recherche du sommeil et de la fraîcheur savaient que rien n'arriverait. Les gamins jouaient en criant

dans l'ombre, les chats de mai s'accouplaient en pleine nuit sur les toits, parmi les cheminées.

C'était une grande ville pleine d'odeurs qui aimait l'été. Chaque nuit ses habitants écoutaient les nouveautés dans la chaleur et cherchaient des excuses pour ne pas aller se coucher de bonne heure.

Cette ville aurait mérité d'avoir un peu plus de chance pour ce qui était du travail, pas assez vif ni rapide.

Cette chance, on l'avait toujours attendue, été comme hiver, et au cours des années on l'avait obtenue, jouée, perdue, retrouvée et reperdue. On l'attendait de nouveau, peut-être à son insu. Ou on feignait de l'attendre, ce qui est plus difficile mais tout aussi bien. En proie au courage et à la résignation, à un espoir fictif ou vrai, chacun buvait la chaleur en exhibant ses épaules nues à la fenêtre, en criant, riant, s'éventant avec des bouts de papier.

Les filles des cafés attendaient plus que les autres. Elles attendaient un bateau ou des étrangers descendus des autobus, crevés, en nage, décidés à s'amuser. À leur descente, ils voyaient les filles leur sourire devant les cafés, et ils se sentaient bien. Depuis qu'ils étaient sortis de chez eux, ils ne pensaient qu'à ça.

LE VIEUX SERVEUR RÉPANDAIT DE LA SCIURE sur le carrelage du café lorsqu'il remarqua l'homme qui venait vers lui.

C'était un café de luxe, ou presque, en particulier la nuit, quand brillaient de nombreuses lumières, que plusieurs serveurs s'agitaient entre les tables et derrière le comptoir. Mais le vieillard était le seul à travailler également le matin : il devait ouvrir la porte vitrée, faire le ménage, ranger les journaux et les lire avant l'arrivée des premiers clients. Il aimait ce travail ; tout en répandant de la sciure il regardait la place déserte, bordée sur deux côtés par un square, et les tramways qui passaient en ferraillant dans le matin gris, tandis que les trottoirs demeuraient vides, sans même un agent de police. Dans un coin de la place, on construisait un grand hôtel dont les affiches publicitaires vantaient déjà les qualités. Les murs neufs arboraient une teinte claire digne d'une crème glacée, la côte se poursuivait au-delà de la place jusqu'à un grand mur surmonté d'une grille. De l'autre côté, un pont, un autre square. Dans la journée, cette rue était hérissée de gens qui allaient et venaient. Mais le serveur aimait la voir déserte et grise, le matin, pendant qu'il nettoyait la porte vitrée.

Il vit l'homme avancer et le trouva déplaisant avec sa veste en futaine usée, son pantalon de toile et surtout ses chaussures crevées : il était habitué aux clients propres qui entraient dans son café et le saluaient devant le comptoir, avant midi. Il secoua la tête. Comme l'homme entraît, il posa sa boîte de sciure et se dirigea vers le comptoir tout en glissant les bras dans sa veste impeccable.

« Monsieur ? »

— Je veux de l'eau-de-vie et de la menthe. Tu sais ce qu'est un vert-de-gris ?

— Non, Monsieur.

— C'est un mélange d'eau-de-vie et de menthe, dis-je. Verser d'abord la menthe puis l'eau-de-vie. Bien agiter avant l'usage. »

Il me dévisageait, les yeux morts.

« J'ai l'intention de me saouler, expliquai-je.

— Très bien. »

Il versa lentement l'eau-de-vie sur la menthe, déçu mais digne.

« Ma femme m'a largué », repris-je. Le vieillard leva les yeux sur moi. « Elle m'a flanqué à la porte. Elle a débité un tas de choses, puis elle m'a flanqué à la porte. Elle prétend que je suis trop jeune. »

Il continuait de me fixer, l'air triste.

« Oui, elle m'a dit de me lever, ensuite elle m'a expliqué que j'étais trop jeune et qu'elle avait peur. Elle m'a tout expliqué, puis elle m'a flanqué à la porte.

— Sale affaire.

— Oui. Elle avait peur de l'avenir. Exactement. Toi, tu as peur de l'avenir ?

— Je ne sais pas, Monsieur. J'ai toujours été serveur.

— Serveur ou barman ?

— Les deux. La nuit, seulement serveur.

— Les vrais barmen ne devraient être que barmen. »

Il me lança un regard déçu.

« Tu ne bois pas avec moi ?

— Non merci.

— Tutoie-moi et prépare-toi un café. »

Mais il continuait de me dévisager. Rien ne lui plaisait en moi, ni ma tenue ni mes propos ; c'était un vieux serveur qui préférait nettoyer et astiquer tranquillement les vitres dans le silence et la fraîcheur du matin. Sale matin pour lui.

« Je sais à quoi tu penses. Mais je m'en fiche. Je me fiche de tout. »

Le vieillard rangea des petites cuillers sans les regarder.

« Je suis foutu et je m'en fiche. Prépare-moi un autre vert-de-gris. »

Inquiet, il posa les yeux sur moi puis sur la boîte de sciure près de la porte. « J'ai le ménage à faire, déclara-t-il.

— Laisse tomber. Bois ton café et pose cette bouteille d'eau-de-vie. Ici, sur le comptoir.

— Elle coûte cher. »

Je m'aperçus qu'il avait dû accomplir un effort pour prononcer ces mots. Ce n'était pas dans ses habitudes.

« Ce n'est pas vrai. L'eau-de-vie ne coûte jamais cher. Mais si tu insistes, je règle d'avance.

— Non, Monsieur. Je dois juste faire le ménage.

— Déjà été amoureux ?

— Non, j'ai toujours été serveur. »

Il s'en moquait totalement, je le comprenais, totalement ; il désirait juste que je m'en aille pour pouvoir faire le ménage en paix et penser de moi tout le mal qu'il voulait. Il maudissait sans doute cette matinée, mais l'eau-de-vie trônait sur le comptoir et il devinait que je ne partirais pas. Il poussa un soupir.

« Si tu veux faire le ménage, ne te gêne pas », dis-je.

Sur le seuil, il me lança : « C'est une bonne eau-de-vie, elle ne vous fera pas de mal. » J'opinaï du bonnet. « Si vous avez l'intention de la boire entièrement, je peux vous préparer deux ou trois sandwiches. Vous boiriez mieux avec des sandwiches frais.

— Pas maintenant.
— Ne pensez pas à votre femme.
— Non », m'exclamai-je. Dans le vide du café, cette voix forte était ridicule.

« Asseyez-vous et ne pensez à rien. Si vous voulez des sandwiches, appelez-moi.

— Tu es un grand homme, Giuseppe.
— Je m'appelle Piero, Monsieur.
— Piero le grand. »

J'aurais aimé être déjà ivre mort, mais je savais que je n'y parviendrais pas. Je m'assis dans l'ombre d'un coin. Derrière le comptoir, les bouteilles alignées sur des étagères en verre étaient nombreuses et belles. Je suis foutu, pensai-je. J'observais le serveur penché sur le seuil : il avait ôté sa veste blanche et il nettoyait en passant une serpillière sur la sciure humide. Je suis vraiment foutu, dis-je. Maria m'avait mis à la porte en pleurant. Je l'avais frappée sur le lit pour la faire cesser, mais cela n'avait servi à rien. Après quoi j'étais devenu aussi dur et sec qu'une pierre, prisonnier de moi-même, sans comprendre pourquoi. Elle m'avait poussé et flanqué à la porte. J'ignore comment elle avait réussi, et pourtant elle avait réussi. Je me souvenais qu'elle avait prononcé un tas de mots décisifs, de mots plus décisifs les uns que les autres, et que je n'avais pas été capable de lui répondre ; pendant cinq minutes je m'étais réveillé et avais juré n'importe quoi, mais elle avait secoué la tête en pleurant. J'avais juré tout ce qu'il y avait à jurer. Et maintenant j'étais foutu. Je remplis mon verre d'eau-de-vie, il était trop petit et j'allai en chercher un autre derrière le comptoir. Sur le seuil, le serveur me regardait. Buvons, dis-je. Au début j'avais cru qu'il s'agissait d'une plaisanterie. Assis sur le lit, je l'écoutais. Elle parlait bien, calmement, et la peur avait grandi en moi. Ce n'était plus une plaisanterie.

« Il faut que tu partes. Je suis décidée, si tu restes je finirai par avoir peur, il vaut mieux que tu t'en ailles maintenant ; je t'en prie, je sais comment ça se terminera, je sais tout de l'argent, de nous deux et du reste. Je t'en prie. » Elle avait dit ça et bien d'autres choses encore. Le chat se léchait la queue et le ventre, assis sur le tapis, dans la lumière grise de la nuit. J'étais arrivé trop tard, avait ajouté Maria, des années trop tard. « J'ai décidé, avait-elle conclu, ça suffit, j'ai décidé. »

J'avais fumé, assis dans l'escalier, et le chat était passé entre mes jambes quand Maria lui avait ouvert la porte. Je l'entendais pleurer de l'autre côté, mais je m'en moquais totalement, j'étais assis et je fumais.

Qu'est-ce que je vais faire maintenant, ô Seigneur, je suis sûrement en train de dormir, avais-je pensé, quand je dors je rêve toujours d'escaliers, de marches, d'adieux et de trucs de ce genre. Je dors, il paraît qu'on a toujours l'impression de dormir quand ces choses-là se

produisent, alors je ne dors pas, c'est terminé, qu'est-ce que je vais faire ? On peut dire que je suis tranquille maintenant, qu'est-ce que je vais faire ? Maria, mon amour. Maria, mon amour, salope, espèce de lâche, chérie, qu'est-ce que je vais faire ? Pour l'instant je fume, ensuite il faudra que je parte, mais dans deux heures, demain, après-demain, pour l'instant je suis dans l'escalier, demain.

Si le chat revenait Maria ouvrirait la porte, elle se lèverait s'il revenait, ai-je donc besoin du chat pour qu'elle m'ouvre ? m'étais-je demandé. Oui, j'ai besoin du chat. Il faudrait que je me lève, que je frappe à la porte, que j'appelle Maria et que je fasse un bordel de tous les diables, voilà, Maria, je ne te quitterai pas, tu te trompes, je suis même prêt à t'épouser, pourquoi ne lui ai-je donc jamais parlé de mariage ? J'aurais dû lui en parler, c'est ce que les femmes veulent. Maria, Maria, réagis, réagissons. Tu sais que je t'aime, que j'aime le chat, le fauteuil, tes robes, ton lit, la fenêtre défectueuse, il faut que je répare cette fenêtre, j'aime tout ça, Maria.

Mais alors dimanche, les religieuses, l'herbe, les trains, les alliances, les mains, la langue et tout le reste... alors je dors vraiment, ô Seigneur, comme je suis heureux ! Alors réveille-moi, Maria, oh oui, tu me réveilleras, oh, Maria, Maria, Maria.

Maria, espèce de putain ! Tu es comme toutes les autres, et moi je suis pire que vous toutes réunies. Oui, c'est comme ça, les femmes te quittent. Elles te quittent, te quittent, te quittent. C'est la vérité, il y a un tas de vérités de ce genre. Voilà comment on est foutu, foutu hier, aujourd'hui et demain, sauf qu'hier tu l'ignoraies, tu ne sais jamais les choses à temps, toujours après, quand il n'y a plus rien à faire.

Rien pour demain, pas de Maria demain, pas de fenêtre à réparer avant que Maria rentre, pas de Maria.

Qu'elle crève ! Qu'elle crève, et avec elle tous les salauds que j'aime et qui finissent toujours par me gâcher la vie parce qu'ils me font faire du souci ! Que je crève moi aussi dans cet escalier, dans le froid de ces marches. On parlerait de moi pendant une semaine dans le quartier, de moi et de Maria. Une semaine, qu'est-ce que je vais faire cette semaine ?

« Je vous ai préparé un sandwich.

— Bien, dis-je. Bois un verre avec moi.

— Je ne devrais pas, mais si vous insistez...

— Sûr que j'insiste.

— Si vous insistez vraiment...

— Oui.

— Bien. Je sais que c'est une bonne eau-de-vie.

— Elle est vraiment bonne. Le sandwich aussi est bon. Un jambon formidable.

— Oui, j'en prépare une quantité le matin. On les mange avant le

vermouth.

— Je boirais bien un vermouth. »

Mais le vieillard resta assis. Le café était propre et des passants foulaient les trottoirs.

« Alors, votre femme ?

— Elle m'a quitté. Toi, tu es marié ?

— Veuf.

— Pourquoi tu t'étais marié ?

— Bof, je ne sais pas. Mon père m'avait acheté des meubles, et ainsi de suite.

— Alors tu as dû te chercher une fille.

— Oui.

— De quoi ta femme est morte ?

— Elle est morte en couches. Avec le petit.

— Désolé.

— Moi, pas tellement, dit-il en souriant.

— Quel effet ça fait d'être veuf ?

— Je ne saurais vous le dire, Monsieur. C'est un peu comme rentrer chez soi après une longue absence, ou aller dormir dans une nouvelle chambre.

— Tu parles comme un dieu.

— Ne plaisantez pas, Monsieur.

— Tu parles comme un dieu et je ne plaisante pas. Je suis ivre.

— Vous avez bu presque toute la bouteille. Avec le sandwich, ça fait quatre cent quatre-vingts litres.

— Un bon prix pour être en paix avec sa femme.

— Vous n'avez plus de femme.

— C'est bien pour ça que je dois être en paix.

— Ressaisissez-vous. Il ne faut pas vous laisser aller.

— Oui. De toute façon, je n'ai aucun endroit où aller. Je suis foutu. Foutu et saoul.

— Oui, Monsieur.

— Je m'en vais.

— Oui, Monsieur. Ce serait une bonne chose, Monsieur.

— Je sais que tu veux me chasser, mais je m'en fiche. Je me fiche de toi et de ton café. L'eau-de-vie était sublime.

— Bien, Monsieur. »

Je me levai et m'apprêtais à sortir.

« Bonne journée, Monsieur, et bonne chance. Vous avez été très aimable.

— Salut, roi des sandwiches.

— Bonne chance. Vous verrez, tout va s'arranger. »

Je suis foutu, pensai-je. Je m'engageai dans la côte, la tête gonflée et les genoux hésitants. J'ignorais où cette rue me conduirait, je savais

qu'elle se terminait par un jardin, là-haut, derrière le mur, et par un pont. Le ciel était gris, sans soleil.

XXVIII

PINO ME PARLAIT DU CADEAU, une grande poupée en satin noir et bleu installée entre les colonnes des cornets de glace. Il la remettrait à Silvana dans quelques années : elle était encore trop jeune, il n'aurait pas été bien qu'elle l'abîme tout de suite, tu comprends ? Bien sûr que je comprends, je comprends tout ce qu'on me dit, je suis vide comme une poche percée et je ne sais plus quoi faire, trois jours se sont écoulés et je ne sais toujours pas quoi faire.

« Qu'est-ce que je dois faire ? demandai-je.

— Je ne sais pas. Cherche un boulot. Un boulot, ça se trouve facilement.

— Un boulot comme chez L. P., je m'en fiche. J'en ai marre de cette salope de ville. J'en ai marre de ces cochonneries de boulots.

— Tu te trompes, pour la ville. Tu ne devrais pas parler comme ça juste pour dire quelque chose.

— Sûr, c'est juste pour dire quelque chose, qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

— C'est une grande ville.

— Pas avec moi dedans. Mais c'est une ville magnifique.

— Arrête de gémir.

— Il faut bien que je fasse quelque chose.

— Dis-moi ce que tu veux.

— Prépare-moi un vermouth.

— C'est la maison qui paie, dit-il.

— Bien. »

J'avais tout le temps que je voulais à ma disposition et je ne savais pas quoi en faire. Autrefois, j'aurais su quoi faire du temps, mais je ne me souvenais pas d'autrefois.

J'avalai le vermouth et sortis. Je me dirigeai vers le port en proie à une fureur désordonnée.

Les odeurs, les passants et les bruits qui s'élevaient de la via Gramsci sous le soleil me rendaient aussi furibond qu'après une grande cuite et un sommeil précipité.

Impuissant et furibond, je marchais sous les arcades. Ceux qui me saluaient n'étaient plus mes amis, mais des faces stupides et chanceuses, insupportables, vides de toute pensée. Moi non plus je n'avais pas de pensée en tête, juste de la peur et de l'impuissance. La peur était née et continuait de naître dans une impuissance aussi sale

qu'une vieille serpillière.

Je pourrais gagner le vico Lavezzi, pensai-je, et aller de porte en porte. Je l'ai déjà fait plusieurs fois, les jours de faim et de désespoir. Quand on discute avec les putains des choses les plus stupides qui soient, on finit par devenir quelque chose, quelque chose de triste mais de concret.

Les sirènes sifflaient, et des essaims de gamins à vélo filaient dans la via Gramsci en poussant des cris qui se heurtaient aux tramways. Le soleil brillait haut dans le ciel et projetait sur la pierre une lumière épaisse et dure. Ça ne peut pas durer, me dis-je, ça ne peut pas durer, je ne me suis jamais senti aussi vulnérable, aussi stupide, aussi timoré.

À la vue des gamins à vélo, je devenais envieux, n'importe quel travail m'aurait suffi. Voilà, si ce cheval là-bas, ce cheval blanc et gris qui tire un chariot rempli de caisses, pouvait tomber, nous nous précipiterions tous à son secours, chacun donnerait un coup de main et nous le remettrions sur pied à coups de cris et d'insultes. Cela suffirait pour m'aider. Une fois le cheval debout, quelqu'un viendrait boire avec moi, et moi avec lui, nous parlerions de chevaux et d'autres sujets ; en parlant, tout passerait.

Je compris que je devais m'éloigner de ces lieux et je m'engageai sur la côte en direction de la piazza della Nunziata : je me glissai sous les tunnels, débouchai piazza Corvetto et, après avoir tourné dans le square, entrai dans le jardin public de Villa Di Negro.

Il y avait là des femmes et des enfants ainsi que des vieillards endormis. L'eau claquait sur les rochers et je m'assis au frais. Le soleil tapait derrière le feuillage, un vieux traçait des signes sur la terre avec la pointe de sa canne.

Il fallait que je trouve Mange-Trous ; ensemble nous irions vers le sud, oui, vers le sud, pour ne jamais revenir ; il y aurait d'autres amis, d'autres vins, d'autres sommeils et d'autres pains, d'autres Giovanna.

Au mois de juin les routes sont belles, me disais-je, belles sous la poussière, les nuits siéent à la marche ; le jour on dort sous les arbres, le long des fossés – plus d'hôtels ni de livres, plus de pensées –, les trains roulent près des routes, et les voitures dans la poussière, la lumière bouge entre les feuilles, je la contemple puis m'endors, la tête dans l'herbe. Oui, voilà ce que je pouvais encore vivre, demain, plus tard, Mange-Trous travaillerait, je jouerais du tambour avec les bohémiens, en admettant qu'on les rencontre, bien sûr, voilà ce que je pouvais encore vivre, nous serions tous amis et il n'y aurait plus de Maria. Maria. Oui, plus personne, rien à foutre de l'avenir, ça, je l'ai toujours dit, eh bien répétons-le, répète-le encore : ce que je suis, ce que j'ai toujours dit, ce que je pourrai toujours faire si je le veux, si les autres le comprennent – et s'ils ne le comprennent pas tant pis –, ce que j'ai aimé et vu, c'est l'avenir. Les hirondelles, le sommeil, les

copains, l'argent, les gens qui comprendront ou pas, Maria, Maria qui a été, tout ça aussi, c'est l'avenir.

Les enfants jouaient au ballon, la ville était proche, juste derrière le vert, grise, pointue, soucieuse ; le bruit de la place montait jusque-là, jusqu'à l'eau dans la pierre. Le ballon atterrit à mes pieds en roulant et je le renvoyai à son propriétaire, un petit blond vêtu de blanc qui m'observait. Il le ramassa et s'en alla en se retournant de temps en temps. Un vieillard se réveilla, il s'assit et se mit lui aussi à regarder les enfants, les coudes piqués sur ses genoux. Je me dirigeai vers la grille en contrebas. Percant le feuillage, le soleil semait des taches claires sur le sentier, dans la verdure et le rocher ; le jardin était propre, en ordre, triste ; un gros homme portant un balai sur l'épaule me croisa, les yeux rivés au sol.

Juste avant la grille se dressait le buste blanc d'un poète barbu. Dans l'ombre des feuilles, il pointait ses yeux fiers et fermés sur l'infini que je lui avais masqué un moment. Inutile que tu me regardes, poète moustachu et barbu, lui dis-je, je suis innocent, innocent de tout, tu devrais le savoir, tout le monde devrait le savoir, je n'ai plus rien à voir avec les gens, tout le monde sait ce que je devrais faire, tout le monde sauf moi qui ai été heureux et qui donnerais mon âme pour l'être encore un peu. Bien sûr, j'ai été heureux, mais ça ne suffit pas. Ça ne suffit jamais. Et toi, que sais-tu de moi, buste blanc de poète barbu, G. C. ? Regarde donc l'infini, tu n'as rien à me dire, ce discours est le plus décousu et le plus inutile qu'on t'ait jamais tenu, pourtant tu devrais comprendre. Salut, poète, tu as écrit des vers inutiles, mais tu buvais aussi, voilà pourquoi j'ai de l'estime pour toi ; salut, rien n'arrivera, tu seras toujours sur ton piédestal et moi je serai foutu, demain peut-être moins, mais toujours assez. Je l'ai toujours été un peu, même lorsque j'étais heureux.

Je m'arrêtai piazza Corvetto et m'adossai à un arbre. Des femmes très élégantes déambulaient, cela faisait des siècles que je n'avais pas vu de femmes aussi élégantes.

La vie se présentait comme une partie de poker entre adversaires inconnus pour une mise trop élevée. Les femmes marchaient, calmes, élégantes, les voitures stationnaient le long du jardin vert, et il y avait également des gens à l'esprit rempli de pensées. Mais je me moquais des gens, seules les belles femmes m'intéressaient, les femmes qui étaient assises au café ou celles qui parcouraient d'un pas léger les trottoirs, entraînant l'homme que j'étais derrière leurs talons, leurs chevilles et leur cou.

Je traversai la place et me dirigeai vers la via Carcassi après m'être frayé un chemin parmi la foule qui attendait le tramway. Des hommes étaient assis sur la muraille, les jambes dans le vide, tandis que les cris des enfants dévalaient les pentes du jardin ; une brèche dans la

muraille, et le vert surgissait parmi les pierres. Une voiture claire passa, soulevant de la poussière, et le soleil perça la poussière qui s'agita lentement dans ses rayons.

Je m'assis sur la rambarde de la via della Misericordia. Quelqu'un avait effacé au burin les premières lettres et la dernière, et la rue de la Miséricorde s'était transformée en rue des Souvenirs, via dei Ricordi, une rue au pavage gris qui descendait dans l'ombre vers la ville.

De là, je pouvais voir le ciel haut et long qui filait vers la mer, et les collines derrière l'étendue brisée des toits, des gratte-ciel, des coupoles.

En contrebas se trouvaient des courts de tennis. Des joueurs blancs se déplaçaient sur la terre couleur brique, il y avait des arbres et de l'herbe tout autour, et dans ce vert les voitures des joueurs alignées, immobiles, aussi grosses et brillantes que d'énormes insectes.

Les joueurs s'approchaient et s'éloignaient en se mouvant avec aisance, jambes, mains, raquettes, chaussures blanches, chaussettes blanches, pareils à des hommes qui courent en rêve. C'était un court de tennis vert et brique avec du blanc qui s'agitait et des voitures-insectes ; la ville l'entourait, et la terre entourait la ville. La terre pourvue d'arbres et d'oiseaux, puis la mer, le ciel, moi au-dessous de toute chose, au-dessous du court de tennis, des chaussures blanches, du vert, de la mer, de la terre ; surtout au-dessous des trajectoires précises des balles blanches qui tapaient sourdement en moi.

J'avais l'impression d'être sale et désespéré, avec mes cigarettes écrasées entre ma cuisse et mon pantalon, mon pantalon de toile fanée, mon couteau dans la poche. Je remuais la main dans ma poche et sentais les allumettes en bois se briser entre mes doigts. Voilà où Maria était allée : auprès des joueurs de tennis, loin de ce pantalon, de ce couteau ; elle était allée se vêtir de blanc pour pouvoir se déplacer comme eux, légère, propre et blanche parmi le vert et dans le soleil.

La gaieté s'empara de moi : il était magnifique d'avoir compris ça, magnifique et normal. Maria avait eu raison, je n'étais ni blanc, ni sûr, ni propre, elle me l'avait appris, il ne fallait pas que je l'oublie.

Elle avait raison, parce qu'elle était Maria et qu'elle devait être la Maria blanche, propre et fraîche qui me plaisait ; moi, j'étais le type barbu qui n'aurait jamais dû se hisser jusqu'à la via Carcassi, se hisser jusqu'à Maria, s'il avait vraiment tenu à son espèce de bonheur. De belles femmes pénétraient dans le club de tennis en parlant avec des voix claires et sûres, tout était normal maintenant, tout était à sa place.

Mon père et ma mère étaient avec les belles femmes et Maria. Olga, Mange-Trous et Giovanna avaient leur place, et moi j'avais perdu les restes de mon sale bonheur, un vieux costume troué, un bonheur digne d'un couteau qu'il convient de ne pas trop brandir.

J'avais été heureux en raison de ma trop grande liberté et de mon absence de liens. À présent, je pouvais choisir, tout faire et tout défaire à ma guise.

Tu peux continuer comme ça un bon moment, me dis-je, maintenant que tu as trouvé la bonne façon de penser. Mais ne te donne pas de grands airs, ne te crois pas capable de tout résoudre depuis ce mur en regardant un match de tennis. Et pas d'insultes. Tu as été heureux, mon vieux, et parfois terriblement bien.

Il faut que tu le dises, il faut que tu le dises car cela t'accompagne, il faut que tu le dises pour pouvoir ranger ça comme un vieux vêtement dans une armoire. Il est possible que tu n'aies plus à t'en servir, mais conserve-le et respecte-le.

J'avais envie d'être neuf, de parler et de rire.

Près de moi, deux hommes commentaient la partie. Ils avaient de bonnes têtes de copains, l'un d'eux avait posé sur la rambarde son sac d'outils et de nourriture.

« C'est un jeu stupide, déclara-t-il.

— Les bourgeois aiment ça. C'est un jeu de bourgeois.

— Ne dis pas d'idioties. C'est un jeu qui plaît à ceux qui le pratiquent. Un tas de gens le pratiquent. Mon fils joue contre le mur avec une de ces balles.

— Tu viens de dire que c'était stupide.

— Aucun rapport.

— Moi, je trouve ça bien, déclarai-je.

— Tu sais jouer ? demanda le type au fils.

— Non. Mais c'est beau à voir quand on connaît.

— Pas autant que le football, affirma l'autre.

— Pas autant, dis-je.

— Moi, j'aime les moteurs. Les circuits de moto.

— Oui, mais tous ces bruits, ça vous donne mal à la tête.

— Oui. Malgré tout, j'aime ça. Tu as une allumette ? »

Nous allumâmes une cigarette. Quand je les saluai, les deux hommes ne tournèrent même pas la tête. Je me coiffai de ma casquette – je savais que j'avais une bonne tête et une démarche tranquille – et gagnai la piazza del Corvetto, en bas. Je m'assis au Mangini et commandai un vermouth au serveur en blanc et noir qui ne parut pas surpris de me voir là – il était normal qu'il ne le fût pas.

J'aurais aimé revoir le Piero des sandwiches.

« Et votre femme ? m'aurait-il demandé.

— Tout est réglé. Dans quelques jours, tout sera presque réglé.

— Ces histoires s'arrangent toujours. Tout redevient comme avant.

— Peut-être pas, aurais-je répondu. Et puis l'eau-de-vie reste.

— Monsieur est très intelligent », aurait-il peut-être commenté.

Les femmes passaient et bavardaient autour de moi, leurs belles

bouches soulignées, leurs jambes lisses sous leurs robes printanières. L'une d'elles posa les yeux sur moi, elle était blonde, grande, et elle avait posé les yeux sur moi ; j'en acquis de nouveau la certitude : tout était comme avant, même si c'était difficile, incroyable.

Il était incroyable que je fusse assis ici et que le soleil s'en allât comme d'habitude entre les maisons, tandis que le ciel couvrait la nuit entre les collines invisibles, que les tramways viraient vers les tunnels, que les gens serrés dans les tramways regardaient à travers les vitres. Une tête et un bras se tendirent vers l'extérieur, puis disparurent dans le tunnel avec le tramway et les gens.

Il était temps de rentrer. Je bus un autre vermouth et m'engageai à mon tour sous le tunnel, je mis ma casquette et me dirigeai vers le quartier. À l'embouchure du vico dei Gatti, Armanda me salua et une forte odeur de pain s'échappa de la boutique voisine. Je traversai l'odeur.

Je savais où aller. J'irais au port manger quelque chose en guise de dîner, puis je me promènerais sur le pont, face aux bateaux et à la mer : il y avait toujours des nuages à voir et des lumières dans la rue en contrebas, pensais-je.

J'avais un tas de choses à penser et d'envies à mettre en ordre. Maria m'aiderait ainsi que m'avaient aidé mes amis autrefois et qu'ils m'aidaient maintenant. Je pourrais aussi penser tranquillement à Maria. Énumérer simplement, avec méthode et calme, toutes les envies qui se précisaient dans mon cœur, même si elles semblaient lointaines et difficiles. Il s'était produit quelque chose, et ce quelque chose s'était correctement produit.

IL ME RESTAIT QUELQUES MILLIERS DE LIRES quand je quittai l'hôtel, mes chemises, mes chaussettes et mon rasoir enveloppés dans mon imperméable. J'avais attaché l'imperméable avec sa ceinture et je le portai sous le bras jusqu'à la gare.

Je longuai les rails du tramway, abandonnant derrière moi les cafés et les boutiques où pénétrait le soleil de cet après-midi de juin, les salles de bal obscures et vides dont une fille balayait l'entrée. J'étais calme et résigné, je n'attendais rien, je regardais les soldats dans les camions montant vers la colline, les tramways dévalant la via Gramsci sous le soleil remplis de passagers qui pensaient déjà au travail. Derrière le jardin public de la via Adua, avant l'escalier, dans le vert inerte des plantes, surgissaient les pavillons des navires aux couleurs passées ; les sirènes sifflaient brusquement ; à leur son, les chevaux qui descendaient en longues files vers les silos dressaient les oreilles. C'étaient de grands chevaux sombres qui marchaient, le nez baissé vers le sol, les boucles en laiton de leurs harnais étincelant dans la lumière. L'homme qui les menait avait les cheveux roux et la peau rouge, une chambrière glissée sous le bras ; ce n'était pas une tête nouvelle, je l'avais sans doute déjà vu quelque part. Peut-être chez Antonio. De la gare, je gagnai la piazza della Nunziata, traversai les tunnels où retentissait le bruit des tramways et des voitures ; les pierres étaient mouillées et glissantes, les gens marchaient vite dans le noir et se cognaient, absorbés dans leurs pensées.

Cette fuite me remplissait de gaieté. C'était vraiment une fuite : je n'avais salué personne, je m'étais juste efforcé de passer inaperçu.

Je m'assis dans un café et y demeurai deux heures, jusqu'à ce que le soleil abandonne la rue et monte sur les toits. La circulation avait diminué, cessé, puis repris ; l'agent de police en blanc et vert sifflait et agitait ses gants, retenant les passants sur les trottoirs.

Des autobus gris roulaient en longues files silencieuses ; derrière leurs vitres, des individus aux têtes étrangères regardaient la ville défiler.

Il faisait chaud, les femmes déambulaient dans des robes légères et claires. J'aurais tant aimé avoir à mon côté une femme vêtue d'une de ces robes, l'accompagner, lui parler et la déshabiller.

Des filles avec des livres sous le bras s'assirent au café et commandèrent des crèmes glacées : leurs voix gaies et jeunes me

durcirent, leurs jambes lisses autour des tables me rendirent plus seul et plus cruel.

Le serveur qui apporta les glaces transpirait dans son petit col blanc. Je ne pensais à rien de précis, et c'était exactement ce qu'il fallait : ne penser à rien, regarder les filles manger leurs glaces en hâte, regarder l'agent de police, les tramways, sentir la chaleur, rien de plus.

Qu'il arrive ce qui doit arriver, je m'en fiche. Le jour où l'on commence à s'en fiche est le jour idéal pour partir ou pour rentrer chez soi. Maintenant, je sais ce qui peut arriver, que tout arrive donc, guerres, paix, femmes, métiers, que tout arrive donc, je suis prêt. Prêt à tout, et non plus heureux, juste prêt à recommencer, à résister et à continuer.

Ne penser à rien, voilà ce qu'il fallait, ne penser ni au soir ni au voyage. Je n'avais aucune idée de l'endroit où j'irais, à moins qu'une idée ne m'eût déjà traversé l'esprit à mon insu.

En ce début du mois de juin, il y avait un café sur une placette bordée d'arcades basses ; au fond, une grande église en briques rouges ; en face de l'église, deux tours. Il y avait de rares bruits de chaussures sur les pavés, des chevaux immobiles, une odeur de foin toute proche. J'avais beaucoup songé à un été, assis dans ce café, les yeux fixés sur le ciel dont le vert s'assombrissait peu à peu, la tête appuyée à la rambarde de bois, tandis que les hirondelles dessinaient des trajectoires rapides et précises autour des tours. La nuit tombait sur la place, et ma main cherchait sur la table le verre du cognac devenu obscur. Il était vide, et, à un signe, le garçon quittait les arcades avec sa bouteille pour le remplir. C'était la place publique d'un vieux village du Piémont doté d'un fleuve, de collines, de murs gris, de rues couvertes d'une poussière épaisse ; peut-être était-ce là que je devais retourner pour m'asseoir au café, puis sur les marches des arcades, contempler le vert du ciel qui persistait, persistait, s'intensifiait, disparaissait, contempler les tours, les hirondelles autour des tours, attendre l'obscurité. Il y avait du bon cognac dans ce café, et ce cognac, comme les cigarettes entre les doigts, entraînait de longues pensées ; toute chose trouvait sa place dans ces pensées, même les coups des boules de billard qui s'échappaient des fenêtres éclairées. Après les coups, les voix. Le serveur apporta d'autres glaces dans des coupes, les voitures se pressaient parmi les tramways ; une calèche vide et un grand camion jaune et rouge, puis l'agent agita son gant, et l'encombrement se résorba peu à peu.

La calèche dépassa tout doucement le café et je la vis se détacher sur les pavés de la côte, petite et sombre dans le gris.

Les filles riaient en mangeant leurs glaces ; de belles femmes apparaissaient dans les rues, marchant vers le centre-ville, seules ou en couples ; nombre d'entre elles étaient coiffées de grands chapeaux

de paille bariolés. Les filles aux glaces commencèrent à se disputer, le serveur qui les observait de la porte du café m'adressa un signe complice de la tête.

(Et moi qui aurais vraiment pu aimer tout le monde et toutes choses, qui ne devais pas naître ni agir ainsi, moi qui avais été heureux et qui étais maintenant décidé, inerte, pour les jours à venir. Mais n'y pense pas, ne te donne pas de grands airs, n'essaie pas de résoudre tout ce dont le sens t'échappe.)

Je payai, montai jusqu'à la piazza Corvetto et parcourus une nouvelle fois la via Carcassi à l'ombre de la muraille pour voir les joueurs de tennis. Tandis que je les regardais, les pensées de la veille s'évanouissaient, seul m'intéressait le jeu sur le court. Il y avait là deux bons joueurs qui se battaient avec acharnement. Enfin je repartis le long de la muraille.

Des couples d'amoureux passaient, bras dessus bras dessous, un vieillard ouvrait des mégots pour verser le tabac noir et brûlé sur un bout de journal ; par terre gisaient les papiers à cigarette ourlés de noir. L'homme avait une épaisse et courte barbe, une veste militaire sur le dos ; comme tout cela m'était en quelque sorte familier, je le saluai. Il me répondit d'un signe du menton, les yeux pointés sur mes chaussures. Je m'engageai dans la via Foscolo et descendis dans le silence des pierres jusqu'à ce que surgissent le bruit subit et les couleurs de la ville qui s'étendait là, avec sa rue principale bordée d'arcades. Le soleil faisait briller l'asphalte, resplendissant sur les clous alignés à travers la chaussée. Il s'abattit sur les vitres d'une voiture et sur les sabots d'un cheval attelé à une calèche ; le cheval tapa plusieurs fois sur le sol de son sabot luisant jusqu'à ce que le conducteur, allongé sous un parasol, descendît et lui glissât entre les oreilles un vieux chapeau de paille.

Je m'arrêtai devant un étal de livres à feuilleter et à lire, attiré par les couvertures enveloppées dans de la cellophane, puis parcourus les arcades en examinant les vitrines. Il y avait derrière les vitrines propres de beaux chapeaux de paille, des étoffes claires, des chaussures, des chemises d'été et, de temps à autre, l'ombre sombre et fraîche d'un café où les serveurs formaient des taches blanches.

Les arcades étaient bondées ; les gens se cognaient, distraits et occupés, en marchant vite ; je les regardais et ils me plaisaient. Pas comme autrefois, mais ils me plaisaient quand même.

(Si tu as peur, c'est parce qu'il te faut tout recommencer de zéro. Tu as toujours dû recommencer, mais à l'abri des regards d'autrui. Maintenant, tu vas devoir recommencer au milieu des gens et faire ce que Maria a fait, voilà pourquoi tu as peur.)

Je me sentais vide, gentil, insouciant ; le passé appartenait au passé, voilà tout, désormais ce passé était en ordre derrière moi, tout le reste

viendrait, il suffisait de ne pas trop s'inquiéter.

Bien sûr, il serait agréable qu'on m'invitât à boire et à me promener, pensai-je, ou que j'invite quelqu'un : je lui raconterais tout ce qui m'était arrivé, cela l'amuserait, je sais égayer les copains. Naturellement, je ne pouvais pas songer à nouer une amitié sous les arcades, aussi gravis-je l'escalier Viale et m'assis-je à la boutique du Vero Frascati.

Je buvais du frascati, rares étaient les gens qui descendaient, et le ciel étendait justement son bleu net à partir de la dernière marche. Devant moi se dressait un grand bâtiment aux fenêtres alignées et ouvertes ; au rez-de-chaussée, un magasin de fruits exhibant dans des paniers oranges, bananes et citrons ; la vendeuse dormait à travers le seuil sur un tabouret de paille, adossée à l'arête.

« Vous m'aidez à chercher mon poussin ? »

C'était la patronne du Frascati : elle avait perdu son poussin, elle n'arrivait pas à le retrouver dans la cour, parmi les paniers et les charrettes relevées.

« C'est un poussin blanc et gris.

— On ne l'entend pas pépier, dis-je.

— Ils finissent tous par mourir comme ça en ville.

— Vous verrez, on va le retrouver.

— Il me tenait compagnie, expliqua la vieille femme.

— On va le retrouver.

— Ma sœur m'avait bien dit de l'amener à Sturla pour qu'il grandisse bien.

— Il est peut-être derrière ces paniers.

— Ici, il a toujours été petit.

— Vous avez regardé là-bas ?

— Oui, mais il n'y est pas. Il marchait toujours derrière moi.

— Ça, c'est un entrepôt ?

— Oui. Je ne comprends pas comment il a pu m'échapper. Ça a été très rapide : il était là, et l'instant d'après il ne l'était plus. On me l'a certainement volé. S'il vous plaît, regardez derrière ces paniers. »

Il était bien derrière les paniers, et il pépia en les entendant bouger. Je m'égratignai le bras pour l'attraper, c'était un poussin rachitique aux plumes ébouriffées. Je le tendis à la femme puis me rassis devant mon verre. Dans sa cuisine, elle lui fit fête.

Un tic-tac de machines à écrire s'échappait des fenêtres d'en face sombres et identiques ; une fille se pencha à l'extérieur, les mains et le visage blancs dans le noir de sa blouse.

Maintenant de belles femmes descendaient l'escalier, dont les marches viraient juste devant les arcades de la via Venti Settembre ; c'était l'heure de la promenade et des vermouths. La patronne du Frascati s'assit à ma table, et je lui décrivis les diverses manières de

descendre que nous montraient les belles femmes. Je lui disais celle-ci oui, celle-là non, celle-là non plus ; rares étaient les femmes capables de descendre avec indifférence, élégance et fluidité. La patronne estima qu'elle m'avait assez écouté : elle se leva, et je continuai de parler seul, la tête contre le mur.

Quelques hommes passèrent également, trop vite, ainsi que des jeunes gens sans chemise qui se poursuivaient en criant vers le ciel.

Le soir tombait, on aurait dit qu'il mûrissait sur les pavés, tendre et doux au fur et à mesure que les ombres gravissaient les marches en les assombrissant ; à la dernière marche, les femmes surgissaient dans la lumière du ciel encore clair ; un instant le ciel dessinait les contours des corps, puis l'ombre s'emparait des femmes, voix exceptées.

Un chien passa d'un pas lent. Gros et poilu, il s'immobilisa pour renifler les paniers d'oranges. La vendeuse de fruits alluma la lumière dans sa boutique, et ce fut vraiment le soir.

Il fallut que je me dise deux ou trois fois de me lever : j'étais plutôt ivre, le frascati m'était entré dans les genoux, il battait dans ma tempe droite. Je payai et descendis manger des sandwiches dans un café.

À la table voisine du comptoir, trois hommes jouaient aux dés un vermouth en agitant un élégant cornet de cuir clair. L'envie de jouer me saisit, or personne ne m'invita, malgré les démonstrations d'affection que je manifestai envers le mouvement du cornet.

En accomplissant un effort, je parvins à me tenir bien droit, mais je transpirais, et je me surpris dans le miroir du téléphone, pâle, les yeux cernés. Regarde la tête que tu as ce soir, Giovanni. Cette tête-là, il faut savoir la porter. Apprends à porter cette tête et tout le reste. Je compris que je devais partir ; le soir avait envahi les toits, les lumières s'allumaient, les enseignes jetaient des taches de couleur dans l'air et sur les visages des gens qui se rendaient d'un pas rapide à un dîner ou à une soirée.

Je traversai un certain nombre de rues. Enfin, j'en distinguai une plus étroite, plus tranquille, qui dessinait des virages entre les maisons, dans le noir. Le cadran d'une pendule éclairée me révéla une heure inattendue.

Il était tard pour le train, il fallait se hâter.

Nous marchions en paix, le frascati et moi. J'avais tout loisir de penser en sachant aussi à quoi penser. Pas à une autre vie, pas à demain, mais à la saleté, aux dettes, au sommeil que la faim étirait, à la faim, à mon couteau et à tout le reste. Tel était le bon billet pour ma destination. Pour mes futurs copains. J'avais vraiment besoin de ça, de recommencer à espérer, et je me sentais tranquille : j'espérerais toute la nuit à bord du train dans le noir, ne pouvant pas dormir dans le train j'espérerais ; j'espérerais en n'importe quoi, en toutes sortes de vies et d'amitiés, toute la nuit j'espérerais en un lendemain à bord du

train bruyant dans le noir. Je me contenterais d'espérer.

Il n'y avait pas grand monde au bar de la gare. Je posai mon baluchon sur une table, et le garçon me servit un café au comptoir.

Deux femmes buvaient un café, près de leurs valises. Elles venaient d'arriver et elles jetaient à la ronde des regards intrigués.

« Ce doit être une belle ville. C'est dommage d'arriver de nuit.

— Oui, vraiment dommage, dit le barman.

— Quand nous reviendrons de Rome, nous ferons une halte, affirma la seconde femme, plus âgée et mieux habillée.

— Vous trouverez un tas d'endroits où aller, lança le barman qui me fit un clin d'œil.

— Ah oui ? demanda la vieille, tournée vers moi.

— Il a raison, répondis-je. Il y a ici un tas d'endroits. Vous vous amuserez.

— Vous êtes de Gênes ?

— Bien sûr.

— Vous partez ce soir, vous aussi ?

— Oui, j'ai beaucoup de choses à régler.

— À Rome ?

— Ici et là. Beaucoup de choses. »

Titre original :

SEI STATO FELICE, GIOVANNI

publié par Arnoldo Mondadori Editore

Table of Contents

Couverture	
Du même auteur	
Titre	
Dédicace	
Chapitre I	
Chapitre II	
Chapitre III	
Chapitre IV	
Chapitre V	
Chapitre VI	
Chapitre VII	
Chapitre VIII	
Chapitre IX	
Chapitre X	
Chapitre XI	
Chapitre XII	
Chapitre XIII	
Chapitre XIV	
Chapitre XV	
Chapitre XVI	
Chapitre XVII	
Chapitre XVIII	
Chapitre XIX	
Chapitre XX	
Chapitre XXI	
Chapitre XXII	
Chapitre XXIII	
Chapitre XXIV	
Chapitre XXV	
Chapitre XXVI	
Chapitre XXVII	
Chapitre XXVIII	
Chapitre XXIX	
Copyright	